

THE GETTY CENTER LIBRARY



Why ask for the moon
When we have the stars?







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE SENS

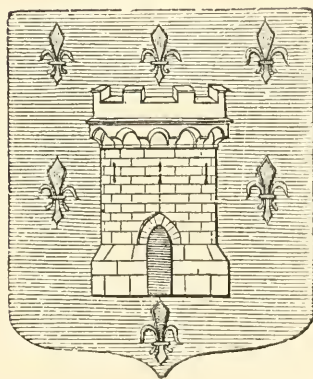
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS

TOME XVII



SENS

IMPRIMERIE DE PAUL DUCHEMIN

1895

NOCES D'OR
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

COMPTE RENDU
DES FÊTES

DES 19, 20 ET 21 JUIN 1894

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS

FÊTES DU CINQUANTENAIRE

COMPTE RENDU

Fondée en 1844, la Société archéologique de Sens, atteignant le cinquantième anniversaire de son existence, a pensé qu'elle devait célébrer ses *Noces d'or* et convier, à cette fête, les Sociétés savantes avec lesquelles elle entretient des relations de correspondance et d'échanges.

Dans ce but, une circulaire, signée par une commission spéciale composée du bureau de la Société et de dix membres élus (1), fut envoyée avec le programme de quatre journées consacrées à ces fêtes.

Les réponses ne se firent point attendre, et, grâce

(1) Les membres du bureau pour l'année 1894 étaient : MM. Roblot, président ; G. Julliot, vice-président ; Chartraire, secrétaire ; Duchemin, pro secrétaire ; Sépot, trésorier ; Beaudouin, archiviste, et Tenaille d'Estais, vice-archiviste

Les membres de la commission des fêtes adjointe au bureau : MM. Louvrier, Chamard, Duffot, Kley, Lefort, Loriferne, Perrin, Prudhomme, Prou et Toumellier.

à des réductions de prix accordées par les compagnies des chemins de fer, les savants et les curieux arrivèrent à Sens, nombreux comme dans les congrès tenus par la Société française pour la conservation des monuments historiques.

Le mardi 18 juin, bien avant l'heure fixée pour la séance d'ouverture, la grande et magnifique salle Synodale de l'ancien palais des archevêques recevait les premières visites des arrivants. L'admirable fenestration, illuminé par les rayons d'un soleil resplendissant, produisait l'effet le plus splendide, tamisant une lumière égale et réjouissant l'œil sans l'offenser.

Sur le mur qui fait face aux fenêtres, étaient exposés les portraits des hommes illustres de la ville de Sens, provenant de la riche collection de M. Félix Chandenier, et au-dessus, les estampages de magnifiques pierres tombales, relevées par M. G. Julliot pendant les sondages opérés dans le sanctuaire de la cathédrale en 1887, et d'autres pris sur les sépultures de la famille Saint-Phalle, dans l'église de Cudot-Sainte-Alpais.

Cinq portraits de famille, peints par Jean Cousin, et apportés, le matin même, par M. Edgard Bouvyer, de Tours, l'un des descendants du grand artiste sénonais, ornaient le manteau de la vaste cheminée (1).

(1) M. Edgard Bouvier a eu l'obligeance de nous donner la description des cinq portraits :

DESCRIPTION DES TABLEAUX DE JEAN COUSIN

Ils sont tous cinq peints à demi corps, sur bois, à l'huile, et de même dimension, de 10 à 13 pouces de haut, sur 9 à 10 de large.

Ils représentent :

Le premier, *Jehan Bouvyer II* (d'abord curé de Soucy), chanoine de Sens, beau-frère et ami de Jean Cousin. Il est vêtu d'une soutane noire ;

Les publications de la Société archéologique de Sens et un certain nombre de planches en photogravures reproduisant quelques sculptures du musée romain,

la tête couverte d'un bonnet carré, aplati sur le sommet; le menton rasé, la main droite tenant un livre rouge, sur lequel la gauche est appuyée.

Mort le 15 avril 1585.

Félibien cite ce portrait dans ses vies des peintres.

Le second, *Estienne Bouuyer II*, neveu et gendre de Jean Cousin. Il est vêtu d'une sorte de soutanelle noire, col blanc et serré; sur la tête, une petite toque noire, penchée du côté droit; cheveux noirs et courts; petites moustaches et barbe de même couleur, celle-ci fournie et pointue; dans la main droite, une branche d'arbuste ressemblant à l'olivier.

Mort le 2 décembre 1612.

Le troisième, *Marie Cousin*, fille unique de Jean Cousin et femme d'Estienne II. Elle est habillée de noir; la tête couverte d'une sorte de coëffe d'étoffe de même couleur, aplatie sur la tête et le front et rabatue sur les tempes, et pendant par derrière en forme de voile; cheveux blonds; la poitrine couverte d'un fichu blanc plissé et froncé autour du cou; tenant dans la main droite, par une anse passée dans le pouce, un petit panier à ouvrage, d'osier ou de paille; une bague d'or dans l'index, et deux anneaux semblables, dont un avec une petite pierre, dans le quatrième doigt ou l'annulaire.

Morte le 14 janvier 1626.

Le quatrième, *Jehan Bouuyer III*, premier fils d'Estienne II et de Marie Cousin, et petit-fils de Jean Cousin. Il est tête nue, le front large et élevé, cheveux châtain, barbe blonde et rare, les yeux bleus et légèrement bordés de rouge, comme d'une personne qui avait la vue tendre; vêtu d'une sorte de soubreveste noire, à manches larges, plissées et tailladées à la partie supérieure; deux collets de toile blanche de finesse différente et rabattus en pointe sur le haut de la poitrine. Ce portrait a de particulier : 1° que les quatre angles du tableau sont remplis (ce qui lui donne une forme ovale) de fleurons en grisaille, tels que ceux dont Jean Cousin faisoit un si fréquent usage; 2° que les armes de Jehan III sont peintes à la droite de la tête, telles qu'elles l'étaient au vitrail de Soucy, au bas du portrait de Jehan II, son grand oncle, et qu'elles étaient gravées sur la châsse (dite des martyrs), et 3° qu'au-dessus du cartouche est peinte la date 1582.

Mort depuis 1613.

avaient été disposées de manière à être examinées et consultées.

A deux heures de l'après-midi, heure fixée pour la première réunion, Monseigneur Ardin, archevêque de Sens, primat des Gaules et de Germanie, membre d'honneur de la Société archéologique de Sens, président de la séance, et M. Antoine Héron de Villefosse, membre de l'Institut, conservateur du département de la sculpture grecque et romaine au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, directeur de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, membre d'honneur de la Société archéologique, délégué par M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, suivis d'un nombreux cortège, font leur entrée dans la salle et vont prendre place sur l'estrade.

Autour d'eux, se groupent M. le Blant, membre de l'Institut, président du Comité des travaux historiques et scientifiques, directeur honoraire de l'Ecole fran-

Le cinquième, *Savinienne de Bornes*, femme de Jehan III, et ainsi devenue petite-fille de Jean-Cousin. Elle est coiffée en cheveux blonds fort touffus, crépés sur les faces, rabattus sur le haut du front et surmontés d'un ruban noir descendant en pointe sur le milieu de la tête ; un collier et une petite croix de jais sur le cou ; vêtue d'une robe noire, à manches tailladées dans le haut du bras, et coupée carrément sur la poitrine qui est couverte d'un fichu blanc.

Ses armes particulières sont aussi peintes, mais du côté gauche, dans un écu losangé et entouré d'une cordelière. Ces attributs des veuves prouvent qu'elles y ont été ajoutées depuis la mort de son mari, et qu'elle lui a survécu.

Ce tableau est aussi rendu, intérieurement, ovale, par un contour gris, mais sans fleurons.

Morte aussi depuis 1613.

gaise de Rome ; M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut, directeur adjoint de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, professeur à l'Institut catholique ; M. Buisson, sous-préfet de Sens ; M. Bertrand, premier adjoint au maire de la ville de Sens ; les conseillers généraux de l'Yonne : MM. le vicomte de Raincourt, Chéreau, E. Petit ; M. Louvrier, président du conseil d'arrondissement de Sens ; M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, pour la conservation des monuments historiques, M. Edmond Cotteau, correspondant de l'Institut, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; M. Charles Lucas, délégué de la Société centrale des architectes de France ; MM. les membres du bureau de la Société archéologique de Sens.

Parmi les personnes composant le nombreux auditoire, on remarquait :

MM. l'abbé Ardin, vicaire général de Sens ; Arqué, président de la Société d'agriculture d'Orléans ; le baron d'Avout, délégué de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or et de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire ;

L'abbé Bauffre, directeur de la Maitrise de Sens ; Benoit, sénateur de Seine-et-Marne ; Berthelot, ingénieur à Auxerre ; l'abbé Boiselle, curé de Cudot-Sainte-Alpais ; le baron de Bonnault d'Ilouet, inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie ; l'abbé Bonneau, membre de la Société des sciences de l'Yonne ; Edgard Bouvyer, de Tours ; Emile Caron, président de la Société française de numismatique ; Casis, rédac-

teur en chef du *Nouvelliste de l'Yonne* ; P. Chapotin ; Raymond Chevalier, de la Société historique de Compiègne ; le R. P. Cornat, aumônier du monastère de Saint-Antoine ;

Joseph Depoint, secrétaire de la Société historique du Vexin ; Dessus ; l'abbé Dizien, vicaire général de Sens ; Dorez, de la Bibliothèque nationale, élève de l'Ecole française de Rome ; G. Ducoudray, professeur honoraire de l'Université ; Léon Dumuys, attaché à la direction du musée historique d'Orléans ;

C. Enlart, bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts, élève de l'Ecole française de Rome ; Esmelin, directeur de l'*Indépendant auxerrois* ;

Feineux, ancien greffier du tribunal civil ; Albert de Feu ; Fliche, avocat à la cour d'appel ;

L'abbé Jarossay, de la Société historique du Gâtinais ; Jordan, président de la Société d'études d'Aval-
lon ;

J. Lacave-Laplagne ; Leblanc-Duvernoy, de la Société des sciences de l'Yonne ; Lecomte, de la Société d'histoire et d'archéologie de Provins ; Bélizaire Ledain, de la Société des antiquaires de l'Ouest ; Leman, de la Société historique de Compiègne ; Léon Lescœur, inspecteur général de l'Université ;

Edgard Mareuse, secrétaire de la Commission des Inscriptions parisiennes ; le colonel Mathieu ; F. Mollard, archiviste de l'Yonne ; Monceau, secrétaire de la Société des sciences de l'Yonne ; le docteur R. Moreau ; Morin de Champrousse, bibliothécaire de Sens ; l'abbé Motheré, archiprêtre d'Avallon ; le baron Mounier, de la Société historique du Gâtinais ;

L'abbé Olivier, chanoine de Sens ;

L'abbé Parat, de la Société des sciences de l'Yonne ;
Maurice Prou, de l'Ecole française de Rome, sous-bibliothécaire au Cabinet des antiques et des médailles ;

Paul Quesvers, de la Société historique du Gâtinais ;

L'abbé Tridon, doyen de Charny.

Nous n'énumérons pas les noms des membres de la Société archéologique de Sens. Tous avaient tenu à prendre une part active à leur fête.

Toutes les places réservées aux dames, en face de la tribune, aux délégués des sociétés savantes, aux représentants du clergé et de l'armée, et aux fonctionnaires civils, étaient remplies.

De nombreux amis de l'histoire et de l'archéologie, dont les noms ne nous ont pas été remis, étaient venus se joindre à cette brillante assemblée.

Monseigneur l'Archevêque, président d'honneur, ouvre le Congrès archéologique par ces paroles, qui sont couvertes d'applaudissements :

« MESSIEURS ,

« En prenant possession de la présidence que vous m'avez donnée dans ces fêtes du cinquantenaire de la Société archéologique de Sens, je tiens à vous remercier d'abord de l'honneur que vous m'avez fait. Je remercie en particulier M. de Villefosse, membre de l'Institut, délégué de M. le Ministre de l'instruction publique, et ces hommes distingués qui sont venus apporter ici l'éclat de leur nom et les lumières de leur savoir.

« Grâce à eux, grâce à vous, ces fêtes seront belles, et l'antique cité sénonaise reverra un instant les jours glorieux d'autrefois.

« Je n'ai nullement l'intention de vous faire un discours ; vous avez hâte d'entendre des voix plus autorisées, en la matière, que la mienne, vous parler des beautés de l'art ancien. »

M. le président donne la parole à M. Roblot, président de la Société archéologique de Sens.

Allocution de M. Roblot

« MONSEIGNEUR,

« MESDAMES,

« MESSIEURS,

« Soyez les bienvenus ici.

« A l'appel que nous avons fait, vous avez répondu avec un empressement dont nous sommes touchés et dont nous vous remercions.

« La meilleure façon de vous prouver notre gratitude serait de vous offrir des fêtes en harmonie avec la valeur et l'amabilité de nos hôtes. Nous nous y sommes employés de notre mieux. Si les résultats de nos efforts sont inégaux à nos vœux, je pense du moins que vous nous saurez gré de l'intention.

« Le témoignage d'estime que vous donnez par votre présence à notre Compagnie est la récompense de cinquante années d'efforts et de labeurs. Cinquante ans ! c'est beaucoup pour la vie humaine. C'est beaucoup aussi pour une société, mais la nôtre, plus privilégiée, n'a pas à redouter les atteintes du temps ; elle peut

espérer une prospérité croissante et avoir confiance dans la vitalité féconde du sang nouveau de ses jeunes recrues. Avec nous, vous avez reconnu qu'à l'occasion même des choses sérieuses et austères parfois, à côté de savants qu'on craindrait sévères, il y a place pour les distractions, les diners et les promenades : ce n'est pas diminuer la science que de la présenter par son aspect le plus souriant. Innocent artifice ! L'amabilité ne lui enlève rien de sa grandeur. Et puis, n'y a-t-il pas temps pour tout ? Vous accorderez donc à notre Compagnie que le moment est venu pour elle de faire une courte halte dans son existence de labeur. Sa notice biographique que vous allez entendre, vous prouvera, j'espère, qu'elle l'a bien gagné.

« Pour vous, Mesdames, Messieurs, puissiez-vous prendre, à votre rapide visite dans notre beau pays, le plaisir que goûtent à l'explorer ses enfants eux-mêmes.

« Je croirais volontiers que la satisfaction qu'on en recueille est toujours nouvelle, puisque je ne sache pas que notre contrée ait jamais épuisé toute la curiosité d'un chercheur, d'un archéologue ou d'un touriste.

« C'est la terre qui fait sa flore et choisit ses fruits. A ce compte, il me semble bien que l'ancienne Sénonie devait être le pays d'élection de l'archéologie et de l'histoire. Il a un passé antique et glorieux. Sa vie agitée compte des dates heureuses et de mauvais jours ; il a produit de valeureux défenseurs ; il a été le berceau de savants, de littérateurs et d'artistes illustres ; ses monuments debout et les débris de ceux qui sont dé-

truits, disent assez avec quelle puissance l'art y fleurit à toutes les époques.

« Nous comptons donc beaucoup sur notre cher pays pour vous laisser de nos fêtes un agréable souvenir. Nous comptons plus encore sur les visiteurs éminents que les sociétés de province et de Paris, nos amies, nous ont délégués, sur les savants illustres qui représentent ici le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, le Comité des travaux historiques et scientifiques et l'Institut de France ; sur le Prélat vénéré qui témoigne de sa sollicitude pour nos travaux en nous faisant l'honneur de présider cette séance ; sur les magistrats et les fonctionnaires qui ont bien voulu, par leur présence, associer la cité, l'arrondissement et le département à la célébration de notre cinquantenaire.

« Enfin, Mesdames, Messieurs, permettez-moi d'ajouter que nous comptons aussi sur vous, dont le concours empressé nous est à la fois une preuve et un gage de sympathique succès. Vous qui allez composer le cortège de nos noces d'or, vous serez le vivant ornement de nos fêtes et vous y jetterez de bon cœur l'animation, la cordialité et la joie. »

Ce discours est chaleureusement applaudi.

Discours prononcé par M. G. Julliot,
vice-président de la Société archéologique de Sens

MONSEIGNEUR,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES,

MESSIEURS,

La Société archéologique de Sens a confié à l'un de

ses plus anciens membres l'honneur d'esquisser son histoire dans cette brillante assemblée.

Pour plus d'une raison, ce choix aurait dû se porter sur d'autres plus valides ; mais devant l'insistance de mes confrères, j'aurais eu mauvaise grâce à refuser. Je me suis mis à l'œuvre, et après avoir lutté contre des embarras divers, je vous apporte le résultat de mes recherches. J'ai fait ce que j'ai pu, et je réclame toute votre indulgence.

ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS

Le 17 avril 1844, seize personnes se réunirent dans une des salles de l'hôtel de ville afin « d'étudier l'opportunité et les moyens de fonder une société qui, « mettant en commun les lumières, les études et les « travaux scientifiques ou littéraires de chacun de « ses membres, produirait à Sens les heureux résultats obtenus ailleurs par des associations de ce « genre. »

Cette étude fut poursuivie dans les séances des 20 et 22 du même mois. Un règlement fut rédigé, de nouveaux adhérents se firent inscrire et, le 5 août suivant, la Société archéologique de Sens, munie de l'approbation ministérielle, en date du 24 juin, tint sa première séance sous la présidence de M. Leroux, assisté de M. de Magnitot, sous-préfet de Sens, et de M^{sr} Jolly, archevêque de Sens, qui, pendant toute la durée de son pontificat, entoura notre Société des plus éclatants témoignages de son estime et de sa haute bienveillance.

La Société comptait alors quatre membres d'hon-

neur, trente membres titulaires, treize membres correspondants et un membre honoraire.

En 1846, elle publiait le premier volume de son *Bulletin* qui attira sur elle l'attention du monde savant, et, dès l'année 1847, la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques, présidée par son illustre fondateur, M. Arcisse de Caumont, venait tenir ses assises à Sens et y passer une semaine de six jours.

De tous les membres de notre Société qui prirent part à ce congrès archéologique, il n'en reste plus qu'un seul : l'honorable M. Provent. Nous regrettons que ses forces ne lui permettent pas d'assister à notre cinquantième : il nous aurait dit, mieux que tout autre, les travaux que la Société archéologique avait déjà su accomplir. Et son récit des curieuses promenades, dirigées par M^{sr} Jolly et M. Lerat de Magnitot, aux tombelles de Saint-Martin-du-Tertre, à la Motte-du-Ciar, autour des murailles de l'enceinte fortifiée, à Ville-neuve-le-Roy, à Saint-Julien-du-Sault (1), l'aurait rajeuni d'un demi-siècle.

Nous allons essayer de suppléer M. Provent et d'esquisser à grands traits les premiers travaux qui furent l'objet de la sollicitude de nos prédécesseurs.

Dès sa première séance, la Société entendait la lecture de notices sur des monuments préhistoriques : les deux dolmens de Traucault, par M. Chanoine, et le menhir de Diant, par M. Vignon. Le 7 octobre, le même membre entretenait l'assemblée de remarques sur l'église de Saint-Julien-du-Sault.

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, 1, pp. 78 à 96.

Les séances suivantes furent consacrées à répondre à des demandes adressées à l'assemblée par Sa Grandeur M^{gr} Jolly :

1° Etude d'un plan de restauration de la basilique de Saint-Savinien, présenté par M. Petit de Julleville (1).

2° Etude sur l'opportunité de la conservation ou de la suppression des jubés de la cathédrale de Sens (2).

2° Rapport sur le mode de restauration de la tour septentrionale de la métropole (3).

Le projet de M. Petit de Julleville fut approuvé, et quelque temps après, mis en exécution.

La Société vota, par 15 voix contre 9, la démolition des jubés, mais demanda la conservation de la grille monumentale à l'entrée du chœur, en l'accompagnant de grandes grilles plus simples, la conservation du mausolée du dauphin au milieu du chœur et l'application des deux autels de Saint-Louis et Saint-Martin contre les piliers du transept. Depuis cette époque, jubés, grille, mausolée, autels, tout a été enlevé.

Enfin, la Société se prononça pour l'achèvement de la tour par une construction en pierre à la place de la charpente couverte de plomb, qui avait valu à cette tour le surnom de *Tour de plomb*.

Pour répondre à une demande de M. le sous-préfet, la Société s'occupa de recherches sur les armoiries de la ville de Sens.

Je passe par-dessus d'autres travaux secondaires pour arriver aux recherches plus importantes.

(1) Séance du 4 novembre 1844.

(2) Séance du 2 décembre 1844.

(3) Séance du 2 juin 1845.

Pendant que M. l'abbé Chauveau, vicaire général de M^{gr} Jolly, s'occupait d'archéologie générale, que M. l'abbé Pichenot, depuis archevêque de Chambéry, faisait admirer l'harmonie des sciences avec la Bible, que M. le professeur Ponpon traitait des phénomènes géologiques, que M. Giguet, le savant traducteur d'Homère, faisait ressortir l'analogie des monuments celtiques et des monuments décrits dans l'Iliade et l'Odyssée, que M. de Lavernade, auteur d'une histoire de Sens, compulsait les annalistes sénonais, M. Lallier étudiait la construction de la formidable enceinte, dans laquelle le César Julien avait pu soutenir, contre les Allemands, un siège qui dura un mois, en l'an 395.

D'accord avec l'administration municipale, M. Lallier faisait extraire de ces vieux murs les premières pierres, entrevues, en 1736, par l'abbé Fenel, de la grande inscription du monument élevé par M. Magilius Honoratus à la maison d'Auguste, à ses dieux et aux divers membres de sa famille (1) et recueillait, avec d'autres inscriptions secondaires, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, qui figurent avec honneur dans notre musée gallo-romain. Enfin, il fixait la date à laquelle on peut faire remonter la construction de ces murailles,

(1) La première pierre de ce monument fut découverte le 29 septembre 1735, et l'abbé Fenel attira l'attention du public sur son importance. La municipalité l'offrait à M^{gr} Languet, qui la fit placer dans le mur de soubassement de la chapelle qu'il faisait alors construire. Cachée derrière une treille, elle fut oubliée. On la croyait perdue, quand, en 1888, M. l'abbé Dizien, vicaire général, la retrouva et la signala au cardinal Bernadou. Le futur académicien Fenel avait aussi vu, la même année, d'autres pierres du même monument dans les fondations du mur d'enceinte à gauche en entrant dans la ville.

les attribuant aux dernières années du III^e siècle, et faisant remarquer la tradition populaire qui associe la venue de saint Savinien à l'existence des murailles (1).

Pour des raisons multiples, M. Lallier a laissé son travail inachevé et, quelques années avant sa mort, il a confié à l'un des membres de notre Société le soin de reprendre cette étude et d'y ajouter les découvertes plus récentes.

MOTTE-DU-CIAR

En 1845, MM. Chanoine et de Lavernade signalèrent à la Société des fragments de murailles antiques dans la portion de la plaine Champbertrand qui avoisine le massif des fondations, auquel on donne depuis un temps immémorial le nom de Motte-du-Ciar. On se mit en mesure d'y faire faire des fouilles et, deux ans après, M. Lallier exposait, dans un mémoire précieux, accompagné d'un plan, les résultats de cette opération.

Au confluent de la Vanne et de l'Yonne, à l'époque de la domination romaine, il avait été construit un splendide monument, autant qu'on en pouvait juger par des fondations ruinées, par de nombreux fragments des marbres les plus rares et des débris de statues et de pierres sculptées. Cet édifice occupait une superficie de 64^m60 dans sa plus grande largeur et près de 76 mètres dans sa longueur. Il était environné d'une enceinte de murailles ayant la forme d'un rectangle long de 396 mètres et moitié moins large, 198 mètres, avec une addition semi-circulaire faisant, à l'ouest, une saillie de 161 mètres.

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, I, pp. 36 à 73.

La façade orientale de cette enceinte présentait trois murs parallèles avec une porte médiane de 13^m 60. Deux autres portes, de même dimension, se trouvaient près des angles nord-ouest et sud-ouest du grand rectangle. Une quatrième, au milieu de la partie cintrée, a été découverte par moi depuis cette époque.

On hésite encore sur la destination de ce vaste établissement. M. Lallier pensait que l'on pouvait peut-être y reconnaître un camp prétorien, que peut-être aussi une partie avait pu servir de théâtre. M. de Caumont, rejetant l'idée d'un camp prétorien, y voyait un riche établissement de bains, des thermes. La question reste encore indécise. Nous partageons cependant l'avis de M. Caumont.

Toujours est-il qu'une des inscriptions découvertes depuis ces travaux, rappelle l'inauguration de portiques et de promenoirs, sous le règne de Trajan ou celui d'Adrien, et pourrait s'appliquer à cet édifice.

La découverte d'une mosaïque près du Clos-le-Roi et de la rivière, sur la promenade Saint-Didier, avait fait placer les thermes en cet endroit. Mais nos *Bulletins* signalent d'autres mosaïques, tant à l'intérieur de l'enceinte des murs qu'au dehors et surtout entre Saint-Pregts et Saint-Paul. Leur présence seule ne peut pas être invoquée comme preuve de l'existence de bains. Bien d'autres établissements étaient pavés en mosaïques.

ARÈNES

En 1849, des fouilles, exécutées sous la direction de M. Lallier, ont permis de constater l'existence et l'em-

placement d'un amphithéâtre, situé entre la caserne actuelle et les Gaillons. M. Vignon, ingénieur en chef, releva le plan et démontra que l'arène, présentant 71^m40 pour le grand axe et 48^m20 pour le petit, était supérieure, comme dimensions, à celle de Nîmes, qui mesure 70 mètres sur 38. L'édifice sénonais pouvait avoir, dans son entier, 144 mètres de longueur sur 130 de largeur.

AQUEDUC

MM. Lallier, de Canchy et de Magnitot signalèrent un aqueduc qui se dirigeait vers la fontaine Saint-Philbert, située entre Pont-sur-Vanne et Vareilles. MM. Victor Petit et Emile Amé en auraient dessiné quelques fractions. Ces dessins ont été perdus; mais après de patientes recherches sur le terrain, un membre actif de notre Compagnie en a relevé le plan complet. Cet aqueduc, vulgairement appelé le conduit de Saint-Philbert, amenait à Agiedicum les eaux pures que Paris est venu prendre, il y a une vingtaine d'années. D'après ce plan, un nivellement, exécuté par ordre de M. l'ingénieur Belgrand, démontra que les eaux pouvaient arriver à 3^m30 au-dessus du niveau actuel de la place de la cathédrale et alimenter ainsi tous les quartiers de la ville.

De nouvelles observations ont prouvé que l'aqueduc avait été détruit avant la construction des murs de l'oppidum, et amené la découverte d'un pan du mur de soutènement dans l'intérieur de l'enceinte fortifiée.

La découverte et la position de ces monuments a fait passer à l'état de certitude les conjectures émises

sur l'emplacement et l'étendue de la capitale de la cité des *Senones*. Comme on le voit, elle s'étendait du sud au nord de la Motte-du-Ciar, située au delà des moulins du Roi, jusque vers la propriété de Saint-Sauveur, et de l'est à l'ouest, de l'extrémité du faubourg Saint-Savinien jusque dans l'île d'Yonne et au delà, c'est-à-dire l'emplacement occupé par la ville actuelle.

Une inscription du III^e siècle, trouvée à Sens, à l'entrée du faubourg Saint-Savinien, en 1839, aujourd'hui conservée parmi les bronzes antiques du Louvre (1), a donné le nom de l'un des quartiers : *Vicus Agiedicensis*. La chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif nous donne le nom d'un autre quartier en nous apprenant que cette abbaye fût bâtie *in vico qui dicitur Vivus*.

TOMBELLES DE SAINT-MARTIN-DU-TERTRE

En 1846 et 1847, une commission, composée de MM. Vignon, Lallier, Giguet, Tonnellier et Prou, fut chargée d'explorer les deux éminences connues sous le nom de tombelles de Saint-Martin-du-Tertre. Ses recherches ont été interrompues par des raisons indépendantes de la volonté de ses membres. En lisant le rapport présenté par M. Prou (2), on peut se convaincre que cette commission, entraînée par des idées préconçues, a considéré comme étant des conduits, ce que l'on regarderait aujourd'hui comme des traces de l'existence de charpentes. Et si l'on reprenait ces recherches, avec les connaissances nouvelles, acquises par la science, au

(1) Cette inscription était accompagnée d'un buste de Vulcain qui se trouve également dans les collections du Louvre.

(2) *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. II, 78.

lieu de sépultures, on verrait dans ces tombelles des fortifications gauloises, des murs de défense, des postes d'observation reliés avec d'autres sur la colline. M. Vignon a donné, dans le tome II du *Bulletin*, un plan excellent du terrain, mais les fouilles n'y sont pas indiquées.

TRAVAUX DIVERS

A la même époque, se rattache un certain nombre de mémoires intéressant l'archéologie locale :

Une dissertation sur l'origine de la métropole de Sens et les diverses époques de sa construction, par M. l'abbé Chauveau (1) ;

Une notice sur le portail de l'église de Villeneuve-l'Archevêque, une autre sur divers objets d'orfèvrerie du diocèse, par M. l'abbé Brullée, qui depuis a écrit l'histoire de Sainte-Colombe (2).

Des recherches sur les voies romaines, entreprises par MM. de Lavernade, Lallier, Prou, de Canchy, Lorne et Vignon, ont préludé à d'autres recherches, par M. Carré (3).

Mais le temps qui m'est accordé ne me permet pas d'analyser ici tous les travaux des membres de notre chère Société, pas même de faire l'énumération de leurs titres. J'aurais été heureux d'appeler sur ces études variées l'attention des étrangers qui ont bien voulu se rendre à notre invitation.

J'aurais voulu rappeler le souvenir des congrès

(1) Congrès archéologique de France 14^e session, p. 170.

(2) *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. VIII, 1.

(3) Même volume, p. 263.

d'Auxerre, en 1848 et en 1850, ainsi que des réunions moins importantes mais plus intimes qui se tenaient, chaque année, entre les membres de la Société archéologique de Sens et de sa sœur cadette, la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Le lendemain d'une de ces réunions, le 29 juin 1852, la Société française d'archéologie venait à Sens, préluder au congrès de Dijon. Aucune lecture ne fut faite, mais de nombreuses communications orales par MM. Lallier, Thiollet, Achille Leclerc, Lefort, de Glanville, Gomart, l'abbé Carlier, etc. Avant de se séparer, les congressistes émirent le vœu suivant, qui fut plus tard réalisé : « L'acquisition par l'Etat de « l'ancien palais de l'Officialité et sa prompte et complète restauration. » La magnifique salle dans laquelle nous nous trouvons réunis a été l'un des résultats de cette restauration.

Au mois d'août 1848, voulant ajouter, aux études abstraites et un peu exclusives dont elle s'occupait principalement, une branche de travail qui la mit en rapport immédiat avec la population tout entière, et suppléer à l'insuffisance de l'instruction publique donnée alors, la Société archéologique organisa des cours publics. Et trois de ses membres, MM. Prou, Ponpon et Chaperon, furent chargés de cours de *droit usuel*, de *physique* et de *machines*. Ces cours, inaugurés le 5 août, durèrent chacun trois mois seulement, et, malgré les succès obtenus, ne furent pas repris l'année suivante, pour des raisons dont nous n'avons pas retrouvé la trace.

PUBLICATIONS

La Société archéologique a publié quinze volumes in-8°, le seizième va paraître, le dix-septième est commencé. Ces volumes contiennent les procès-verbaux de ses séances et quelques-uns des travaux de ses membres. Pour les personnes curieuses de s'en faire une idée, nous avons exposé dans cette salle une série de ces quinze volumes. Les tables, qui se trouvent en tête du tome XI et à la fin du tome XV, faciliteront les recherches.

Permettez-moi d'exprimer un souvenir de bonne confraternité à quelques-uns de ses membres que je n'ai pas encore nommés.

Les uns ont été appelés dans un monde meilleur, les autres ont été éloignés de nous par leur grand âge ou par des départs pour des résidences éloignées :

MM. les abbés Carlier, Prunier, Vivien ;

MM. Brissaut, Carré, Diez, Dubois, Duplès-Agier, Genouille, Hédiard, Hermand, Mayaud, Michel, Salmon, Tisserand, Tonnellier.

En dehors de son *Bulletin*, la Société a encore publié :

1° En 1875, d'après le manuscrit 271, ancien 59, de la bibliothèque de la ville de Sens, la *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif*, écrite par un moine de cette abbaye, *Geoffroy de Courlon*, et s'arrêtant à l'an 1294. Cette chronique latine est accompagnée d'une traduction en français, d'une préface et d'une table des chapitres (1). Elle forme un volume de 624 pages.

(1) Par G. Julliot, président de la Société archéologique, qui fut, à cette occasion, proposé pour les palmes d'officier de l'Instruction publique.

2° En 1884, un volume in-4° intitulé *Cartulaire sénonais de Baltazar Taveau, procureur aux causes et greffier de la chambre de ville* (1). La rédaction du manuscrit, commencée en 1572, se poursuit jusqu'en 1581 ; l'auteur est mort en 1586. Le texte a été collationné sur l'original autographe et accompagné de diverses tables, par M. G. Julliot, président de la Société. M. Mauroy, archiviste de la Société, l'a illustré de trois planches, reproduisant les miniatures du manuscrit original et de lettrines empruntées à d'autres manuscrits appartenant à la bibliothèque municipale. L'impression en est due à M. Charles Duchemin, de Sens, ancien membre de la Société.

La publication de ce volume, qui a figuré à l'Exposition de 1889, a valu à la Société archéologique une médaille d'argent.

3° En 1887, un volume in-8° de 378 pages, contenant : 1° le texte latin d'un manuscrit de Saint-Pierre-le-Vif touchant la fondation du monastère, les reliques qu'on y conservait, l'office de sainte Vénère et un calendrier servant d'obituaire ; 2° un extrait d'un Martyrologe sénonais de la bibliothèque Vaticane, n° 567, du fonds de la reine Christine ; 3° le Livre des revenus de la même abbaye, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Sens, n°s 55 et 56 ; 4° divers documents concernant les abbayes de Saint-Pierre-le-Vif et de Sainte-Colombe et le prieuré de Saint-Loup-de-Naud ; 5° une préface et des tables.

(1) Publication due à MM. G. Julliot et M. Prou.

COLLECTIONS

Les objets recueillis par la Société archéologique se composent :

1° D'armes, en silex, en bronze et en fer, d'objets de toilette, colliers, bracelets, fibules et de vases appartenant à l'époque préhistorique ;

2° D'objets variés appartenant à l'époque romaine : poterie, verrerie, bronze, fer, marbre, mosaïques, etc. ;

3° D'objets divers des époques qui ont suivi ;

4° De titres anciens et de manuscrits modernes ;

5° D'une bibliothèque devenue assez importante pour que le local qu'elle occupe soit maintenant insuffisant ;

6° De trois médailliers : l'un de monnaies romaines de petit module, or, argent et bronze, réuni par M. Léys et M. Dubois, son petit-fils ; le second ne comprenant que des médailles religieuses, légué par M. l'abbé Chauveau ; et le troisième, un médailler général renfermant des séries variées ;

7° D'une petite collection de géologie ;

8° D'un herbier local ;

9° De quelques tableaux, gravures et dessins ;

10° De fragments de sculptures et d'architecture.

Tous ces objets figurent dans les salles du musée municipal. Des meubles spéciaux renferment les collections.

MUSÉE LAPIDAIRE

Un musée lapidaire gallo-romain, que bien des grandes villes nous envient, est dû aux généreux sacrifices que la ville de Sens et la Société archéologique se

sont imposés. Il est juste d'ajouter que, sans le zèle, la persévérance et le savoir de certains membres de cette Société, le musée n'existerait pas.

L'étude des pierres sorties des fondations de l'enceinte de l'*oppidum Senonum*, montre que Agiedicum, la ville romaine qui l'avait précédé, était une ville ouverte, dans l'établissement de laquelle les Romains avaient apporté tout le confortable dont ils étaient habitués à jouir dans leur pays : *fontaines* et *bains* alimentés par l'eau des sources les plus pures ; *cloaques* la débarrassant des eaux ménagères ; arènes dont les substructions ont été plusieurs fois mises à découvert ; *maisons* pavées de riches mosaïques ; *palais* où brillaient les marbres les plus rares ; *tombeaux* dont le luxe variait avec la fortune laissée par les défunts ; *forum* dont l'emplacement est encore douteux ; *temples* ornés de la plus riche architecture.

Les inscriptions gravées sur certaines de ces pierres, nous ont montré la cité des Sénonais élevant, de l'an I à l'an IV de Jésus-Christ, un monument important à C. César, fils adoptif d'Auguste et, par suite de cette adoption, petit-fils de Jules, le conquérant des Gaules. (Catalogue n^{os} 1, 413, 414, 415.)

D'autres nous ont permis de rétablir les attiques de deux splendides monuments élevés à un Sénonais devenu comme souverain-pontife des Gaules, en sa qualité de prêtre à l'autel de Rome et d'Auguste : l'un au confluent du Rhône et de la Saône, l'autre à Agiedicum. Du premier, il ne reste que des fragments au musée de Lyon ; tandis que les restes du second montrent, dans le jardin du musée de Sens, une inscription de 12 mè-

tres de longueur, nous rappelant les noms de ce prêtre : *Sextus Julius Thermianus*, ceux de deux duumvirs et d'autres membres de sa famille (n^{os} 16 à 38, 208 et 397).

D'autres inscriptions se rattachent aux règnes de Tibère, n^o 41 ; de Trajan ou d'Adrien, n^o 5 ; de Septime Sévère et Caracalla, n^o 43. Cette dernière, exhumée des fondations de l'enceinte, nous prouve que les murs que nous voyons chaque jour disparaître, sont postérieurs à l'an 208.

D'autres, les n^{os} 13, 43, 45, 47, 81, nous énumèrent des relations entretenues entre la cité des Sénonais et celles des Tricasses, des Vénètes, des Médiomatrices, des Leukes et la colonie d'Agrippine.

Enfin, nous croyons pouvoir annoncer, d'après les dernières découvertes, exposées dans le jardin faute de place dans la salle du musée, l'existence d'un édifice, hors ligne, appartenant peut-être à des thermes.

Une de ses façades était soutenue par des colonnes engagées, dont les futs sont richement ornés de rinceaux de vignes, où se jouent des oiseaux et des enfants. De vastes fenêtres y sont surmontées de quadriges émergeant des flots et dirigés par des génies ailés, qui foulent aux pieds des dauphins. Les baies de ces portes sont encadrées de larges coquilles régulièrement disposées entre des guirlandes et des feuillages. Les plafonds de ces ouvertures sont ornés de riches compartiments. Les soubassements des fenêtres sont décorés de bas-reliefs variés. Deux se rapportent à des scènes de bains ; on y voit des jeunes femmes occupées à se parfumer et à mettre en ordre leur chevelure

mouillée. Deux autres représentent des scènes empruntées à la gygantomachie.

En dehors de ce monument, d'autres bas-reliefs, appartiennent à des sujets mythologiques bien connus : l'enlèvement de Ganymède par l'aigle de Jupiter, le sommeil d'Endymion sur le mont Latmus ; la fuite de Dédale et d'Icare ; Bellérophon sur le cheval Pégase ; la chute de Phaéton dans la mer ; une personnification nouvelle d'un vent, celui qui apporte les orages dans nos pays ; des scènes de l'Orestéide.

De nombreuses stèles élevées à la mémoire d'anciens habitants d'Agiedicum : les unes, anépigraphes curieuses par les attitudes, les costumes et les attributs portés par ces personnages ; les autres, par les éloges des défunts.

La Société a publié à grands frais deux fascicules de ce musée lapidaire comprenant trente planches héliogravées, de format in-4°, avec texte explicatif des figures. Elle ne tardera pas à poursuivre son œuvre et à donner place dans cet ouvrage aux inscriptions découvertes dans les fondations des murailles du III^e siècle démolies par le XIX^e.

Je ne veux pas abuser de la bienveillante attention de cette assemblée. Je m'arrête, m'estimant très heureux si j'ai pu donner une idée du but que poursuit notre Société et des résultats qu'elle a atteints.

*
* *

Cet aperçu de l'histoire des premières années de la Société archéologique et de ses travaux par un de ceux qui fut longtemps à la peine, est à plusieurs reprises interrompu par de chaleureux applaudissements.

Discours de M. de Villefosse

MONSEIGNEUR,

MESDAMES,

MESSIEURS,

M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts m'a fait l'honneur de me désigner pour représenter son département et le Comité des travaux historiques et scientifiques aux fêtes que vous célébrez à l'occasion du cinquantième anniversaire de votre fondation. Aucune mission ne pouvait m'être plus agréable. Je suis heureux de venir aujourd'hui vous apporter l'assurance de l'intérêt que le gouvernement prend à vos travaux et la preuve de la haute bienveillance avec laquelle il est prêt à les secourir.

Le Comité des travaux historiques connaît vos efforts et votre zèle. Il sait quelles difficultés vous avez eues à vaincre dans le cours de ce demi siècle ; il sait aussi qu'avec des ressources modestes, souvent insuffisantes, vous êtes parvenus à remplir sans défaillance, la tâche que vous vous étiez tracée. Assurer la recherche de la vérité, faire revivre et éclairer, par des témoignages authentiques, toute l'histoire du passé, arracher à l'oubli des monuments précieux, témoins des luttes, des souffrances ou de la gloire de nos ancêtres, les sauver de la destruction et leur assurer le respect de tous, tel est le but que vous vous étiez proposé. Vous l'avez atteint complètement. Votre vie s'est écoulée pleine de sérénité et de calme, comme il con-

vient aux nobles études que vous représentez si dignement.

Mais votre tâche n'est pas terminée ; elle est de celles qui n'ont pas de fin. Les résultats que vous avez obtenus doivent vous être un précieux encouragement pour l'avenir. Aux témoignages intimes du devoir accompli, il m'est particulièrement doux de joindre les félicitations du Comité des travaux historiques et scientifiques et de vous exprimer les souhaits sincères qu'il forme pour la prospérité de la Société archéologique de Sens. Permettez-moi, dans cette circonstance, d'employer la vieille formule romaine :

ANNOS·NOVOS·FAVSTOS·FELICES·TIBI·

·
·

M. le président donne la parole à M. le comte A. de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, membre d'honneur de la Société archéologique de Sens.

Discours de M. le comte de Marsy

MONSEIGNEUR,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Il y a quarante-sept ans, le 21 mai 1847, la Société française d'archéologie, conduite par son fondateur, Arcisse de Caumont, venait, dans cette ville, tenir le quatorzième de ses Congrès. Elle y était accueillie par la Société archéologique de Sens, et le président,

M. Prou, dont le fils et le petit-fils n'ont cessé de conserver et de développer ces traditions d'érudition qui semblent l'apanage de certaines familles, prononçait, à l'ouverture de cette session, un discours dont vous me permettrez de rappeler quelques lignes :

« Parmi les motifs qui ont déterminé cette savante Compagnie — la Société française d'archéologie — à choisir Sens pour siège du congrès, les plus graves sans doute sont tirés de l'importance historique de l'antique cité sénonaise, et des précieux monuments qu'elle renferme.

« Mais nous savons, et elle a bien voulu nous l'exprimer elle-même, qu'elle a compté aussi pour beaucoup le désir de manifester ainsi sa sympathie pour nous, de tendre une main amie à une jeune Société, dont les essais peuvent attester, du moins, un ardent amour de la science. »

Et lors de la séance de clôture du congrès, M. Lallier, l'un de vos fondateurs, qui fut plusieurs fois appelé à diriger vos travaux, exprimait, dans une allocution d'une haute élévation, des sentiments que nous éprouvons tous, et traçait un programme que vous avez largement réalisé :

« Les membres de la Société archéologique de Sens s'estiment heureux d'être entrés dans ce mouvement général qui porte les esprits vers l'étude du passé. La présence du congrès de la Société française donnera une nouvelle impulsion à nos travaux. Dans les six jours, trop tôt écoulés, que nous venons de passer ensemble, nous avons appris à connaître toute l'importance des monuments qui nous entourent... Nous

serons soutenus dans ces explorations nouvelles et réfléchies, par la bienveillance que nous ont témoignée MM. les membres adhérents et toutes les personnes qui ont suivi nos séances, et par le souvenir des excellents conseils de tous ces frères que nous ont envoyés Caen, Besançon, Bayeux, Tours, Rouen... »

« Cette fraternité d'armes, établie désormais entre nous, fait, par dessus tout, le charme et le prix de nos réunions. Celles-ci seraient moins utiles et moins désirables, si elles ne devaient créer entre nous des liens qui ne périront pas... » Et après avoir exprimé les regrets que causerait cette séparation si elle devait être définitive, l'éminent magistrat ajoutait :

« Mais il n'en sera pas ainsi. Nous demeurerons unis dans une douce communauté de travail et de pensée. Les œuvres commencées s'achèveront, il s'en entreprendra de nouvelles. Nous vous suivrons, quoique de loin, dans la tâche de conservation que vous avez entreprise ; nous applaudirons à vos succès, nous aimerons à vous faire part de nos efforts, et, tout en remplissant les devoirs ordinaires de la vie, nous resterons les citoyens du monde immatériel, où la distance et les années ne refroidissent pas les cœurs et où les intelligences ne sauraient être séparées ni par l'espace, ni par le temps. »

Ces liens, ces rapports, qui datent presque de la fondation de votre Société, nous n'avons cessé, Messieurs, de les continuer, et si nous ne retrouvons plus sur nos listes les noms des organisateurs de ce congrès de 1847, MM. Lallier et Tonnellier père, et ceux de M. Challes et du duc de Clermont-Tonnerre, c'est que

la mort vous les a enlevés ; mais, jusqu'au dernier jour, ils n'ont cessé de nous appartenir aussi, et nous sommes heureux de voir chaque année quelques-uns des vôtres venir prendre part à nos réunions, réunions dans lesquelles ils peuvent retrouver quelques-uns des survivants du congrès de 1847 : MM. Léonce de Glanville, Bulliot et Jules de Buyer.

En quittant Sens, Arcisse de Caumont avait promis à la Société archéologique une nouvelle visite, et, s'il ne put personnellement tenir cet engagement, la Société française d'archéologie vint, en se rendant à Dijon, le 29 juin 1852, tenir ici, sous la présidence de M^{sr} Jolly, une séance en commun, avec les Sociétés savantes de Sens et Auxerre.

C'est dans cette réunion que fut formulé un vœu pour l'acquisition par l'Etat du bâtiment de l'Officialité dans lequel nous sommes réunis.

— Vous avez bien voulu, Messieurs, demander au directeur actuel de la Société française d'archéologie de venir, à l'occasion de votre cinquantenaire, tenir un nouveau Congrès dans votre vieille métropole.

Mais si j'ai été profondément touché de l'invitation de votre président, M. Roblot, je n'ai pas cru pouvoir l'accepter, et j'ai pensé qu'il appartenait à la Société archéologique de Sens de prendre l'initiative de cette réunion, dans laquelle elle nous appelle à suivre avec elle le chemin qu'elle a parcouru pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis sa fondation.

N'est-ce pas à elle, en effet, que revient le droit de nous montrer ce musée gallo-romain, aujourd'hui l'un des plus riches en France, qui ne se composait, en

1845, que de trente-sept fragments, et qui comprend aujourd'hui quatre cents numéros, musée créé par votre initiative, entretenu longtemps avec vos modestes ressources, et dont notre confrère, M. Julliot, a entrepris une magistrale description, que la Société française d'archéologie a été heureuse de récompenser, il y a deux ans, par une grande médaille de vermeil, la plus haute des récompenses dont elle puisse disposer.

Mais je m'arrête, car, en présence de l'éminent épigraphiste que M. le Ministre de l'instruction publique a désigné pour le représenter à cette solennité, j'oublie que mon ami, M. de Villefosse, a seul le droit de vous entretenir des monuments romains de Sens, avec l'autorité qui s'attache à tous ses travaux et de compléter la lacune que M. Julliot, par un sentiment de modestie exagérée, a laissée dans le rapport si complet qu'il vous a présenté.

Il ne m'appartient pas davantage de parler de vos publications, mais quand on parcourt la table qui termine le quinzième volume de vos *Bulletins* et que l'on jette les yeux sur le *Cartulaire sénonais de Balthazar Taveau*, la *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif*, on est heureux de constater que vous avez largement tenu les engagements que prenaient vos devanciers, et que les études historiques comptent maintenant à Sens des disciples éclairés et actifs.

L'abbé Pascal Fenel, s'il revenait au monde, ne pourrait plus traiter sa ville natale avec le dédain qu'il affectait en écrivant à l'abbé Lebeuf pour l'engager à y envoyer quelques exemplaires des *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre*. « Cependant, que votre libraire ne le

fasse pas sans être sûr débit, car on a icy un dégoût ou une haine pour les lettres qui ne se peut pas comprendre. Croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a icy nombre de docteurs et de prétendus lettrés qui ne m'ont seulement pas fait compliment sur mes prix ? Il faut sortir d'un pays où les lettres sont si méprisées (1). »

Et c'est ce que fit Fenel, une fois qu'il fut académicien ; mais, de nos jours, au lieu d'aller à Paris et d'y étudier l'histoire grecque, il resterait dans vos murs pour déchiffrer les inscriptions romaines, heureux d'y rencontrer d'aimables lettrés qui, comme l'archevêque Languet de Gergy, l'encourageraient à achever une histoire de Sens.

Je croyais, Messieurs, n'avoir à prendre la parole qu'au nom de la Société française d'archéologie. Mais la distinction aussi exceptionnelle qu'imméritée dont je viens d'être l'objet de la part de votre Société, qui m'a appelé à occuper une place parmi ses membres d'honneur, me crée d'abord un nouveau devoir, celui de vous exprimer ma reconnaissance personnelle et de vous assurer tout mon dévouement.

Qu'il me soit permis ensuite d'adresser, au nom de la Société française d'archéologie et des confrères qui la représentent avec moi, à M. le président et aux membres de la Société archéologique de Sens, tous nos remerciements pour leur gracieuse invitation à leurs noces d'or et de leur offrir nos vœux les plus sincères pour l'œuvre qu'ils poursuivent avec autant de zèle.

(1) P. Fenel à Lebeuf. Lettre du 22 novembre 1743.

Ces nobles paroles provoquent les applaudissements de l'assistance.

M. le président donne la parole à M. G. Cotteau, correspondant de l'Institut, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, le savant géologue connu du monde entier.

Dans une brillante et chaleureuse improvisation, toute pétillante d'esprit et de verve, M. Cotteau célèbre la gloire géologique de Sens et le pur éclat de la craie blanche qui, sous le nom d'étage sénonien, se retrouve dans toutes les parties du monde et contribue au renom universel de la vieille cité.

Il rappelle le but vers lequel doivent tendre en commun les recherches des sociétés savantes et la courageuse initiative de M. Arcisse de Caumont auquel sont dus les progrès de l'archéologie et de l'histoire.

Il invite les membres de ce brillant Congrès archéologique et particulièrement la Société d'archéologie sénonnaise au cinquantenaire que la Société savante d'Auxerre doit, à son tour, célébrer en 1897.

Des applaudissements nourris saluent les dernières paroles de l'honorable président de la Société d'Auxerre.

M. le président donne ensuite la parole à M. Charles Lucas, membre correspondant de la Société centrale des architectes français.

L'orateur expose d'abord que celle-ci ne pouvait refuser l'invitation qui lui était faite, surtout au moment où la Société archéologique de Sens est présidée par un architecte des plus distingués, M. Benoni

Roblot, appartenant à une famille de nos confrères dont les œuvres sont bien connues.

M. Lucas aborde alors son sujet et raconte que *Guillaume de Sens*, à la fois architecte, sculpteur, savant en mécanique et homme de bien, fut appelé, en 1175, en Angleterre, pour commencer la reconstruction de la *cathédrale* de Cantorbéry, cathédrale incendiée l'année précédente, quatre ans à peine après le meurtre de l'archevêque Thomas Becket, prélat qui, on le sait, avait passé à Sens et dans les environs de cette ville la plus grande partie des années 1164 à 1170.

D'après un récent plan de grandes dimensions de la cathédrale de Cantorbéry, publié dans *the Builder* de Londres en janvier 1891, et que M. Lucas ouvre sur le bureau du Congrès en montrant au président, Monseigneur Ardin, et à l'assistance l'emplacement *Martyrdom* où fut assassiné Thomas Becket, l'œuvre considérable de Guillaume de Sens comprendrait, de l'est à l'ouest, dans la cathédrale actuelle de Cantorbéry, la chapelle circulaire dite *Corona or Becket's Crown*, la *Trinity Chapel* ou arrière-chœur, et la reconstruction du *Presbitery* ou chœur, ainsi que les croisillons du transept oriental (la cathédrale de Cantorbéry ayant deux transepts), mais ces diverses parties réédifiées, pour la plupart, sur les substructions de l'ancienne cathédrale normande de l'évêque de Lanfranc ; de plus, cet ensemble de constructions, facilement reconnaissables à l'influence d'éléments d'architecture et de sculpture français, a 50 mètres en longueur, 13^m50 en largeur et 23 mètres en hauteur.

C'est en surveillant la construction des voûtes des

croisillons du transept oriental que Guillaume de Sens serait tombé d'un échafaudage, en 1179, et que, après quelques mois de maladie, il serait revenu mourir dans sa patrie, le 11 août 1180, ayant pour successeur, dans la direction des travaux de la cathédrale de Cantorbéry, un de ses aides, *William*, anglais de naissance.

Maître Guillaume a-t-il travaillé à la cathédrale de Sens, laquelle fut terminée dans son gros œuvre en 1168, sous l'épiscopat de Hugues de Toucy ? C'est ce qui, quoique plus que probable, ne saurait être affirmé, bien que Didron aîné, de Verneilh, Emeric David et Viollet le Duc l'aient pensé ; dans tous les cas, les auteurs anglais — et ils sont nombreux depuis le moine Gervais, de Caen, qui écrivait en latin, à Cantorbéry, au commencement du ^{xiii}^e siècle, jusqu'à MM. Willis, Henri Staiham et *the Dictionary of Architecture*, — les auteurs anglais sont unanimes pour reconnaître Guillaume de Sens comme le premier maître d'œuvre chargé de la reconstruction de la cathédrale de Cantorbéry.

Aussi M. Charles Lucas termine-t-il en demandant, pour ce confrère du ^{xii}^e siècle, que le jour où, par les soins de la Société archéologique de Sens, une inscription rappellera, sur les murs de la *salle Synodale*, les noms des Sénonais illustres, ne soit pas oublié le nom de *Guillaume de Sens, architecte, sculpteur et mécanicien de la fin du XII^e siècle*, célèbre en Angleterre pour y avoir introduit le premier des éléments du style gothique dans la reconstruction du chœur de la cathédrale de Cantorbéry.

Audition de l'office de Pierre de Corbeil

Mais voici que Savinienne et Potentienne, les grosses cloches de la cathédrale, vieilles de plus de trois siècles, font entendre leur majestueuse sonnerie et rappellent à l'assemblée qu'après avoir applaudi aux discours des savants et des archéologues, il est temps d'aller entendre *li chanteor de Sens* (1). Ils veulent bien interpréter aujourd'hui l'office composé, au commencement du ^{xiii}^e siècle, par l'illustre archevêque de Sens, Pierre de Corbeil, pour remplacer, au jour de la Circoncision, les fêtes burlesques et scandaleuses, connues sous le nom de *Fête des Fous*.

Longtemps conservé dans le trésor de la cathédrale, le manuscrit original de cet office est aujourd'hui déposé dans une des vitrines du musée de Sens. Il est renfermé entre les deux plaques d'un diptyque d'ivoire sculpté dans les premiers siècles de notre ère et connu sous le nom de *Diptyque de Sens*.

Les scènes, qui sont représentées sur ces plaques, sont :

1° *Le lever du soleil* : Bacchus-Hélios, debout sur un char qui sort de l'Océan, vient éclairer diverses scènes relatives à la vendange ;

2° *Le lever de la lune* : Diane tauropole, montée sur un char que trainent deux taureaux, prête sa douce lumière à des scènes plus tranquilles.

(1) Voir la lettre de Le Beuf à Fenel, du 29 décembre 1733, sur cette expression proverbiale. Sens avait été le siège d'une des trois écoles de chant fondées par l'empereur Charlemagne, et l'une des premières églises ayant admis le *déchant*, qui était la *musique* au ^{xiii}^e siècle et aux siècles suivants.

L'office religieux de Pierre de Corbeil est précédé de quatre hexamètres, qui se chantaient à la porte de l'église : *in januis ecclesie*. Ils annoncent que les fêtes de ce jour sont les *Fêtes de l'âne* : *Asinaria festa*, fêtes consacrées à la joie et d'où la tristesse doit être bannie : *procul omnia mesta*.

Ce prélude est suivi d'une prose composée de sept strophes, de chacune quatre vers, accompagnées du refrain : *Hez ! sire asne, hez !* On la connaît sous le nom de *Prose de l'âne*, dont elle est l'apologie.

On chantait cette prose en s'avancant processionnellement vers le tableau indicateur de l'ordre à suivre pendant l'office. C'est ce qu'indique ces mots placés en tête : *Conductus ad tabulam*.

Ces deux pièces de poésie ont valu, au manuscrit tout entier, le nom de *Missel de l'âne*. Elles ne sont cependant qu'un hors d'œuvre. Elles n'occupent que la première page ; les soixante qui suivent contiennent un office complet de la fête de la Circoncision, partagé en premières vêpres, complies, matines, laudes, prime, tierce, la messe, sexte, none et secondes vêpres.

Certains morceaux ont été allongés par des interpolations, selon le goût de l'époque. On les appelait des morceaux *farcis*. Trois épîtres ainsi interpolées sont placées à la suite de l'office : la première concerne saint Etienne ; la seconde, saint Jean ; et la troisième, les saints Innocents.

Nous n'insisterons pas davantage sur la composition de ce manuscrit ; nous renverrons les curieux aux consciencieuses études publiées par M. F. Bourquelot, dans le *Bulletin de la Société archéologique*, t. V, pp. 87

à 186, et par M. Aimé Chérest, dans le *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, t. VII, pp. 7 à 88.

A quatre heures et demie, la grande nef et les collatéraux de la cathédrale sont remplis par la foule des invités et des curieux. La tribune du grand orgue est occupée par un chœur de dames sénonaises, le chœur de chant des jeunes filles de la paroisse Saint-Etienne et un groupe de violonistes qui ont bien voulu soutenir les chants que doit accompagner M. Toudy, organiste de la métropole.

Le chœur de la cathédrale est occupé par divers groupes de chanteurs : prêtres, séminaristes, frères de la maîtrise, enfants du pensionnat des frères de la doctrine chrétienne et de l'Orphelinat du Mail et enfants de chœur de la métropole.

MM. les abbés Bauffre, maître de chapelle, et Chartraire, membre de la commission des fêtes, s'étaient partagé l'organisation et l'exécution des chants.

M. l'abbé Chartraire avait, en outre, été chargé, par la commission des fêtes, de publier un livret des morceaux qu'on devait exécuter et une courte notice sur l'office de Pierre de Corbeil. Cette brochure, qui se trouvait entre les mains de tous les auditeurs, permettait de suivre le texte des divers morceaux pendant leur exécution.

Nous ne pouvons ici faire valoir le mérite de chacun des musiciens, organisateurs, chanteurs et exécutants en particulier. Mais il est juste de dire que tous les auditeurs ont été, pendant toute la durée de ce concert spirituel, sous le charme d'une harmonie qui pénètre l'âme et la transporte dans un monde bien supérieur à

celui dans lequel nous vivons notre vie ordinaire. Merci donc à tous ceux qui, par leurs talents divers, ont su nous procurer des jouissances aussi vives et aussi rares.

Nous pensons être agréable à tous ceux qui ont été privés du plaisir de cette audition, en publiant ici le texte des morceaux qui ont été chantés et l'ordre dans lequel ils ont été groupés ; nous regrettons vivement de ne pouvoir y joindre la musique.

ENTRÉE

A la suite d'une entrée magistrale exécutée au grand orgue par M. Sergent, organiste de Notre-Dame de Paris, dans laquelle il nous fait entendre, comme des échos lointains, les modulations de l'*Orientis partibus*, un quatuor de Mendelssohn est exécuté par deux violons, un alto et un violoncelle.

PREMIÈRE PARTIE

Des chants, tous pris dans l'office de Pierre de Corbeil et arrangés pour la circonstance, se succèdent dans l'ordre suivant :

1^o *Les quatre vers qui se chantaient à la porte de l'Eglise*, in januis ecclesiæ :

A l'unisson par tous les enfants

Lux hodie, lux letitie ! Me judice, tristis
Quisquis erit, removendus erit sollempnibus istis.
Sint hodie procul invidie, procul omnia mesta ;
Leta volunt quicunque colunt asinaria (1) festa.

(1) Nous donnons le texte du manuscrit original conservé dans le diptyque de Sens, et nous le ferons pour toutes les pièces qui suivent. Ici, au mot *asinaria*, on avait substitué le mot *Snonensia*.

2° Les trois strophes qui suivent sont l'introduction des premières vêpres :

Un ténor

Deus, in adjutorium
Intende laborantium,
Ad doloris remedium,
Festina in auxilium.

Chœur à quatre parties

In te, Christe, credentium
Miserearis omnium,
Qui es Deus in secula
Seculorum in gloria.

Tous à l'unisson

Ut chorus noster psallere
Possit, et laudes dicere
Tibi, Christe, rex glorie,
Gloria tibi, Domine.

3° *Chœur de voix de femmes soutenu par des violons et accompagné par le grand orgue.*

Dans l'exécution de ce morceau, une hymne à la sainte Vierge a été substituée à la prose du manuscrit. Nous plaçons ces deux pièces en regard l'une de l'autre.

Orientis partibus
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.
Hez! sir asne, hez!

Hic in collibus Sichen
Emtritrus sub Ruben
Transiit per Jordanem
Saliit in Bethleem. Hez!

Concordi letitiâ
Propulsa mœstitiâ
Mariæ præconia
Recolat Ecclesia
Virgo Maria (bis)!

Quæ felici gaudio,
Resurgenti filio
Floruit ut lilium,

Salto vineit hinnulos,
Dagmas et capreolos,
Super dromedarios
Velox Madianeos. Hez !

Aurum de Arabia
Thus et myrram de Sabba
Tulit in ecclesia
Virtus asinaria. Hez !

Dum trahit vehicula,
Multa cum sarcinula,
Illius mandibula
Dura terit pabula. Hez !

Cum aristis ordeum
Comedit et carduum ;
Triticum a palea
Segregat in area. Hez !

Amen dicas, asine,
Jam satur ex gramine,
Amen, amen itera
Aspernare vetera. Hez !

Vivum cernens filium.
Virgo Maria !

Quam concentu parili
Chori laudant cœlici,
Et nos cum cœlestibus
Novum melos pangimus.
Virgo Maria !

O Regina virginum,
Votis fave poscentum
Et post mortis stadium
Vitæ confer bravium.
Virgo Maria !

Gloriosa Trinitas
Indivisa Unitas
Ob Mariæ merita,
Nos salva per sæcula.
Virgo Maria !

4° *Un baryton entonne le Pater et laisse au chœur le temps nécessaire pour chanter des passages supplémentaires. Le morceau ainsi composé est qualifié de farci. Des caractères différents distinguent le texte des additions.*

Pater noster, *fidem auge his qui credunt in te,*
Qui es in cœlis, *et abyssos intueris,*
Sanctificetur nomen tuum, *in bonitate electorum tuorum,*
Adveniat regnum tuum, *cujus regni non erit finis,*
Sanctificetur regnum tuum, *cujus regni non erit finis*
Fiat voluntas tua, *per quam nostri generis reparata est cita*
Sicut in celo et in terra, *regens, gubernansque, continens*
et salvens

Panem nostrum cotidianum, *panem angelorum*
Da nobis, *incorruptibili veste circumamictans nos,*
Hodie, *nostra ut pura pectora sint et corpora;*
Et dimitte nobis debita nostra, *potes enim cuncta,*
Sicut et nos dimitimus debitoribus nostris, *ad redimen-*
da peccata et salvandas animas.

Et ne nos inducas in temptationem, *ne serpens ille cal-*
lidus intrandi temptet aditus,
Sed libera nos, *et salva nos*
A malo, *in perhenni seculorum tempore.*

5^o Capitule *psalmodié par un mezzo-soprano, et*
réponse du chœur. Ce passage est emprunté aux pre-
mières vêpres.

Populus gentium, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem
magnam. Habitantibus in regione umbre mortis, lux orta
est eis.

R. Deo gratias,

6^o *Evangile de la messe. Solo de ténor et répons du*
chœur.

ÿ Dominus vobiscum. R Et cum spiritu tuo.

ÿ Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam.

R Gloria tibi, Domine!

In illo tempore, postquam consummati sunt dies octo ut
circumderetur puer, vocatum est nomen ejus Jhesus, quod
vocatum est ab angelo, priusquam in utero conciperetur.

7^o *Duo de soprano emprunté aux Complies.*

Magnum nomen Domini Emmanuel,
Quod annunciatum est per Gabriel,
Hodie apparuit in Israel,
Per Mariam Virginem, Rex natus est.

8^o *Benedicamus emprunté aux Complies et attribué,*
sans certitude, à saint Bernard.

Patrem parit filia,
Patrem ex quo omnia
Partus hic ex gratia
Per gratiam traditur et redditur ad patriam.

Verbum instar seminis
Partum format virginis,
Nichil ibi criminis. Per gratiam...

Latet sol in sydere
Oriens in vespere,
Artifex in opere. Per gratiam...

Celsus est in humili,
Solidus in fragili,
Figulus in fictili. Per gratiam...

Venit ad nos humilis
Lucifer mirabilis,
Pro nobis passibilis. Per gratiam...

Ergo nostra concio,
Omni plena gaudio,
Benedicat Domino. Per gratiam...

Cette première partie se termine par un quatuor d'instruments à cordes, deux violons, alto et violoncelle : *La troisième des sept paroles du Christ sur la croix*, par Haydn.

DEUXIÈME PARTIE

L'ouverture de la seconde partie de l'audition est un chef-d'œuvre de Pierre de Corbeil, en l'honneur de la sainte Trinité : une hymne tripartite en vers trisyllabiques que le missel intitule simplement *Versiculus* et qui se trouve avant le *Magnificat* des premières vêpres. La partition en musique moderne a été harmo-

nisée à la demande de M. Coquard, directeur de l'Institut des jeunes aveugles de Paris, par M. Adolphe Marty, professeur de composition et organiste de Saint-François-Xavier de Paris. Ce *Versiculus* était primitivement chanté à deux ou trois voix. Nous disposons les trois parties de cette hymne en trois colonnes distinctes.

Versiculus

Trinitas,	Tu sator,	Tu Theos.
Deitas,	Creator,	Et heros,
Unitas	Amator,	Dives flos,
Eterna !	Redemptor,	Vivens ros,
	Salvator,	Rege nos,
Majestas,	Luxque perpetua !	Salva nos,
Potestas,		Perdue nos
Pietas	Tu nitor,	Ad thronos
Superna !	Et decor,	Superos
	Tu candor,	Et vera gaudia !
Sol, lumen	Tu splendor,	
Et numen,	Et odor,	Tu decus
Cacumen,	Quo vivunt mortua !	Et virtus,
Semita !		Tu justus
	Tu vertex,	Et verus,
Lapis, mons,	Et apex,	Tu sanctus
Petra, fons,	Regum rex,	Et bonus,
Flumen, pons,	Legum lex	Tu rectus
Et vita !	Et vindex,	Et summus
	Tu lux angelica !	Dominus,
		Tibit sit gloria !
	Quem clamant,	
	Adorant,	
	Quem laudant,	
	Quem cantant,	
	Quem amant	
	Agmina celica !	

2° *Sanctus* farci, tiré de la messe. Un *chœur d'hommes* répond aux voix des *enfants*.

Sanctus, Perpetuo numine cuncta regens,

Sanctus, *Regna cujus disponens jure perhenni,*

Sanctus, *Consimilis qui bona cuncta nutris,*

Dominus, Deus sabaoth : pleni sunt celi et terra gloria tua :
Osanna in excelsis ! Benedictus, *Marie filius*, qui venit in no-
mine Domini ! *O Deitas clemens, servorum suspice laudes !*
Plebs tibi mente pia, genitor, dictante sophya, jubilet !

Osanna ! *Laudibus intenta tibi plebs quoque, Christe re-*
demptor, geminet

Osanna ! *Carminis in meta sit Spiritus, et tibi leta tri-*
plicet

Osanna in excelsis ! *O quanta, qualis, quam suavis, quam*
beata gloria. Qua complentur, continentur, gubernantur
omnia !

3° Un *Versiculus* emprunté au second nocturne des
Matines, et qui fait le commencement d'une prose dans
le missel de Beauvais.

Qui carnem sumpsisti de virgine,

Accinctus celsi zona Abrahe,

Te flagitamus devote,

Te deprecamur obnixè,

Nostre cerne, o pater alme,

Flamina lingue.

Ecce, inclite

Et gloriose

Caterve tue,

Rex, misere.

5° Une hymne empruntée aux Matines. *Le chant*
alterne avec l'orgue.

Ave Maria, gratia plena,

Dominus tecum, *virgo serena*,

Benedicta tu in mulieribus,

Que peperisti pacem hominibus,

Et Angelis gloriam,

Et benedictus fructus ventris tui,
Qui coheredes ut essemus sui,
Nos fecit per gratiam.

*Per hoc autem ace,
Mundo tam suave,
Contra carnis jura
Genuisti prolem
Novum stella solem
Necva genitura.*

*Tu parvi et magni
Leonis et agni,
Salcatoris Christi
Templum extitisti.*

*Tu floris et roris
Ovis et pastoris,
Virginum regina,
Rosa sine spina,
Genitrix es facta.*

*Tu, cicitas regis justicie,
Tu, mater es misericordie,
De lacu fecis et miserie
Theophilum reformans glorie!*

*Te collaudat celestis curia,
Tu mater es regis et filia,
Per te justis confertur gratia,
Per te reis donatur venia.*

*Ergo, maris stella,
Verbi Dei cella,
Et solis aurora,
Paralyisi porta,
Per quam lux est orta,
Natum tuum ora.*

*Ut nos solcas a peccatis
Et in regno claritatis,
Quo lux lucet sedula.
Collocet per secula.
Amen.*

6° Le morceau final est composé de divers éléments : le premier, trois fois répété, est un chœur qui se chantait à quatre ou cinq voix en faux bourdon.

Le second n'est autre que le *Conductus ad ludos* ; on le chantait après Matines, en se rendant à la récréation. Le troisième est le répons bref de Tierce. Le quatrième est le Graduel de la messe où le début de ce Graduel.

Le chœur Hec est clara dies, clararum clara dierum.
 Hec est festa dies, festarum festa dierum,
 Nobile nobilium rutilans diadema dierum (1).

CONDUCTUS AD LUDOS

Un groupe Natus est, natus est, natus est hodie Dominus,
d'enfants Qui mundi diluit facinus
 Quem pater, factor omnium,
 In hoc misit exilium.
 Ut facturam redimeret
 Et paradyso redderet.

Un groupe Nec minuit quod erat,
d'hommes Assumens quod non erat ;
 Sed carnis sumpto pallio

(1) Ces trois vers, empruntés au commencement des premières vêpres, étaient originairement chantés en faux-bourdon par quatre ou cinq chœurs placés derrière l'autel. *Quatuor vel quinque in fal so, retro altare.* L'interprétation fautive de ces deux mots *in falso*, mal compris par l'abbé Le Boëuf (*Mercur de France*, 1726, p. 2688) a été relevée par plus d'un auteur.

In virginis palatio,
Ut sponsus de thalamo,
Processit ex utero.
Les enfants Flos de Jesse virgula,
Les hommes A fructu replet secula
Les enfants Hunc predixit prophetia
Les hommes Nasciturum ex Maria
Les enfants Quando flos iste nascitur,
Les hommes Diabolus confunditur,
Les enfants Et moritur mors.
Les hommes Et moritur mors !
Ensemble Et moritur mors !
Le chœur Hec est clara dies...
Soprano Verbum caro factum est, Alleluya ! Alleluya !
Le chœur Verbum...
Soprano Et habitavit in nobis
Le chœur Alleluya ! Alleluya !
Soprano Gloria patri...
Le chœur Verbum...
Un ténor Viderunt Emmanuel, patris unigenitum,
In ruinam Israhel et salutem positum,
Hominem in tempore, verbum in principio,
Urbis quam fundaverat natum in palatio
Chœur Hec est clara dies...

Cette seconde partie se termine par un grand morceau d'orgue.

Banquet du 19 juin 1894

A 7 heures du soir, un banquet de cent couverts réunissait les congressistes dans la salle Synodale, à laquelle un éclairage nouveau donnait un aspect féerique.

Sous les gracieuses arcatures des voûtes, une table,

splendiblement chargée, s'étendait, pour ainsi dire, à perte de vue.

Les convives ont admiré le menu dessiné par M. Heuré, membre libre de la Société archéologique de Sens. En tête se trouvaient les armes de la ville et de l'Eglise de Sens, ainsi qu'une renommée, dont l'étendard portait les noms d'illustres Sénonais.

Menu

POTAGES : Crème de riz *Jean Cousin*, Consommé *Thénard*. — HORS-D'ŒUVRE : Bouchées à la *Dauphine*. — RELEVÉ : Truites saumonées de la *Cure*, sauce *Drappès*. — ENTRÉES : Escalopes de ris de veau à la *Condé*; Filet de bœuf *Brennus* à la gelée. — ROTI : Poulets nouveaux au cresson; Jambon *sénonais*; Salade russe. — LÉGUMES : Petit pois à la française; Buissons d'écrevisses de la *Vanne*. — ENTREMETS : Glace vanille et fraise. — DESSERT : Fraises, Cerises, Abri-cots, Petits fours. — VINS : Mâcon en carafes, Xérès, Volnay, Champagne. — Café et liqueurs.

Maistre LEMOINE, saulcier rôtiisseur, en l'antique cité des Sénons.

En bas de cette liste, le dessinateur avait eu l'heureuse idée de placer une vue de Sens prise d'un bateau placé sur l'Yonne et montrant, à gauche, l'église de Saint-Maurice avec le portrait d'une ancienne habitante de l'île d'Yonne. A droite, les maisons étaient dominées par la façade de la cathédrale, le palais Synodal, et, dans un médaillon, se détachait la statue de Jean Cousin.

Enfin, le revers présentait les deux plaques du célè-

bre diptyque d'ivoire qui contient l'office composé par Pierre de Corbeil pour remplacer la Fête des fous.

Ce que les convives n'ont pas moins apprécié, ce sont les mets succulents, les vins excellents distribués par un service irréprochable.

Au dessert, les toasts ont été nombreux : pendant une demi-heure, ce fut un feu roulant de traits d'esprit, de compliments et de souhaits.

Monseigneur l'Archevêque prononça le discours suivant :

« Messieurs ,

« C'est avec plaisir que j'ai accepté la présidence de cette magnifique fête des noces d'or de votre Société archéologique. Les hommes éminents qui ont bien voulu s'associer à nos joies, et prendre une si belle part à vos travaux, emporteront de cette vieille cité, j'en suis convaincu, le plus délicieux souvenir.

« Mes vénérés prédécesseurs ont vu la naissance et l'accroissement de votre Société ; ils lui ont toujours, je le sais, prodigué leurs encouragements. Plus heureux qu'eux, j'ai la satisfaction de proclamer et de saluer aujourd'hui sa prospérité en rendant hommage à ceux d'entre vous, Messieurs, qui l'ont faite ce qu'elle est.

« En répondant à votre gracieuse invitation, je suis entré dans l'esprit et dans les traditions de l'épiscopat de tous les siècles.

« L'Eglise, en effet, a toujours été la royale protectrice des arts. Que d'étonnantes merveilles n'a-t-elle pas enfantées ? Je suis bien à l'aise pour le proclamer

ici, dans cette salle Synodale, près de cette antique métropole où il n'est pas une pierre qui n'atteste ce que j'avance. Sous son souffle inspirateur, la sculpture a exercé la magie de son art sur la pierre, le marbre, le bois et le bronze. Elle a reproduit ces vieux modèles, si justement appréciés, que vous arrachez aux entrailles de la terre, où les révolutions des siècles les ont enfouis.

« Le célèbre musée du Vatican n'est-il pas une page glorieuse de l'histoire des arts, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ?

« La science archéologique donne, à toute intelligence réfléchie, de grandes et utiles leçons. Quand vous fouillez la terre, pour y découvrir les richesses artistiques qu'elle recèle, vous y trouvez le muet récit des transformations qu'elle a subies. Chaque page nouvelle, dérobée par vos mains à ce livre mystérieux, contient l'apologie ou le commentaire d'une page de la Bible.

« C'est une gloire pour vous, Messieurs, d'avoir si bien soutenu, pendant un demi-siècle, votre Société archéologique. Elle est maintenant à la hauteur des sociétés les plus florissantes.

« Sans doute, ce n'est point sans peine que vous avez acquis cette gloire. Mais n'entendez-vous pas Alexandre s'écrier, sur les bords de l'Hydapse : « Qu'il en coûte pour se faire louer par les Athéniens ! » Ce grand empereur parvient, cependant, à forcer l'admiration des peuples par le foudroyant éclat de ses victoires et de ses conquêtes.

« Vos victoires, Messieurs, sont plus pacifiques ; vos

conquêtes n'ont pas le même éclat. Mais les unes et les autres n'en sont pas moins brillantes.

« Sans votre noble passion pour l'art archéologique, que de chefs-d'œuvres artistiques ou littéraires, que de manuscrits précieux gémiraient de la destinée qui leur est faite ! Ils demeureraient privés de soleil, et sans asile convenable pour les abriter contre les injures du temps.

« C'est à juste titre que votre cœur s'émeut d'une touchante compassion pour les œuvres d'art en péril. Vous avez le grand honneur de les sauver de la destruction qui les menace. Vous avez le mérite de maintenir vivantes nos vieilles traditions sénonaises, et de faire connaître les gloires ignorées de l'illustre Eglise de Sens.

« Que ce culte et ce respect de l'art antique et de l'histoire locale s'épanouissent de plus en plus dans vos rangs. Que votre Société soit une tige féconde qui produise de merveilleuses fleurs.

« Je bois à la prospérité de votre œuvre, à son développement. Je fais des vœux pour que de nombreux sociétaires viennent grossir votre belle phalange, afin que, formant ensemble une armée bien rangée, vous puissiez marcher à de nouvelles conquêtes ; à ces conquêtes glorieuses qui élargissent le grand domaine de la science, et ouvrent aux esprits cultivés comme les vôtres de nouveaux et riches horizons. »

Ces éloquentes paroles ont été couvertes d'applaudissements.

M. Roblot, président de la Société archéologique de Sens, prend la parole à son tour.

« Messieurs ,

« Tantôt, j'ai eu l'honneur de vous souhaiter la bienvenue. Laissez-moi, ce soir, lever mon verre à votre santé.

« A la fin de ces agapes amicales et de ce banquet confraternel, je ne saurais mieux exprimer ma gratitude envers nos visiteurs qu'en leur souhaitant le premier des biens. L'honneur que nous avons à vous recevoir, Mesdames, Messieurs, et vous, Messieurs les délégués, se double ce soir d'un sentiment plus intime mais aussi doux au cœur : l'amitié.

« Je suis sûr que tous les membres de notre Compagnie l'éprouvent en ce moment à votre endroit ; et je ne crois pas me tromper en devinant que vous nous le rendez bien.

« Choquons donc nos verres, comme la coutume s'en est maintenue dans les familles de ce pays, à la santé de nos visiteurs et de nos délégués, et permettez-moi, Messieurs, d'associer à mon toast, Monsieur le Ministre de l'instruction publique qui a bien voulu se joindre à nos fêtes en la personne de son éminent représentant, M. Héron de Villefosse.

« Je bois aussi aux Sociétés de Meaux, de Melun, du Gâtinais et à celle des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Le distingué président de cette dernière Société vient de nous exprimer son désir de nous voir participer, à Auxerre, dans trois années, au cinquantième de sa Compagnie. Il peut être assuré que les archéologues sénonais se feront le plus grand plaisir de prendre part aux fêtes qui seront données à Auxerre

à cette occasion. Ils savent qu'ils y rencontreront l'accueil cordial et la science aimable.

« Je bois à M. le comte de Marsy, qui représente ici la grande Société française d'archéologie, dont l'existence, commencée avec M. de Caumont, s'est poursuivie jusqu'ici, semant la bonne parole.

« Je bois à tous ceux, Messieurs qui, de près ou de loin, ont participé à nos fêtes et contribué à leur donner l'éclat que vous voulez bien leur reconnaître. »

M. Héron de Villefosse se lève et obtient un véritable succès dans le toast qu'il porte à M. Gustave Julliot, qui personnifie l'archéologie sénonaise depuis trente ans, et, en célébrant les mérites de M. Julliot, en redisant les services qu'il a rendus à son pays et, bien plus, à la science historique en général, il n'a fait qu'exprimer les sentiments de reconnaissance et d'estime que tous les Sénonais professent pour leur savant compatriote.

M. Julliot adresse ses remerciements à M. de Villefosse ; il félicite ensuite tous les membres de la commission et en particulier M. Louvrier, président de cette commission. Il insiste sur le talent avec lequel les musiciens et les chanteurs ont interprété les divers morceaux de l'office de Pierre de Corbeil.

Au nom de la Société du Gâtinais, M. Quesvers porte un toast à la Société de Sens et à la seconde jeunesse qu'elle recommence aujourd'hui avec tant d'éclat.

M. Charles Lucas, délégué de la Société centrale des architectes français, boit aux architectes et aux archéologues, lesquels élèvent, étudient et restaurent les cathédrales, et au clergé, auquel, depuis un quart de

siècle, on apprend, dans les séminaires, à les apprécier et à les conserver.

M. l'abbé Duchesne, heureux de se trouver dans la métropole de Sens, dont l'histoire est intimement liée à celle de la mère patrie, dans cette métropole de Sens, qui fut, pendant le moyen âge, la plus importante des Gaules, félicite les archéologues sénonais de faire revivre les vieilles traditions de leurs ancêtres, dont il a toujours admiré le patriotisme. Il ajoute que les Sénonais ne sont pas moins fins gourmets que fins musiciens, et que, par la façon dont le diner a été formulé et exécuté, il a pu se faire une idée de l'habileté avec laquelle les cuisiniers du Brenn sénon ont jadis fait rôtir les oies du Capitole.

M. Cotteau, qui a reçu un accueil empressé et sympathique, dû à la fois à sa personne et à son titre de président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, convie la Société de Sens et toute l'assistance à la célébration des noces d'or de la Société auxerroise, qui se feront dans trois ans. Cette invitation est accueillie par des vivats.

Après tous les toasts, les conversations reprennent leur cours interrompu. Puis les congressistes quittent la salle et se donnent rendez-vous pour le lendemain.

DEUXIÈME JOURNÉE (20 JUIN 1894)

Le lendemain, mercredi, dès huit heures du matin, tous les délégués, auxquels s'étaient joints de nombreux habitants de la ville, se trouvaient réunis dans la salle Synodale. Afin d'éviter des pertes de temps et

pour faciliter à tous le moyen d'entendre les explications, sans donner trop de fatigue aux personnes qui ont bien voulu se mettre à la disposition des visiteurs, on convient de se partager en groupes, qui visiteront successivement le musée du palais synodal, la cathédrale, le trésor métropolitain, le musée gallo-romain et le musée municipal.

MM. Roblot, Julliot, Chartraire et Duflot ont accepté de servir de guides aux visiteurs et seront jusqu'à midi à leur disposition.

A une heure après midi, on se réunit de nouveau pour entendre la lecture des mémoires annoncés. Monseigneur Ardin préside l'assemblée aussi nombreuse que la veille. On écoute avec le plus vif intérêt les lectures suivantes : (1)

1° M. Edmond le Blant, ouvre la séance par la lecture d'un mémoire intitulé : *les Inscriptions du camée dit le Jupiter du trésor de Chartres* :

2° M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut, directeur adjoint à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, professeur à l'Institut catholique : *Wilchaire de Sens, archevêque des Gaules et le Martyrologe hiéronymien* ;

3° M. Molard, archiviste de l'Yonne, membre des Sociétés de Sens et d'Auxerre : *Lettres de rémission accordées à des Sénonais au XV^e siècle* ;

4° M. G. Ducoudray, professeur honoraire, membre libre de la Société archéologique de Sens, *le journal historique de Jacques Chaumoret, chanoine de l'Eglise de Sens* ;

(1) Toutes ces lectures sont publiées dans la seconde partie de ce volume.

5° M. Maurice Prou, bibliothécaire au Cabinet des médailles, membre de la Société des antiquaires de France, membre libre de la Société archéologique de Sens : *Etude sur les chartes de fondation de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif* ; — *le diplôme de Clovis et la charte de Théodechilde* ;

6° M. Maurice Lecomte, membre de la Société d'histoire et d'archéologie de Provins : *Etude d'histoire et de philologie, Yonne et Seine-et-Marne* ;

7° M. Paul Quesvers, membre de la Société historique du Gâtinais : *Deux chanoines de Sens au XVI^e siècle : Dumont et Fauvelet* ;

8° M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie : *Un voyage à Sens au XVI^e siècle* ;

9° M. Camille Enlart, ancien membre de l'Ecole de Rome, bibliothécaire à l'Ecole des Beaux-Arts : *les Origines bourguignonnes de l'architecture gothique en Italie*.

M. C. Enlart, extrait d'un livre (1) qu'il vient de publier quelques remarques sur l'influence de l'architecture bourguignonne en Italie à la fin du XII^e et au XIII^e siècle. Cette influence s'est produite grâce à l'expansion de l'ordre de Cîteaux, auquel on doit les premiers monuments gothiques de l'Italie. Le plus ancien est l'église de Fossanova, bâtie au sud des Marais-Pontins, de 1197 à 1208 ; c'est un édifice de transition, ayant des voûtes d'arêtes comme celles de Pontaubert, près Avallon ; un chevet rectangulaire percé de trois fenê-

(1) *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie*, Paris, Thorin, 1894. in-8°, XII-325 p., 34 pl. hors texte et 131 fig. (*Biblioth. des Ecoles de Rome et d'Athènes*.)

tres et d'une rose comme ceux de Nuits-sous-Beaune et de Montréal ; une tour centrale octogone analogue à celle de Saint-Cydroine, et des chapiteaux semblables à ceux du chœur de la Madeleine de Vézelay. L'église de Casamari, élevée dans la même région et consacrée en 1217, offre les mêmes dispositions, mais elle est entièrement voûtée d'ogives. Son porche est tout à fait semblable à celui de Saint-Philibert de Dijon, et les roses de ses pignons à celles de la cathédrale de Langres. De 1218 à 1300, les moines de Casamari ont élevé, en Toscane, l'église de San-Galgano, qui reproduit la même architecture, et les moines de San-Galgano, à leur tour, ont été les premiers architectes de la cathédrale de Sienne, prototype du style gothique toscan. C'est à leur école que Jean et Nicolas de Pise paraissent s'être formés. En même temps, une foule d'églises gothiques s'élevaient dans les Etats Romains, sous l'influence de l'abbaye de Fossanova, qui possédait une école (*studium artium*) où s'enseignait l'architecture. Toutes ces églises procèdent de l'architecture bourguignonne : c'est ainsi qu'elles ont presque toutes, entre autres détails, la corniche à modillons taillés latéralement en quart de cercle, et des supports à encorbellement, formé d'un simple cône renversé, tels qu'on en voit à Pontigny, Michery, Fontenay, Saint-Bénigne de Dijon (transept), etc.

Mais les Cisterciens n'ont pas été les seuls importateurs du style gothique en Italie. Dès la fin du ^{xiii}^e siècle, les chanoines du Saint-Sépulcre ont élevé, à Barletta, en Pouille, une église de ce style peu développé encore, il est vrai. Cet édifice appartient sans partage à l'école

bourguignonne par la structure de son narthex couronné de deux tours massives, comme ceux de Vézelay, Saulieu, Paray-le-Monial ; par sa tour centrale octogone, par ses voûtes d'ogives accompagnées de voûtes d'arêtes par sa corniche richement sculptée et par ses pilastres ; ceux du portail ornés de rosaces comme à Semur en Brionnais.

Plus tard, ce sont les Franciscains qui dotent l'Ombrie d'un style gothique plus parfait, qui y a fait école, mais Saint-François-d'Assise est encore une structure bourguignonne, avec sa galerie de circulation intérieure passant sur l'appui des fenêtres et traversant les piles qui portent les voûtes, absolument comme à Saint-Etienne d'Auxerre, à Saint-Jean (Hôtel-Dieu de Sens) et à la salle Synodale de Sens, etc.

En terminant, l'auteur remarque que l'ordre de Citeaux, si puissamment centralisé en Bourgogne, a exporté le style gothique de cette province dans toute l'Europe. Il a pu reconnaître, dans toute la France, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Danemark, en Suède et dans l'île de Gotland, des exemples analogues à ceux que fournit l'Italie, et l'on pourrait en trouver jusqu'en Grèce et dans l'île de Chypre. De toutes les écoles d'architecture du moyen âge, l'école de Bourgogne paraître être celle qui a eu la plus grande influence hors de son territoire, grâce quelquefois à l'ordre de Cluny et presque toujours à celui de Citeaux ou à ses imitateurs.

Après l'épuisement de l'ordre du jour, Monseigneur Ardin se lève et remercie toutes les personnes qui ont bien voulu répondre à l'appel de la Société archéologi-

que de Sens et en particulier celles dont on vient d'entendre les communications toutes du plus haut intérêt. Il clot la séance par des félicitations à l'adresse des organisateurs de cette fête, si bien réussie, qui laissera pendant longtemps les plus agréables souvenirs à ceux qui ont eu le plaisir d'y prendre part.

Visite des monuments de la ville

Les étrangers et bon nombre de Sénonais se dispersent dans la ville, accompagnés d'un certain nombre de membres de la Société archéologique. Les visites sont dirigées vers Saint-Jean, Saint-Savinien, le musée municipal, le musée lapidaire, les restes des fortifications romaines. D'autres congressistes restent au palais Synodal pour examiner la collection de gravures exposées par M. F. Chandenier, les cinq portraits dus au pinceau de J. Cousin, et aussi pour feuilleter les *Bulletins* et autres ouvrages publiés par la Société archéologique.

Excursions

Le jeudi 21, les excursionnistes se sont partagés en trois groupes : ceux du premier, sont allés visiter les portes fortifiées, le donjon et la belle et curieuse église de Villeneuve-le-Roy, et de là, se sont rendus aux ruines du prieuré de l'Enfourchure de Grandmont et au gisement de lignite, en visitant, sur leur chemin, l'intéressante église de Dixmont ; une seconde excursion s'est dirigée vers Fleurigny, pour y visiter le château féodal, la chapelle du xvi^e siècle et le vitrail de Jean

Cousin. M. le comte de Raigecourt a fait aux visiteurs le plus gracieux accueil, et la Société archéologique lui en témoigne toute sa reconnaissance. Enfin, un troisième groupe s'est rendu à Vallery, pour y visiter les restes du château et surtout le tombeau de Henri II de Bourbon, prince de Condé.

Le vendredi 22 juin, plus de cent personnes ont pris part à l'excursion ayant pour but la visite de l'église de Saint-Florentin et ses vitraux, et, au retour, celle du monastère et de l'abbatiale de Pontigny.

Ici s'arrêtait le programme, mais d'intrépides archéologues ont cru devoir visiter Saint-Julien-du-Sault, Joigny, Pierre-Pertuis, Saint-Père, Vézelay et Auxerre.

MÉMOIRES

LUS A LA SÉANCE

DU MERCREDI 20 JUIN 1894

LES INSCRIPTIONS DU CAMÉE

DIT

LE JUPITER DU TRÉSOR DE CHARTRES

La pierre dont je vais dire quelques mots est l'une des plus précieuses de celles que possède le Cabinet des Médailles. C'est un camée antique représentant Jupiter debout, tenant d'une main la foudre, de l'autre un sceptre ; aux pieds du dieu est l'aigle qui le caractérise. Le roi Charles V a fait présent de cet onyx à la cathédrale de Chartres, ainsi qu'en témoigne l'inscription en lettres d'émail, gravée au bas de la monture :

† Charles . roy . de . France .
filz . du . roy . Jehan . donna .
ce . jouyau . l'an . m . ccc . lxxvii .
le . quart . an . de . son . regne .

Sur la partie antérieure du cadre d'or qui entoure le camée, on lit ces mots, en capitales gothiques :

IEXVS · AVTEM · TRANSIENS · PER · MEDIVM · ILLORVM ·
IBAT · ET · DEDIT · PACEM · EIS · SI · ERGO · ME · QVERITIS ·
SINITE · HOS · ABIRE .

Au revers de la sertissure sont écrits, sur deux

lignes, les deux premiers versets de l'évangile de saint Jean et le commencement du troisième :

† IN PRINCIPIO . ERAT : VERBV. M : ET : VERBUM : ERAT :
APVD : DEVM : ET : DEVS : ERAT : EVRBVM (*sic*) HOC : ERAT : IN
PRINCIPIO : APVD

† DEVM : OMNIA : PER : IPSVM : FACTA : SUNT : ET SINE :
IPSO : FACTVM : EST : NICHIL : QVOD : FACTVM : SET (*sic*) IN :
IPSO :

Le camée de Chartres est mentionné dans plusieurs documents anciens. Le premier, qui paraît avoir été écrit vers l'année 1540, est un inventaire de la chässe dans laquelle cette pierre était encastrée. Elle y est désignée comme il suit : « Une agate en ovale garnye
« tout autour d'or et de grosses perles embellie de la
« figure du dieu tenant de la main droite la foudre et
« de la gauche une lance et un oyseau à ses pieds. »
En 1578, une fausse interprétation du sujet fait nommer la même pierre « le camahië de saine Jehⁿ ». Cette erreur ne paraît avoir été toutefois qu'un fait isolé, car, en 1682, comme plus tard, en 1726 et en 1793, les pièces où l'on mentionne notre camée portent qu'il représente un Jupiter (1).

Une courte notice consacrée à cette agate dans le *Trésor de numismatique et de glyptique* en parle comme il suit : « La monture en or émaillé qui l'entoure portait,
« en encadrement, sur les deux faces, les premiers
« versets de l'Evangile suivant saint Jean : *In principio*
« *erat verbum*, etc., ce qui prouve assez que dans les

(1) DE MÉLY, *le Trésor de Chartres*, p. 34, 110, 117, 119 ; BABELON, *Le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale*, p. 176.

“ temps d'ignorance on avait pris Jupiter pour un saint
“ Jean, à cause de l'aigle qui accompagne ordinaire-
“ ment la figure de cet évangéliste (1). ” Il y a dans
ces mots une inexactitude, car, ainsi qu'on vient de le
voir, le début de l'évangile de saint Jean ne figure
point des deux côtés de la monture, mais seulement à
son revers, c'est-à-dire du côté où ne se trouve pas l'ef-
figie. En ce qui touche le lien que M. Lenormant a
voulu reconnaître entre la fausse interprétation du
sujet et l'inscription faite sur la monture des mots *IN*
PRINCIPIO ERAT VERBUM, etc., je ne saurais être d'accord
avec le savant antiquaire et ceux qui l'ont suivi dans
cette voie (2).

Que par une méprise autrefois très fréquente, quel-
qu'un ait vu, en 1578, l'image de saint Jean dans celle
de Jupiter, il n'y a rien en cela qui nous doive étonner
et la représentation de l'aigle aux pieds du dieu suffit à
le faire comprendre; mais que l'on ait, dans la même
pensée, et plus de deux siècles avant que nous trouvions
une marque de cette erreur, inscrit, non sur la face
principale de la sertissure, mais seulement à son revers,
les premiers mots du quatrième évangile, je ne
saurais l'admettre, et c'est dans un autre ordre d'idées
que je chercherai la raison de leur présence.

A mes yeux, le joyau de Chartres a dû être, comme
nous le voyons si souvent au moyen âge, considéré
comme doué d'une vertu talismanique. J'en relève une

(1) *Trésor de numismatique, Nouvelle galerie mythologique*, p. 23.

(2) CHABOUILLET, *Catalogue des camées et pierres gravées de la Biblio-
thèque impériale*, n° 4; SCHNERMANS, *Intailles antiques employées au
moyen âge*, p. 5 et 6 (1872. in-8°) etc.

première preuve dans cette légende du sceau magique appelé le Pentacle de Salomon et qui, comme la monture de notre camée, réunit un passage du chapitre I^{er} de l'évangile de saint Jean : ET VERBUM CARO FACTVM EST, au verset de saint Luc, si fréquemment répété dans les recueils cabalistiques : † IESVS AVTEM † TRANSIENS PER MEDIVM † ILLORVM IBAT. Deux de ces écrits apocryphes, attribués aux papes saint Léon et Honorius III, l'*Enchiridion* et le *Gremoire* (1), donnent la figure du même Pentacle, en fournissant d'autres exemples de la réunion de ces paroles à des textes tenus pour posséder une vertu préservatrice (2). Que, dans la pensée des anciens, elles aient eu, même prises isolément, un tel pouvoir, c'est ce que je vais essayer de montrer, en les examinant les unes après les autres.

La première des légendes gravées sur la sertissure du camée de Chartres est un passage au commentaire duquel les Pères de l'Eglise se sont peu arrêtés, mais dont nos ancêtres ont souvent fait usage; c'est celui où, seul d'entre les évangélistes, saint Luc raconte comment le Seigneur échappa sain et sauf aux mains des Juifs qui voulaient le précipiter du haut d'une montagne : *Jesus autem transiens per medium illorum ibat* (3). Celui qui portait avec lui ou qui possédait une amulette où se lisaient ces mots se croyait assuré contre le danger ainsi que l'avait été le Christ. La reproduc-

(1) *Enchiridion Leonis papae*, p. 13 (Biblioth. de l'Arsenal, sciences et arts, n° 1337); *Gremoire du pape Honorius, avec un recueil des plus rares secrets*, p. 21 (1670, avec l'indication fictive de Rome).

(2) Ci-dessous p. 7.

(3) Luc. IV, 32.

tion en était des plus fréquentes ; je les retrouve sur des monnaies dont elles faisaient autant de talismans et dans plusieurs passages de l'*Enchiridion* du pseudo saint Léon, parmi les formules propres à détourner « les périls du monde (1). » Ces paroles sont également inscrites sur une bague d'or du ^{xv}^e siècle que possède le Cabinet des médailles (2), et sur une autre sorte de monuments anciens dont j'aurai à m'occuper ailleurs.

La seconde des phrases que porte la monture de notre camée : SI. ERGO. ME. QVERITIS, est tirée de la Passion racontée par saint Jean. Ce sont les paroles du Christ demandant à la troupe venue pour le saisir que l'on n'arrête pas ses disciples (3). Elles figurent très souvent dans les textes cabalistiques et parfois à côté du verset : *Jesus autem transiens...* (4). Le souvenir des apôtres échappés au danger semblait devoir porter bonne chance. C'est ce qu'explique nettement ce passage de l'*Enchiridion* du pape Léon : « *Domine Jesu*
« *Christi, fili Dei vivi, qui hora tuæ sacratissimæ pas-*
« *sionis quærentibus te dixisti : quem quæritis ? Quo*
« *audito tuæ virtute ceciderunt. Sic eripere me velis a*
« *manibus inimicorum meorum et ab eorum pravis*
« *consiliis et dicas eis : « Sinite hunc abire illæsum, » ne*

(1) *Manuel ou Enchiridion de prières contenant les sept Psaumes pénitentiels, diverses oraisons de Léon, pape*, p. 57; cf. p. 33 et 42 (Lyon, 1594, Bibl. nation. Inventaire, B 2592).

(2) Chabouillet, *Catalogue des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, n^o 2718.

(3) Joh. XVIII, 8.

(4) *Manuel ou Enchiridion de prières contenant les sept Psaumes pénitentiels, diverses oraisons de Léon pape*, p. 92, etc. (Lyon, 1584.)

« *valeant contra me* (1) » L'accusé qui, mis à la torture, répétait à voix basse les paroles du Christ : *Si me quaeritis*, s'endormait, disait-on, sous la main du bourreau et ne ressentait aucune souffrance (2). Je les retrouve sur une plaque de cuivre gravée au XIV^e siècle et qui, selon toute apparence, ne peut être qu'une amulette (3).

Il me reste à parler des mots *In principio erat Verbum* que porte à son revers la monture du camée de Chartres. C'est à l'antiquité même que remonte la confiance en sa vertu surnaturelle. Saint Augustin constate que, de son temps, les malades s'appliquaient sur la tête l'évangile de saint Jean (4) et, plus tard, si nous en croyons un vieux livre d'Hector Boethius, la *Scotorum Historia*, la puissance de ce texte contre l'esprit malin était souveraine. « Une jeune fille, belle, de haute naissance et qui avait, y lisons-nous, repoussé de nobles

(1) *Ibid.*, p. 57.

(2) HIPPOLYTUS DE MARSIGLIUS, *Practica rerum criminalium*, f° 12, recto (1532, in-f°.)

(3) GAY, *Glossaire archéologique du moyen âge et de la renaissance*, T. I, p. 633.

(4) *Tractatus VII in Johannem*, c. XII. Deux de mes savants confrères, qui ont bien voulu s'intéresser à ma petite recherche, me signalent des marques de la perpétuation de cet antique usage. M. de Boislisle m'indique, dans son édition de Saint-Simon (t. IX, p. 65), un passage où il est question d'une dame de Saint-Hérem qui se faisait dire des évangiles sur la tête. A cette mention M. de Boislisle avait joint la note suivante, en renvoyant au dictionnaire de Furetières (mot *Evangile*) et à celui de Littré (même mot, n° 5) : « Aujourd'hui encore, dans certaines régions, en guise de cérémonie propitiatoire, le prêtre récite le commencement de l'évangile de Saint Jean, en tenant un pan de son étole sur la tête de l'intéressé. » Tous les ans, me dit M. Omont à Saint Sébastien, près d'Evreux, le lundi de la Pentecôte et le jeudi de la Fête-Dieu, à l'occasion d'un pèlerinage, plusieurs prêtres, il y a peu de temps encore, étendaient le bout de leur étole sur la tête des pèlerins agenouillés, en récitant l'évangile de Saint Jean.

« prétendants, fut fréquentée par un démon. Un signe
« matériel fit reconnaître sa faute. Contrainte par ses
« parents de nommer son séducteur, elle déclara
« qu'un jeune homme d'une beauté merveilleuse ve-
« nait la trouver de nuit, quelquefois même de jour,
« mais qu'elle ne pouvait savoir ni d'où il venait ni
« comment il se retirait. On ne crut guère à cette ré-
« ponse et l'on se résolut à chercher celui qui avait dé-
« tourné la malheureuse enfant. Avertis un soir par
« une servante que le coupable était dans la maison,
« les parents firent fermer les portes, prirent des tor-
« ches et, pénétrant auprès de leur fille, ils trouvèrent
« dans ses bras un monstre d'aspect horrible dont le
« visage n'avait rien d'humain. Dans le nombre de
« ceux qui accoururent à cet effroyable spectacle, était
« un prêtre savant et vénérable; pendant que d'autres
« s'enfuyaient éperdus ou demeuraient glacés par
« l'épouvante, il récita l'évangile de saint Jean, et,
« quand il fut venu au passage : *Verbum caro factum*
« *est*, le démon, jetant un grand cri, s'enfuit par le
« plafond de la chambre qu'il laissa toute en feu (1). »

Les fidèles ne s'armaient pas seuls des paroles inscrites au début du quatrième évangile. Elles se rencontrent souvent dans les livres cabalistiques. L'*Enchiridion*, édité en 1584, et, comme je l'ai déjà dit, le *Grémoire* de 1670 les associent au verset de saint Luc : *Jesus autem transiens...* (2). Elles s'y trouvent aussi isolément indiquées comme douées d'une valeur surna-

(1) *Scotorum historia*, lib. VIII, f° CLIV v° (Ed. de 1526).

(2) *Enchiridion*, p. 110; *Grémoire*, p. 21.

turelle (1). Un autre livre de cette sorte, imprimé en 1630, dit que l'on portait au cou des amulettes contenant les premiers mots du même évangile (2). J'ajoute qu'en 1602, lors d'une attaque tentée contre Genève, des soldats savoyards s'étaient munis de charmes portant des croix, le nom du Christ et celui de la Vierge, des caractères cabalistiques et le verset : *In principio erat Verbum*. Au bas était écrit : « Quiconque portera cette cédule ne pourra périr aujourd'hui ni par l'eau ni par le glaive (3) ; » ce qui se vérifia, dit l'auteur, car ces soldats, pris par les Genevois, furent pendus.

L'une des vertus prêtées au texte de saint Jean était de protéger les chrétiens contre la foudre. De mes impressions d'enfance, il m'est resté un très vif souvenir : c'est celui de ma surprise à voir, quand il tonnait, s'agenouiller en récitant le chapitre : « Au commencement était le Verbe... » Quel était, n'osais-je demander, le lien entre les mots de ce texte où il n'est rien dit du tonnerre et le danger contre lequel on cherchait à se prémunir ? Cette pratique était ancienne, car un passage du livre de Thiers, le *Traité des superstitions*, la

(1) Grémoire, p. 15 et 75.

(2) *Trinnum magicum sive secretorum magicorum opus*, p. 226. (Francofurti, 1630, in-8°) ; cf. Godelmannus, *Tractatus de magis*, etc., p. 120 (Norimbergæ, 1676) ; Ciampini, *Vetera monimenta*, t. III p. 95 ; Frisi, *Memorie di Monza*, t. I, p. 34 ; Allegranza, *Opusculi eruditi*, p. 60 ; Cancellieri, *De secretariis Basilicæ Vaticanæ*, t. I, p. 314.)

(3) *Salustii Pharamundi Carolus Allobrox, sive de adventu Allobrogum in urbem Genavam historia*, 1603, in-4°. De ce livre fort rare et que je n'ai pu rencontrer, un extrait : se trouve dans l'ouvrage de Berneggerus, *Ex Taciti Germania quæstiones miscellaneæ*, quæstio XXXIX. (Argentorati, 1540.)

note, avec de long détails, comme employée pour détourner la foudre (1).

Un de ces écrits apocryphes, qu'il ne faut pas craindre de consulter dans les questions de l'espèce, jettera peut-être quelque lumière sur le problème dont se préoccupait mon enfance. Il est dit, aux Actes des Apôtres, que, parmi les sept fidèles élus pour distribuer à chacun des chrétiens ce qui lui était nécessaire, se trouvait un juste nommé Prochore. Sur ce personnage, comme sur tant d'autres nommés en passant dans les livres saints, l'imagination des anciens s'est largement donné carrière. On en a fait un compagnon de saint Jean et l'un des témoins des miracles faits par l'apôtre au cours de ses voyages. « Arrivé au sommet de la
« montagne de Patmos, le saint, raconte Métaphraste,
« se tint debout comme Samuel, éleva les mains
« comme Moïse et tendit toutes les forces de son âme
« vers l'objet sacré de ses désirs. Qu'advint-il alors ?
« Le tonnerre et la foudre remplirent l'espace de fracas
« et de flammes. Ainsi en fut-il quand Moïse se trouva
« en présence de Dieu et reçut de ses mains les tables
« de la loi. Prochore, la face contre terre, demeurerait
« éperdu devant ce prodige ; mais Jean était debout et
« impassible, car l'amour de Dieu avait banni chez lui
« toute terreur ; et ce fut, à la fin, le roulement du
« tonnerre même qui fit entendre ces paroles : *In*
« *principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum*
« *et Deus erat Verbum* (2). »

Est-ce dans ce récit, est-ce dans un texte parallèle

[1] Edition de 1641, t. I, p. 347 et 478.

(2) Surius, 27 dec. *Vita B. Joannis apostoli*, § 10.

de l'apocryphe intitulé *Historia Prochori* (1), est-ce, ce qui me semble plus douteux, dans le nom de « Bonaerges, » c'est-à-dire « fils du tonnerre, » donné par le Christ à saint Jean (2), qu'il faut chercher le lien vu par nos aïeux entre les fracas du tonnerre et le début du quatrième évangile ? A-t-on pensé que ces paroles entendues à Pathmos dans le grondement de la foudre en devaient conjurer les effets ? Je ne saurais le dire. Il y a là toutefois, me paraît-il, un rapprochement encore non signalé dont on pourrait tenir compte.

Avec les trois passages inscrits sur la monture du camée de Chartres, les mots : *Jesus autem transiens... Si me quæritis... In principio erat Verbum...*, il en était d'autres encore auxquels on attribuait une vertu surnaturelle.

Tels étaient entre autres :

Les vers contenant les noms des Mages qui furent, pendant de longs siècles, tenus pour propres à arrêter les attaques de l'épilepsie (3) ;

Le mot *Ananisapta* qui devait écarter la mort (4) ;

(1) *Historia Prochori, Christi discipuli, de vita, miraculis et assumptione B. Joannis apostoli*, (Biblioth. veterum Patrum, ed. Lugduni, t. II, p. 66.) Voir, sur le faux Prochorus, Victor Guérin, *Description de l'île de Patmos*, p. 42.

(2) Marc. III, 7 ; cf. Hieron. *In Daniel*, c. 1.

(3) Mes *Notes sur quelques formules cabalistiques*, (*Revue archéologique*, janvier 1892, p. 60.)

(4) *Ibid.*, p. 57. L'impératrice Elisabeth, femme d'Albert II, empereur d'Allemagne qui mourut en 1439, est représentée dans une ancienne image, portant sur la poitrine une large bande où sont inscrits les mots : ANNISAPTA DEI (Herrgott, *Pinacotheca principum Austriae*, t. III, pars I, pl. XI et p. LXXXII des *Prolégomènes*, 3^e édition, 1773, in-f^o).

Les noms des deux larrons de l'Évangile, le verset : *Os non comminuetis ex eo*, dont on s'armait contre la souffrance (1) ;

Les formules cabalistiques propres à préserver dans les combats et à assurer la victoire (2) ;

Le passage du Symbole : *Homo factus est*, qui était tenu pour posséder une valeur protectrice (3).

Des objets sur lesquels se lisent ces paroles et d'autres de même sorte se trouvent dans nos musées et dans les collections particulières ; il en est, dans le seul Cabinet des Médailles, trois qui, jusqu'à cette heure, n'avaient pas appelé l'attention : le camée de Chartres, une bague d'or citée plus haut et la grande

(1) *Notes sur quelques formules cabalistiques* (Revue archéologique, vol. cité, p. 56).

(2) Ma *Note sur quelques anciens talismans de bataille*. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIV, 2^e partie, p. 113-123.) Aux objets et formules cités dans ce travail pour montrer la croyance de nos pères à des amulettes protectrices des combattants, il faut ajouter les images gravées sur des pierres que mentionnent les anciens *Lapidaires* (Th. Wright, *Archæologia*, t. XXX, p. 449, 450, 454, 455, 457). En ce qui touche l'antiquité, je noterai qu'au dire de Plutarque, Sylla, lorsqu'il allait combattre, portait dans son sein et couvrait de baisers une statuette d'or d'Apollon. (*Sylla*, c. xxix.) Rappelons encore que, chez les Germains, la figure du sanglier était tenue pour un talisman de bataille (Tacit. *Germania*, XIV), qu'au temps de Pline, l'agate et une pierre appelée *Alectorie* passaient, comme on le voit plus tard, au moyen âge, pour assurer la victoire. (Plin. *Hist. nat.* XXXVII, 54 ; Pannier, *Lapidaires français des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, p. 148.)

(3) Ma *Note sur une médaille d'argent de la Bibliothèque nationale*. (*Revue numismatique*, 1891, p. 249.) *Trinum magicum, sive secretorum magicorum opus*, p. 226 : « Uti amuletis ad collum suspensis quibus inscriptum est Symbolum apostolorum vel initium Evangelii Johannis, vel Psalmi alicujus particula contra incantamenta et dæmonum spectra. »

médaille d'argent provenant de la collection Fillon. D'autres, sans doute, existent encore non signalés, et, pour ceux d'entre nous qui se plaisent à l'étude des croyances d'autrefois, il ne saurait être sans intérêt de rechercher ces curieuses épaves d'un passé naguère encore vivant.

EDMOND LE BLANT.



WILCHAIRE DE SENS

ARCHEVÊQUE DES GAULES

I

En 769, il se tint à Rome un grand concile dont la convocation avait été motivée par une élection pontificale irrégulière. Les princes francs, Charles et Carloman, sollicités de faire participer leur épiscopat à ces délibérations importantes, envoyèrent une députation de douze évêques, choisis parmi les plus éprouvés, les plus versés dans les saintes Ecritures et dans le droit canonique. C'étaient les évêques de Tours, Bourges, Narbonne, Lyon, Langres, Reims, Noyon, Amiens, Meaux, Mayence, Worms, Wurtzbourg. Cette députation fut conduite par l'évêque de Sens, *Vulcharius*, qui prend, dans les écritures du concile, le titre spécial d'archevêque des Gaules : *Archiepiscopus provinciae Galliarum*.

Ce titre et la prépondérance qu'il implique posent une question dont on n'a pas, je crois, tenu assez compte. D'une part nous sommes habitués, par un usage qui remonte à plus de mille ans, à considérer comme équivalents les titres d'archevêque et de mé-

tropolitain ; que le titulaire du siège de Sens porte, dans un document du VIII^e siècle, la qualité d'archevêque, cela nous paraît tout simple, Sens ayant été, depuis la fin du IV^e siècle, une métropole ecclésiastique. D'autre part, le titre imposant de primat des Gaules et de Germanie, lui aussi consacré par des documents d'une antiquité plus que millénaire, nous empêche de concevoir de l'étonnement quand nous entendons parler d'un archevêque des Gaules siégeant à Sens.

Cependant cela n'est pas aussi simple qu'il paraît d'abord. Entre l'année 876, où l'archevêque Anségise reçut du pape Jean VIII son diplôme primatial, et l'année 769, où Wilchaire porte le titre d'archevêque des Gaules, il y a tout un siècle de réformes ecclésiastiques. Anségise est dans ce que, nous autres antiquaires, nous pourrions appeler la tradition nouvelle ; Wilchaire appartient encore à l'ancien monde, et c'est là ce qui fait l'intérêt de son cas.

Sous les princes mérovingiens, comme aux derniers temps de l'empire romain, il y avait en Gaule des sièges épiscopaux tout court et des sièges métropolitains. Les titulaires de ceux-ci se qualifiaient d'*episcopus metropolitanius*, ou de *metropolis* ; aucun d'eux ne prenait le titre d'archevêque.

Entre les métropolitains, il n'y avait aucune hiérarchie ; tout ce que l'on peut constater, c'est une certaine préséance reconnue à celui de Lyon vers la fin du VI^e siècle et au siècle suivant.

Ce défaut d'organisation n'était pas sans inconvénient. Quant les princes carolingiens Carloman et Pépin le Bref entreprirent de remédier à l'affreuse

décadence dans laquelle étaient tombées les institutions ecclésiastiques, ils ne tardèrent pas à constater que leurs évêques, déshabitués de l'action commune, isolés les uns des autres, privés de toute direction supérieure, ne pourraient les aider que faiblement. Dans cette détresse, ils eurent l'idée de s'adresser à saint Boniface, vicaire du Saint-Siège pour les pays transrhénans. Saint Boniface ne prit pas le titre d'*archiepiscopus*, ni surtout d'*archiepiscopus Galliarum*, mais il en exerça certainement les fonctions.

On voit, dans sa correspondance et dans les autres documents du temps, que le titre d'*archiepiscopus* n'était encore employé que pour désigner des évêques, métropolitains ou non, qui avaient reçu le pallium. C'est dans ces conditions qu'il fut porté par saint Chrodegang de Metz, à qui le pape Etienne II donna le pallium en 754, l'année même où Boniface disparaissait dans sa mission de Frise. Chrodegang est connu pour le rôle spécial qu'il joua, après saint Boniface, dans l'œuvre de la réforme du clergé. Il semble bien que son action ait été soutenue non seulement par sa valeur personnelle, mais par une autorité spéciale et hors ligne. Paul Diacre rapporte qu'il consacra « un très grand nombre d'évêques en diverses cités; » ce n'était pas, en ce temps-là du moins, l'affaire des simples évêques; je ne sais même si les termes dont se sert Paul Diacre ne donnent pas lieu de conclure à une activité plus que métropolitaine. En effet, on ne constate dans la province de Trèves, que quatre changements d'évêques pendant son épiscopat. Ce ne sont pas là les *episcopi quam plurimi* dont parle Paul Diacre. Chro-

degang a donc exercé son autorité dans un ressort plus étendu que ceux des métropolitains, dans un ressort analogue à celui de saint Boniface. Du reste, au concile d'Attigny, tenu vers l'année 765, on le voit présider une assemblée de 27 évêques, parmi lesquels ceux de Mayence, Sens, Rouen, Besançon, Tours ; il y avait même là un autre prélat décoré du pallium, Willichaire de Vienne, devenu évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice. Et comme évêque et comme décoré du pallium, ce Willichaire était bien plus ancien que Chrodegang : cependant il reste dans le rang.

Chrodegang mourut en 766 ; nous ne savons pas s'il prit le titre d'archevêque des Gaules ; mais il paraît bien en avoir eu le rang et la fonction. Trois ans après sa mort, nous trouvons à la tête d'une députation de l'épiscopat franc, dans laquelle figurent six ou sept métropolitains, un personnage qui porte décidément le titre. La chronologie semble indiquer une certaine continuité : à Boniface succède Chrodegang, à Chrodegang Wilchaire.

Et ce n'est pas seulement en 769 qu'on voit ce dernier dans une situation absolument hors ligne et unique. Nous le retrouvons, avec son titre d'*archiepiscopus*, mentionné dans la correspondance du pape Hadrien avec Charlemagne, comme intermédiaire diplomatique, en 775 (1), en 780. Quelques années plus tard, entre 785 et 791, Wilchaire suggéra au pape l'idée d'envoyer dans l'Espagne sarrasine un évêque muni de pouvoirs spéciaux, analogues à ceux que saint Boniface avait

(1) Jaffé, 2413, 2429.

exercés en Bavière et en Souabe. Cet évêque, Egila, fut ordonné par lui Wilchaire, avec l'assentiment du pape ; c'est du pape et de lui qu'il tenait son autorité. Cette mission, il est vrai, ne réussit pas ; mais nous avons deux lettres pontificales qui s'y rapportent (1), Wilchaire y est appelé expressément *archiepiscopus Galliarum, provinciæ Galliarum*. Il fait bien l'effet non pas d'un métropolitain quelconque, non pas d'un prélat plus ou moins décoré, mais du chef officiel de l'épiscopat franc.

En ce temps-là, il n'y avait plus de métropolitains ; Charlemagne travaillait, il est vrai, à la renaissance de cette institution, mais il n'y parvint pas tout de suite. Une fois les métropolitains reparus, l'institution temporaire représentée, avec des titres divers, par Boniface, Chrodegang, Wilchaire, perdit sa raison d'être et tomba d'elle-même. Ce fut en vain que l'empereur Louis fit attribuer des titres spéciaux à son frère Drogon, évêque de Metz, et que Charles le Chauve en agit de même à l'égard d'Anségise de Sens. Les métropolitains s'opposèrent énergiquement à l'établissement de toute primatie effective.

II

Une autre question se pose à propos de Wilchaire de Sens : c'est celle de son origine.

Lorsque le pape Etienne II vint en France, en 754, pour conclure avec le roi Pépin la célèbre alliance qui fut, pendant de longs siècles, l'une des bases du droit

(1) Jaffé, 2445, 2479.

public européen, il était accompagné de plusieurs membres du clergé de Rome et de deux évêques suburbicaires : l'évêque d'Ostie, Georges, et l'évêque de Nomentum, Wilchaire (1). Georges resta auprès de Pépin le Bref; il fut pourvu de l'évêché d'Amiens, qu'il cumula quelque temps avec celui d'Ostie, si bien que, dans les deux textes que nous avons du concile de 769, l'un le qualifie d'évêque d'Ostie, l'autre d'évêque d'Amiens. De retour en France, il continua à servir d'intermédiaire entre le pape et le roi franc; dans une lettre de l'année 782, le pape Hadrien, écrivant à Charlemagne, parle de l'évêque Georges comme étant à la fois Franc et Romain.

L'autre compagnon d'Etienne II, Wilchaire de Nomentum, ne fut pas moins mêlé que Georges aux négociations de ces temps-là. La correspondance des papes Etienne II et Paul le mentionne souvent. En 755, il est renvoyé de Rome en France pour instruire le roi de la perfidie d'Astolfe; il paraît être resté auprès de Pépin, car, au commencement de 757, Etienne II demande qu'on le lui renvoie. Le roi insista sans doute pour le garder, car, un an après, le pape Paul, au lieu de le réclamer de nouveau, le recommande à la bonté du prince. Dans les années suivantes, nous le trouvons à Rome à deux reprises, mais de passage, comme envoyé du roi des Francs. Entre ces deux séjours, une autre lettre de Paul le suppose résidant en France; le pape le charge de célébrer une ordination d'évêque.

De tous ces faits, il semble que l'on peut déduire, non

(1) *Liber pont.*, t. I, p. 446.

comme chose absolument démontrée, mais comme une conjecture très probable, que Wilchaire de Nomentum finit par échanger son siège suburbicaire contre l'évêché métropolitain de Sens, tout comme Georges d'Ostie avait passé de cet évêché à celui d'Amiens.

Ces deux cas, du reste, ne sont pas les seuls. Pour une œuvre de réforme ecclésiastique, comme celle qui s'imposait au temps de Pépin et de Charlemagne, il fallait avant tout du personnel. Plus tard on en tira d'Angleterre ; au début, les clercs et moines anglais qui passaient sur le continent étaient plutôt attirés par les œuvres de saint Boniface : ils se consacraient aux missions de Germanie. Du reste, il était plus naturel de songer à Rome, qui avait sans doute beaucoup souffert de la barbarie du temps, mais dont les ressources ecclésiastiques étaient encore considérables. Aussi le roi Pépin se montrait-il très accueillant aux clercs romains : quand on lui en envoyait en ambassade, il les retenait quelquefois. Constantin II, en 768, dut réclamer deux prêtres, Marin et Pierre, qui s'oubliaient à la cour franque. Un frère du roi, Remi, métropolitain de Rouen, avait fait venir de Rome le sous-directeur de l'école des chantres, pour former son clergé aux bonnes traditions musicales. Ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à s'en séparer.

Voilà, messieurs, ce que les documents bien épars de cette période obscure nous apprennent sur l'origine, le rôle, la situation, les titres de l'archevêque Wilchaire. C'est un clerc romain, un évêque suburbicaire, un des principaux conseillers du pape Etienne II ; il a pris une part importante aux graves négociations d'où

sont sorties la fondation de l'état pontifical, l'alliance entre la papauté et la maison carolingienne, et plus tard la restauration de l'empire d'Occident. Fixé en France, il a prêté son concours non seulement au maintien des engagements pris, mais aussi à l'œuvre religieuse de la réforme du christianisme dans notre pays. A cet égard, il nous apparaît comme un continuateur de saint Boniface et de saint Chrodegang. Comme ces deux grands évêques, il a été pourvu d'une situation hors ligne ; il a été le chef de l'épiscopat franc. Cette situation ne dérivait pas du siège épiscopal qui lui fut assigné ; elle était inhérente à sa personne. Cependant cet *archiepiscopus Galliarum* a été métropolitain de Sens ; vous avez sur lui des droits tout spéciaux ; il vous appartient. Aussi ai-je cru bien faire en vous parlant un peu de lui.

Abbé DUCHESNE.

LE MARTYROLOGE

HIÉRONYMIEN

Ma seconde communication ne concerne plus le diocèse de Sens, mais celui d'Auxerre. J'aurais pu la réserver pour une cérémonie analogue à celle-ci, à laquelle nos confrères d'Auxerre nous ont aimablement conviés; mais comme il faudra l'attendre encore trois ans et que je veux vous offrir une primeur, elle aurait, d'ici là, le temps de se défraichir; je préfère donc vous la servir tout de suite.

Il s'agit du premier exemplaire de la nouvelle édition du Martyrologe hiéronymien. Ce document, de la plus haute importance pour les études hagiographiques, a des attaches toutes particulières avec le pays auxerrois. Voici, en peu de mots, quelle est son histoire.

Vers le milieu du iv^e siècle, un compilateur inconnu, qui vivait en Asie-Mineure, probablement à Nicomédie, entreprit d'extraire des œuvres d'Eusèbe et des calendriers des grandes églises, les commémorations de martyrs qui s'y trouvaient consignées et d'en faire une sorte de calendrier universel ou de martyrologe. Cent ans plus tard, en Italie, ce premier martyrologe fut traduit du grec en latin et complété par l'accession d'un très ancien calendrier romain, de listes très

étendues des martyrs d'Afrique, enfin d'autres commémorations relatives à l'Occident en général, mais surtout à l'Italie. Par une fiction littéraire, cette édition latine du martyrologe primitif, fort étendue, comme je viens de le dire, fut placée sous le nom de saint Jérôme.

Aucun manuscrit, ni de l'édition grecque, ni de l'édition latine primitive, c'est-à-dire italienne, ne s'est conservé jusqu'à nous. Mais ce texte italien finit par franchir les Alpes vers les dernières années du roi Gontran. Il tomba aux mains d'un clerc d'Auxerre, qui entreprit de le refondre en le mettant au courant pour la Gaule. De son travail sortit une troisième édition dont nous avons un grand nombre d'exemplaires, pour la plupart fort anciens. Ces exemplaires furent naturellement complétés dans les diverses localités où l'on eut occasion de s'en servir. Il n'en est pas un seul qui ne nous ait conservé de précieuses indications sur le culte des saints locaux depuis le *vi*^e siècle.

C'est de ce premier martyrologe que dérivent tous les autres, ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc., même le martyrologe romain actuellement en usage, qui fut compilé par le cardinal Baronius.

Comme vous le voyez, Messieurs, la rédaction auxerroise est comme le centre de tout le développement martyrologique. Tous les courants antérieurs qui nous ont apporté les débris des calendriers antiques sont venus se réunir à Auxerre pour reprendre ensuite leur marche à travers les siècles du moyen âge. Quels qu'aient été les efforts des anciens dans ce domaine de science et de tradition, ils n'agissent maintenant que

par l'intermédiaire de l'œuvre auxerroise ; c'est également à celle-ci que se rattache, comme à un point de départ, tout ce qui s'est fait en Occident depuis la fin du vi^e siècle.

Il était très important que les savants spéciaux fussent mis à même, par une édition aussi exacte que possible, d'étudier cette recension auxerroise et d'en suivre la tradition paléographique. C'est ce que nous avons voulu faire, M. de Rossi et moi. Il est tout naturel aussi que les prémices de notre travail soient présentées aux représentants de la tradition ecclésiastique et scientifique d'Auxerre : l'oiseau revient ainsi à son vieux nid. En prononçant le nom de M. de Rossi, je ne dois pas omettre de dire qu'il doit éveiller chez vous une sympathie toute spéciale. C'est en travaillant à cette édition du martyrologe que l'illustre savant romain a été frappé de la maladie qui met présentement des bornes à son activité (1). En son nom et au mien je vous offre notre premier exemplaire. Je ne sais à quel dépôt public il devra être confié ; mais la personne à qui il doit être remis d'abord est toute désignée par la nature des choses : je le dépose entre les mains de l'évêque d'Auxerre.

Abbé DUCHESNE

(1) M. de Rossi est mort depuis, le 20 septembre 1894.

LE JOURNAL HISTORIQUE

DE JACQUES CHAUMORET

CHANOINE DE L'ÉGLISE DE SENS

Comme le temps donne plus de prix aux moindres souvenirs de l'enfance, il accuse le relief et accroît l'intérêt des détails se rapportant aux siècles passés. A ce titre nous devons être reconnaissants à un bon chanoine de l'église de Sens, du ^{xvii}^e siècle, *Jacques Chaumoret*, d'avoir employé les loisirs de sa vieillesse à composer non pas un vrai *Journal historique*, comme l'indique le titre de son œuvre, mais de simples éphémérides.

Ce journal est manuscrit. Il est omis dans la liste qui a été publiée dans le tome VI du Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France. Un de mes amis, M. Paul d'Estrée, bien connu des chercheurs et des curieux, me l'avait signalé dans le fonds des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal, où il est conservé, sous la cote 5771. Ce journal se compose de quatre registres, un par trimestre. Chaque registre contient de 92 à 95 feuillets presque tous écrits seulement sur le recto. Les éphémérides s'égrènent sans ordre, du ^v^e au ^{xvii}^e siècle de l'ère chrétienne, et dé-

notent un travail de patience plutôt que de véritable érudition. Jacques Chaumoret avait voulu noter, pour chaque jour de l'année, un souvenir emprunté à l'histoire générale ou à l'histoire locale. Il n'a rien écrit de complet ni de bien original, ni pour l'une ni pour l'autre. Pour l'histoire générale, il copie Mézerai ou la *Gazette*. Pour l'histoire locale, il a mis à contribution les inventaires de Taveau, les ouvrages de *Hugues Mathoud* (1) imprimés en 1687, le manuscrit de *Driot*, conservé à la bibliothèque de Sens (2), celui de *Fenel* et de *Leriche*. Ce dernier, qui existe à la bibliothèque d'Auxerre, a peut-être servi de modèle à notre auteur, mais s'arrête à 1709 (3); les notes de Chaumoret se poursuivent jusqu'en 1718. Sans exagérer son importance, on peut dire que ce journal manuscrit fournira aux archéologues des indications dont plusieurs sont certainement inédites, surtout celles qui viennent du témoignage de l'auteur, parlant de ce qu'il a vu et donnant la description des édifices tels qu'ils étaient de son temps. Peut-être pardonnera-t-on au bon chanoine sa brièveté et ses naïvetés, en raison des précieux renseignements qui évoquent souvent dans notre âme la vision nette du passé.

Jacques Chaumoret était né le 4 janvier 1639. Il

(1) HUGUES MATHOUD. *De verâ Senonum origine Christianâ, adversus Johannis de Launay, criticas observationes dissertatio*. In-4° Parisiis, MDCLXXXVII. *Catalogus archiepiscoporum Senonensium*, MDCLXXXVIII.

(2) DRIOT. *Mélanges historiques sur la ville de Sens, ses antiquités, ses archevêques*, recueillis par J. Leriche.

(3) *Calendrier sénonais*, ou recueil d'éphémérides formé par le chanoine Leriche, manuscrit, 1709. (Bibliothèque d'Auxerre.)

n'a pas manqué, on le pense bien, de noter, au milieu des événements de son époque, celui de sa naissance (1). Il nous détaille sa famille. Son père, Germain Chaumoret, bourgeois de Paris, remplissait les fonctions de receveur des rentes à l'hôtel de ville et mourut en 1662. Sa mère, Marguerite Pierret, s'éteignit dans un âge très avancé, en 1688. Tous deux, le bon chanoine insiste sur ce point, étaient originaires de Sens. Ils eurent le mérite d'élever douze enfants, sept garçons et cinq filles. Parmi les garçons, deux se vouèrent à l'Eglise : Jacques, l'auteur de notre manuscrit, puis Jean-Baptiste Chaumoret. Parmi les filles, l'une embrassa la vie religieuse et mourut à l'abbaye de Montmartre le 8 janvier 1708, d'une hydropisie qui la tourmenta pendant deux ans et pour laquelle, dit son frère, « elle eut à souffrir (il les a comptées) vingt et une ponctions avec une joie et une patience qui ont édifié toute la communauté. »

Jacques Chaumoret fut à Sens curé de Saint-Didier, pendant quatorze ans, puis durant quatorze ans aussi, curé de Nangis. Après vingt-huit années de vie active consacrée au ministère paroissial, il se reposa avec la jouissance d'une pension de deux cents livres sur la cure de Nangis et d'un bénéfice de chanoine du trésor de Sens. Son frère Jean-Baptiste Chaumoret lui avait

(1) 4 janvier 1639. « Ce jour 1639, Jacques Chaumoret, fils de Germain Chaumoret et de Marguerite Pierret, ses père et mère, vint au monde, un mardy, surveille de l'Epiphanie, octave des SS. Innocents, fête de saint Tite, disciple de saint Paul, sur les 6 heures du matin, et fut baptisé le même jour, sur les 5 heures du soir, à la paroisse de Saint Romain de Sens, par M. Paul Richer qui était curé-chanoine de Notre-Dame dans l'Eglise de Sens. »

succédé comme curé de Saint-Didier, et c'est à lui, car il y contribua de la plus grande partie de ses deniers, qu'on doit la construction du chœur de cette église Saint-Didier (1), restaurée de nos jours grâce aux libéralités d'un des plus savants membres de la Société archéologique de la première heure, Pierre Giguët, et en dernier lieu, de Mademoiselle de Meaupou. Les temps nouveaux se raccordent ainsi avec les temps anciens, et les pieuses traditions ne sont point perdues dans la ville de Sens.

Dans l'intervalle des occupations canoniales, Jacques Chaumoret rédigea son manuscrit interrompu en 1718. Est-ce la date de sa mort? Je ne le pense pas, car quelques notes ajoutées à certains feuillets, d'une écriture ferme et jeune, paraissent l'avoir été sous sa dictée postérieurement à l'année 1718. J'ai, cependant, de la peine à croire qu'il ait réalisé le rêve, sans doute entrevu par lui, de devenir centenaire. Et si je suppose qu'il a caressé cette illusion, c'est qu'il ouvre précisément son manuscrit par une liste assez longue de personnes ayant vécu cent ans et au delà, et qu'il formulait ainsi comme un désir de rivaliser avec ces privilégiés de la vieillesse.

(1) 30 avril 1683. « Ce même jour, un vendredi, fut par Charles le Boiteux, chanoine de Sens et prêchant à la place de Charles Denis, posée avec les cérémonies accoutumées la première pierre du chœur de l'église Saint-Didier, bâtie par les soins et pour la plus grande partie de ses deniers, de Jean-Baptiste Chaumoret, mon frère puîné et mon successeur en ladite cure, comme il l'est encore dans celle de Nangis, dans lesquelles j'ai été pendant vingt-huit ans, quatorze à la première, quatorze à la seconde, sur laquelle j'ai, avec le *canonicat du trésor a parte sinistra*, une pension de 200 livres. »

Bien qu'ayant embrassé dans son plan, les faits de l'histoire civile et religieuse, Jacques Chaumoret consacra peu de place à l'histoire civile. On trouve pourtant dans son manuscrit quelques notes sur l'hôpital des pestiférés, situé entre le faubourg Saint-Didier et l'abbaye de Sainte-Colombe, sur le cimetière de l'Hôtel-Dieu, près de l'Eglise Saint-Didier, sur le marché établi au Clos-le-Roi et les arbres plantés sur cette promenade en 1718, « avec sièges pour se reposer », sur le petit Hôtel-Dieu qui se trouvait près de la porte Commune et qui fut démolie en 1358 lorsqu'on fortifia de nouveau la ville durant la captivité du roi Jean. Ce petit Hôtel-Dieu fut réédifié près de Saint-Pierre-le-Rond. Puis en 1675, « ce même hôpital ayant été profané par les soldats du régiment d'Anjou qui, malgré le maire et les échevins, firent de ce lieu sacré leur corps de garde et jouèrent aux dés sur l'autel, les gouverneurs du grand Hôtel-Dieu le firent abattre. » Mention qui jette un jour singulier sur la licence des soldats en plein règne de Louis XIV, licence maintes fois relatée par les écrivains du temps, et si grande que les villes françaises redoutaient comme un fléau le passage de troupes françaises.

D'autre part, Jacques Chaumoret nous édifie sur l'intime union et la concorde qui régnaient entre le clergé, le corps de ville, les notables, les commerçants, le peuple, et qui se manifestaient dans des processions répétées, magnifiques, soit aux grandes fêtes, soit pour la réparation du vol de la sainte Coupe en 1541, soit pour les plantations de croix, comme celle qui attira un concours immense aux Vaux-Martoures (*vallis mar-*

tyrum) le 6 mai 1698. On en faisait aussi à l'occasion des maladies graves comme la peste terrible de 1483, qui dépeupla la ville de Sens; on en fit en 1709, le 9 juin, à l'occasion des blés et gerbes gelés. Chaumoret nous parle même d'une autre procession générale, le 12 août 1714, à cause d'une mortalité universelle sur les bœufs et les vaches, et, chose plus extraordinaire, à cause d'une pluie de sang qui serait tombée le 1^{er} juin 1617 sur l'île de Saint-Maurice (1). Chaumoret partage et reproduit les sentiments naïfs de son époque et, d'après le manuscrit de Driot, raconte sérieusement que le 2 janvier 1599 on entendit pendant matines, dans l'Eglise de Sens, un si effroyable bruit l'espace de trois quarts d'heure que l'office cessa et que les chantres ne savaient où se réfugier, le bruit les poursuivant partout où ils tâchaient de se sauver (2). Sauf quelques traits qui du xvi^e et du xvii^e siècle nous reportent ainsi au moyen âge, Chaumoret ne donne point trop de place aux légendes et aux superstitions. Il est de son temps.

Il est surtout, si je puis m'exprimer ainsi, de son Eglise et de son Chapitre. Chanoine de l'Eglise métropolitaine et primatiale de Sens, il se montre préoccupé

(1) « Ce jour 1617 que l'on célébrait l'octave de la Fête-Dieu à Sens, il tomba principalement sur l'île de Saint-Maurice une pluie de sang. Robert Hémart, lieutenant criminel et maire, fit un rapport au chapitre. Une procession générale fut faite à Saint-Pierre-le-Vif pour détourner le fléau dont on était menacé. *Regist. capitul. DRIOT.* »

(2) 2 janvier 1599. « Ce même jour on entendit pendant Matines, au 2 Nocturnes, dans l'église de Sens un si effroyable bruit, l'espace de trois quarts d'heure que le prestre qui célébrait alors la messe, empêché, fut si effrayé qu'il se cacha sous l'autel de la chapelle de la Vierge et ceux qui chantaient au chœur si épouvantés qu'ils cessèrent l'office ne sachant où se réfugier, le bruit les suivant où ils tâchaient de se sauver. *DRIOT.* »

du développement successif, à travers les âges, de la foi chrétienne, et donne une multitude d'indications sur les paroisses, les abbayes qui se multiplièrent dans une ville, l'un des centres religieux les plus renommés de la France. Malgré ses limites étroites qui n'ont point varié, Sens contenait treize paroisses (1). Les treize curés formaient une « société et confraternité » approuvée par l'archevêque Pierre de Corbeil le 19 février 1220. Suivant des statuts rédigés l'an 1267, dans un chapitre général, ces curés « devaient accompagner l'archevêque de Sens lorsqu'il officiait pontificalement, revestus à la messe de chasubles comme prestres nommés ordinairement cardinaux. Je me suis trouvé, dit Chaumoret, en qualité de curé de Saint-Didier, à cette auguste cérémonie, un jour de Saint-Etienne, 3 d'août, sous M. de Gondrin. »

Chaumoret nous renseigne sur les nombreuses chapelles de la cathédrale, sur quelques-uns des offices extraordinaires. Il cite, entre autres, une procession fondée, en 1517, par Louis de la Mure, chanoine de Sens et archidiacre de Provins et un autre chanoine, Robert de la Fontaine. Elle devait avoir lieu le soir du jour de Pâques « pour éteindre et abroger l'abus impertinent qui se pratiquait alors d'une danse ridicule qui se faisait le même jour dans le cloître, et à laquelle assistaient les chanoines marchant deux à deux, chan-

(1) Voici la liste donnée par Chaumoret : « les curez 13 prestres de la ville de Sens sont : 1^o Saint Pierre-le-Rond, 2^o Saint-Paul, 3^o Saint-Pierre-le-Donjon, 4^o Saint-Didier, 5^o Saint-Pregts, 6^o Saint-Maurice, 7^o Saint-Symphorien, 8^o Saint-Hilaire, 9^o Saint-Savinien, 10^o Saint-Léon, 11^o Saint Benoît, 12^o Saint-Romain, 13^o Sainte-Colombe. »

tant les cantiques de la Résurrection et tournant ainsi autour de la place. La dance faite, tous allaient prendre, chez le dernier chanoine reçu, la collation. Ce qui pouvait s'être introduit à bonne fin devint dans la suite ridicule, les ecclésiastiques y passant souvent les bornes de la modestie et de la tempérance dans un si saint jour. » Cet usage était sans doute un dernier écho de la fête des Fous du mois du janvier, fête qui, selon le témoignage de Chaumoret, en dépit des défenses de l'autorité ecclésiastique, se célébra par intervalle, jusque vers l'année 1547.

Bien que beaucoup d'offices eussent lieu le soir, l'éclairage était fort défectueux. Notre bon chanoine nous en donne une preuve en nous racontant « que Jean Girard, marchand à Sens, et Michelle Chaumoreau, son épouse, léguèrent, en 1646, à la fabrique de l'Eglise, onze livres de rente foncière pour l'entretien d'une grosse chandelle allumée dans une lampe depuis le premier octobre jusqu'au dernier février, sur les degrés de la porte de Sainte-Croix, pour la commodité des personnes qui entrent à l'église. » Aussi les donateurs furent-ils inhumés l'un et l'autre dans la chapelle de Sainte-Croix.

Curieux archéologue, gardien du trésor, Chaumoret donne à chaque instant des détails sur les objets de prix qui ornaient la cathédrale ou les chapelles. Il parle avec enthousiasme de la fameuse table d'or donnée par l'archevêque Séguin, et qui fut, en 1760, envoyée à la monnaie pour contribuer aux nécessités de l'Etat. Il fixe la date (1660) où Mgr de Gondrin donna un magnifique pavillon sous lequel reposait la sainte

Coupe, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le tabernacle. Ce pavillon avait coûté 5 800 livres. Les chanoines en fournirent un modèle à MM de Notre-Dame de Paris qui en firent faire un de vermeil, « mais, ajoute Chaumoret, il n'a pas la même beauté et ne paraît point assez élevé. » Ce pavillon est aujourd'hui suspendu, un peu haut, dans le trésor de la cathédrale. On remarque encore dans le trésor un bâton de préchantre en ivoire. Chaumoret en signale un autre de vermeil qui n'existe plus, et sur lequel était représenté, en bosse, le martyr de saint Etienne. Le préchantre de Sens d'ailleurs était un dignitaire respecté dès la plus haute antiquité. Notre manuscrit nous informe qu'au troisième mariage du roi Louis VII célébré à Paris, le 13 décembre 1161, dans l'église de Notre-Dame, par le métropolitain, l'archevêque de Sens, Hugues de Toucy, le préchantre de Sens, Mathieu, porta le bâton et tint le côté droit du chœur tandis qu'Albert, le chantre de Paris, tenait le côté gauche.

Chaumoret, en toute circonstance, se montre jaloux des prérogatives du Chapitre auquel il avait l'honneur d'appartenir. Nous l'avons vu, comme curé, très occupé de l'assimiler aux curés cardinaux de Rome. Il revendique aussi la robe rouge. « M. de Lacie, dit-il, chanoine de Sens et de Paris, abbé de Jouy, ayant été inquiété, en 1574, par les chanoines de Paris, sur ce qu'il était entré au chœur en robe rouge, pria MM. du Chapitre de Sens de lui donner un certificat de leur usage et de leur ancienne possession de porter les jours de fêtes solennelles la robe rouge. Cet usage se voit dans les vitres de notre cathédrale, où sont peints, en

plusieurs endroits, nos bienfaiteurs, ainsi nommément dans la grande vitre, au-dessus de la porte d'Abraham, où est peint M. Gouffier, doïen. » Parmi les chanoines, Chaumoret cite un Jean Cousin (26 février 1572) chanoine de Sens à l'autel de Notre-Dame et chantre de l'église de Sens. Ce fut lui qui corrigea le chant des antiphonaires imprimés par ses soins, en 1550.

Les chanoines durent à l'archevêque Philippe de Melun, en 1344, le privilège « de se faire inhumer, au lieu d'être portés à Saint-Sauveur, lieu ordinaire de leur sépulture, dans la cathédrale, hors le chœur réservé aux archevêques. Chaumoret n'omet, pour ainsi dire, aucun des chanoines qui bénéficièrent de ce privilège : à lire ces mentions fréquentes, à voir combien, de son vivant, il enterre de collègues, il semble que la cathédrale était devenue une véritable nécropole. La plupart des tombes, ou de pierre, ou de cuivre, ont disparu. Les ossements sont sans doute restés et nous les foulons sous nos pas.

Fier d'appartenir au Chapitre d'une des premières églises de France, Chaumoret vénère ses archevêques et aime ceux qu'il a connus, M. de Gondrin (1646-1674), M. de Montpezat de Carbon (1674-1685), M. Hardouin Fortin de la Hoguette (1685-1715), M. de Chavigny (1716-1730). Il se montre jaloux des prérogatives du siège archiépiscopeal. Il cite avec complaisance un arrêt du parlement de 1596 confirmant une sentence de la Chambre des requêtes du 27 octobre 1588. Cet arrêt condamnait « à faire, en l'église de Sens, en personne, sur le grand autel, leurs serments et profession d'obéissance à l'archevêque, leur métro-

politain, et à ses successeurs, » l'évêque de Troyes, Claude de Beaufremont, l'évêque de Paris, Pierre de Gondy, l'évêque de Meaux, Louis de Brézé, l'évêque de Chartres, Nicolas de Thou. Ces évêques suffragants devaient, en outre, « bailler à l'Eglise de Sens, les uns et les autres, deux chappes de soie honnêtes et décentes à leur dignité et payer en même temps cent sols. » Un deuxième arrêt du 13 juillet 1609 contre l'évêque de Chartres, un troisième contre l'évêque de Troyes, du 5 mars 1614, renouvelèrent l'obligation de ces formalités qui ne furent sans doute pas étrangères au démembrement de l'archevêché de Sens, en 1624. Pour faire accepter ce démembrement, le roi Louis XIII, le 23 janvier 1625, exempta les habitants de la ville de Sens des tailles et de toutes les autres contributions. Et grâce à cette concession très appréciée de nos aïeux économes, une procession annuelle et alternative aux Jacobins et aux Cordeliers célébra comme un bienfait ce découronnement de l'Eglise de Sens.

Néanmoins, le métropolitain de Sens demeurait un des prélats les plus honorés de France. Aussi, lorsqu'en 1658, à la fin des troubles de la Fronde, le marquis de Mosny fit une injure grave à l'archevêque de Sens, M^{sr} de Gondrin, lorsqu'il envahit la maison épiscopale de Brienon, tua un serviteur, en blessa d'autres, puis alla jusqu'à Saint-Florentin insulter le prélat qui tenait une conférence avec son clergé, l'émotion fut considérable. Une foule de gentilshommes vinrent offrir leur épée pour venger l'offense. Mais l'archevêque préféra s'adresser à la justice royale et le marquis repentant implora son pardon. Il paya

4 000 francs pour les frais de justice engagés, une rente de 1 500 livres pour la veuve du serviteur tué, de 600 livres pour un domestique blessé. Il passa une nuit dans la prison de l'archevêché et ensuite fit amende honorable à l'archevêque, d'abord dans une salle de son palais, puis au chœur de la cathédrale, où il fut relevé de son excommunication.

Chaumoret, qui raconte ces détails, s'étend aussi sur les honneurs rendus aux archevêques. Par trois entrées solennelles qu'il mentionne, mais dont il ne vit qu'une seule, on peut suivre les variations singulières des usages, et avoir la vision de trois époques bien différentes. Etienne Bequard de Penoul, doyen de l'Eglise de Sens, avait été désigné, en 1292, pour succéder à Gilles II Cornut. Il fit son entrée solennelle par le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, accompagné de tous ses vassaux, barons et seigneurs, qui le portèrent de l'église de Saint-Pierre-le-Vif à l'église de Sens. Au ^{xvi}^e siècle, le 23 janvier 1535, Louis de Bourbon, successeur d'Antoine Duprat, partit également, pour son entrée solennelle, du monastère de Saint-Pierre-le-Vif. « Depuis la porte Notre-Dame jusqu'à l'église métropolitaine, les rues étaient tapissées de rouge. Les maire et échevins portaient le dais sur luy. Après avoir été mis en possession, il célébra la messe pontificalement, à laquelle les évêques de Chartres et de Troyes chantèrent, l'un l'Evangile, et l'autre l'Epistre, estant revestus et ornés de leurs mitres, et leurs crosses estant portées devant eux. »

Enfin, le 23 août 1718, M. de Chavigny nommé archevêque de Sens en 1716, fit son entrée en venant par

Pont-sur-Yonne. Il en arriva par la porte d'Yonne, au bruit des trompettes, des fifres, des tambours, des violons, dont il fut accompagné jusqu'à son palais, au milieu de 60 cadets à cheval, l'épée nue à la main, et de tous les bourgeois sous les armes, qui, avec 23 pièces de couleuvrines posées au Clos-le-Roi et dans la première cour de l'archevêché, firent à différentes fois plusieurs décharges. Contraste singulier entre les différentes réceptions, mais où n'en éclatait pas moins le même sentiment de générations diverses, unanimes à demander la force et la grandeur de la nation à la religion, source de toute force et de toute grandeur.

En terminant cette analyse bien rapide et bien incomplète des quatre registres de Jacques Chaumoret, je ne puis m'empêcher de louer sa rédaction impartiale et plutôt bienveillante. Elle dénote une âme simple et bonne. Il enterre, sans doute, très froidement ses collègues, mais n'en dit jamais de mal. Même dans le récit de faits blâmables il se montre modéré, indulgent, charitable. On reconnaît en lui l'un de ces hommes modestes, laborieux, savants, qui ont fait la réputation du Chapitre de Sens, et je n'ai qu'à regarder autour de moi pour les retrouver aujourd'hui. Contemporain, émule sans doute, des Driot, des Leriche, des Fenel, Jacques Chaumoret ne nous semble pas indigne de figurer à côté de ces pieux érudits qui ont travaillé pour l'Eglise de Sens. On peut invoquer sa mémoire dans ces fêtes du Cinquantenaire de la Société archéologique, qui ont précisément pour but de rappeler les brillants souvenirs du passé et y ajouteront une date non moins brillante. Jacques Chaumoret avait

le vif sentiment des grandeurs de la ville de Brennus et de Drapès. Mais il a surtout fait ressortir, par ses notes, l'importance de l'Eglise de Sens, du rôle de ses archevêques, premiers personnages et souvent ministres du royaume de France, de son influence sur la vie religieuse et morale de notre pays. Et son simple Journal démontre une fois de plus comment, par une conséquence toute naturelle, l'amour de la religion se confond avec l'amour de la patrie.

G. DUCOUDRAY.

ÉTUDE SUR LES CHARTES

DE FONDATION

DE L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE-LE-VIF

LE DIPLOME DE CLOVIS

ET

LA CHARTE DE THÉODECHILDE

Les deux documents les plus anciens qui mentionnent la fondation du monastère de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, sont un diplôme du roi Clovis I^{er} et une charte de donation de la reine Théodechilde. Leur authenticité a été contestée à plusieurs reprises. En ce qui concerne le diplôme de Clovis, la question nous paraît jugée. Condamné par les plus savants diplomatistes, il n'a trouvé grâce qu'auprès des historiens de Saint-Pierre-le-Vif. Si je crois pouvoir soumettre ce document à un nouvel examen, c'est d'abord qu'on s'est plus attaché à la forme qu'au fond même, de telle sorte que les partisans de son authenticité, tout en reconnaissant qu'il ne nous est pas parvenu dans sa rédaction primitive, ont pu soutenir qu'il présentait les restes d'un diplôme authentique rajeuni et interpolé. Il importe donc de rechercher si ces prétendus débris d'un diplôme chlodovéen existent. De plus il ne suffit pas de

démontrer qu'un acte est faux; il reste ensuite à déterminer l'époque de sa composition : personne ne l'a tenté pour le diplôme de Clovis. Ce n'est cependant pas peine perdue. Car si un acte faux ne peut être utilisé pour l'époque sous laquelle son auteur l'a inscrit, il est un document pour le temps même de sa rédaction. Comme l'a si bien dit un maître de la critique historique moderne, parlant de faux actes mérovingiens : « Au lieu de les rejeter absolument comme de la fausse monnaie historique, il faut en séparer les éléments par la critique et assigner l'emploi de chacun d'après le temps auquel il se rapporte (1). » Est-il besoin de rappeler aussi les résultats importants auxquels ont abouti les recherches du très regretté Julien Havet sur plusieurs diplômes faux de l'époque mérovingienne ?

Pour ce qui regarde la donation de Théodechilde, la question est plus délicate. Pardessus et Pertz sont les seuls auteurs qui l'aient rejetée du nombre des actes authentiques. La plupart des historiens ont cru qu'elle n'était qu'interpolée.

L'original du diplôme de Clovis est inconnu. En 1620 il existait, dans les archives de l'abbaye de Saint-Pierre, un prétendu original qui, malheureusement, a disparu. Dom Mathoud (2) rapporte qu'envoyé à Paris à

(1) QUICHERAT, *Critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, dans *Biblioth. de l'Ecole des Chartes*, t. XXVI (1865), p. 512 et suiv.

(2) D. MATHOUD, *De vera Senonum origine Christiana*, p. 42. — Dans un inventaire des titres de Saint-Pierre-le-Vif rédigé en 1703, on lit, à propos de la fondation de l'abbaye par Clovis I et sa fille Théodechilde en 459 : « Nota : on prétend que la charte en original de cette fondation est dans la bibliothèque de M. le président de Mesme. » (*Inventaire sommaire des archives du département de l'Yonne*, série II, p. 38.)

l'occasion d'un procès, il resta chez le Président de Mesme. Mais il a existé un grand nombre de copies, dont quelques-unes authentiques, c'est-à-dire vidimées par les détenteurs de l'autorité publique. Les seules copies qui nous aient été conservées sont, à ma connaissance, les suivantes : 1^o copie du xiv^e siècle, sur parchemin, Bibliothèque nationale, ms. lat. 11743 (ms. de Harlay), fol. 494 ; 2^o copie du xvi^e siècle, Bibliothèque nationale, collection Dupuy, vol. 222, fol. 1, d'après une copie donnée « soubz le seel de la prévosté de Sens, le lundi après la Circoncision Nostre Seigneur, l'an mil trois cens soixante et huit » ; 3^e copie de la fin du xvi^e siècle, Bibliothèque nationale, collection de Champagne, vol. 42, fol. 85 ; 4^o copie du xvi^e siècle, Archives départementales de l'Yonne, H 167 ; 5^o copie du xvi^e siècle, mêmes archives (Bibliothèque de Sens), H 32, n^o 1 ; 6^o copie du xvi^e siècle, mêmes archives, H 32, n^o 2 ; 7^o copie de la fin du xvi^e siècle ou du début du xvii^e siècle, sur parchemin, Bibliothèque nationale, ms. lat. 11829 (anc. résidu Saint-Germain 158), fol. 1 ; 8^o copie collationnée par des notaires royaux de Mauriac, le 17 avril 1670, et contenant la transcription d'un vidimus de 1521 renfermant lui-même le vidimus de 1368, Collection Gustave Julliot, à Sens (1) ; 9^o copie du xviii^e siècle, Bibliothèque nationale, ms. lat. 12779, fol. 216, d'après une copie de 1487 : « Datum per copiam sub signo meo manuali extractam

(1) J'adresse tous mes remerciements à M. G. Julliot qui a bien voulu me communiquer cette copie, intéressante surtout par une note qu'y a ajoutée un prieur de Saint-Pierre-le-Vif au xviii^e siècle, et de laquelle il ressort que les moines sénonais ne se faisaient plus illusion sur la valeur de leur titre.

per me a transumpto seu copia publici instrumenti sub sigillo præposituræ Senonensis contenti et signati J. Hubelet, anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo septimo, die vicesima mensis martii. Signé Deshayes avec paraphe. » Les autres copies ne nous sont connues que par les publications, assez négligemment faites, des diplomatistes des deux derniers siècles (1).

Parmi les copies dont nous disposons, la plus remarquable est celle qui est aujourd'hui reliée dans le manuscrit latin 11743 de la Bibliothèque nationale. Elle est sur parchemin. Certaines formes de lettres,

(1) Le diplôme de Clovis a été publié dans les ouvrages suivants : R. CHOPPIN, *Monasticon seu de jure Cœnobitarum* (Paris, 1601, in-fol.) ; et 2^e édit. (Paris, 1610, in-fol., t. I, tit. III, § 19, p. 123.) — ANTONIO DE YEPES, *Coronica general de la orden de San Benito* (1609, in-4°), t. I, Appendix, fol. 25, v° (publication partielle) ; et traduction du même ouvrage par D. Olivier Mathien, intitulée *Chroniques générales de l'ordre de S. Benoist* (Paris, 1619, in-4°), t. I, page 1126. — R. P. DOMINIQUE DE JÉSUS, *Histoire paranétique des trois saints protecteurs du Haut Auvérigne* (Paris, 1635, in-12), p. 467 (publication partielle.) — LABBE, *Meslanges curieux*, à la suite de *Eloges historiques des rois de France* (Paris, 1651, in-4°), p. 388. — SAINTE-MARTHE, *Gallia christiana* (Paris, 1656, in-fol.), t. IV, p. 725. — LE COINTE, *Annales ecclesiastici Francorum* (Paris, 1666, in-fol.), t. II, p. 49. — D. MATHOUD, *De vera Senonum origine christiana* (Sens, 1687, in-4°), p. 48 (publication partielle). — BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum* (1709, in-fol.), Juin, t. V, p. 362. — BRÉQUIGNY, *Diplomata* (Paris, 1791, in-fol.), t. I (texte A), p. 6, n° III et p. 19, n° IV (texte B, dont il sera question plus loin). — PARDESSUS, *Diplomata* (Paris, 1843, in-fol.), t. I, p. 34, n° LXIV (texte A) et p. 38, n° LXV (texte B). — PERTZ, *Monumenta Germaniæ historica*, *Diplomatum imperii* t. I (Hannover, 1872, in-fol.), *Spuria*, p. 114, n° 2 (Recensions A et B). — J.-B. CHABAU, *Sainte Thèodechilde, vierge, fille de Clovis* (Aurillac, 1883, in-12) p. 157. — H. BOUVIER, *Histoire de Saint-Pierre-le-Vif*, dans *Bulletin de la Société des sciences histor. et natur. de l'Yonne*, 1891, p. 198 (traduction).

comme aussi la couleur de l'encre, accusent le ^{xiv}^e siècle. Mais il est visible que le scribe à qui nous la devons s'est efforcé d'imiter une écriture plus ancienne, qui, si je ne me trompe, devait remonter à la fin du ^{xi}^e siècle ou au commencement du ^{xii}^e siècle. Si l'on s'est ainsi attaché à reproduire les traits essentiels d'un ancien titre, c'est que ce titre avait aux yeux de celui qui le transcrivait une importance particulière, c'est qu'il était le titre original. Je n'hésite pas à en conclure que le parchemin du manuscrit latin 11743 est une copie figurée du prétendu original. Dans la discussion qui suit je me reporterai à ce texte, assez fidèlement reproduit dans les *Monumenta Germaniæ*.

• De tous les actes mis sous le nom de Clovis, celui qui a le plus longtemps résisté à la critique est le diplôme de donation de la terre de Micy aux saints Euspice et Mesmin. Mais depuis que Julien Havet en a démontré la fausseté (1), il ne reste aucune charte royale du ^{vi}^e siècle dont l'authenticité soit incontestable. Pour juger de la valeur du diplôme de Saint-Pierre-le-Vif, les points de comparaison immédiate nous font donc défaut. Mais les diplômes de Clovis, à supposer qu'il en ait existé, étaient nécessairement rédigés sous une forme qui, au moins dans ses grandes lignes, ne pouvait différer de celle qu'affectent les diplômes de ses successeurs et qui devait établir la transition entre les rescrits impériaux et les actes royaux du ^{vii}^e siècle. Nous sommes donc autorisés à rapprocher de ces derniers le diplôme de Clovis pour Saint-Pierre le-Vif, à rechercher

(1) Julien HAVET, *Questions merovingiennes*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVI (1885), p. 224.

en quoi il en diffère, et à arguer de ces différences contre son authenticité. De plus nous pouvons examiner si les notions juridiques qu'il renferme sont conformes à ce que nous savons du droit du royaume galiofranc au vi^e siècle. Enfin nous pouvons nous demander si les renseignements historiques qu'il nous fournit s'accordent avec ceux que nous apportent les chroniques mérovingiennes.

Par ce diplôme, le roi Clovis donne à sa fille Théodechilde un terrain pour y construire un monastère en l'honneur des apôtres Pierre et Paul et un grand nombre de terres ou *villæ*, d'églises et de droits ou redevances destinés à former la dotation du nouveau monastère.

Personne ne songe plus à défendre la forme même de cet acte. Il débute par l'invocation *In Christi nomine*. Or, les diplômes royaux mérovingiens débutent par une invocation monogrammatique. A vrai dire, comme nous n'avons pas l'original du diplôme, je ne saurais tirer de cette anomalie aucun argument contre son authenticité, car il serait possible qu'un copiste du moyen âge eût interprété le chrismon, l'eût développé dans la formule *In Christi nomine*. Vient ensuite la suscription *Chlodoveus rex Francorum*. Je ne m'arrêterai pas à la forme du nom royal qui devrait être *Chlodovechus*. Les copistes ne se faisaient pas faute de rajeunir les noms propres. Le qualificatif *rex Francorum* appliqué à Clovis, est bien dans les habitudes de la chancellerie des premiers rois de France. Et s'il est encore conforme aux usages que la suscription soit suivie d'une adresse, il ne l'est pas que cette adresse vise l'universalité des fidèles du

Christ : « Omnibus Christi fidelibus qui consistunt in universo regno meo pax et veritas sit semper vobiscum. » Toujours le roi s'adresse aux *viri inlustres*, c'est-à-dire aux fonctionnaires chargés de faire exécuter sa volonté (1). Après l'adresse, vient un récit tel qu'on en chercherait vainement un semblable dans les actes royaux mérovingiens. Je reviendrai sur le fond même de ce récit. Le roi parle constamment à la première personne du singulier, ce qui est absolument contraire aux règles de la chancellerie mérovingienne. « Audiens igitur ego tam justam postulationem... tradidi illi... » Et plus loin : « volo, consentio, » « trado etiam illi, » etc. Le dispositif de l'acte se termine par une prière de Clovis à ses successeurs de respecter sa donation, prière faite dans une forme absolument inconnue, je ne dirais pas à l'époque mérovingienne, mais même à l'époque carolingienne : « Postulo igitur ego Chlodoveus rex Francorum successores meos reges hanc donationem quam contuli Deo et beatis apostolis ejus et filie mee carissime Theodechildi monachisque ibi deservientibus ut firmam et stabilem permanere faciant per cuncta secula, amen. Si quis autem contra hanc scriptionem venire temptaverit, inprimis iram Dei incurrat et nullo modo evincere valeat. Omnipotens autem Deus qui dixit: michi vindictam ego retribuam ipse; illum condempnet qui hanc nostram cartulam in aliquo calumpniam inmisit, amen. » Un roi mérovingien ne se fût pas contenté d'appeler la colère de Dieu sur ceux qui iraient à l'encontre de sa volonté; il n'eût pas manqué de stipuler une amende au profit du fisc.

(1) Julien HAVET, *Questions mérovingiennes*, *Ibid.*, p. 141.

Après cela, viennent : une première date, la date de lieu précédée du mot *Actum* ; puis la souscription royale et une série d'autres souscriptions ; enfin, une seconde date, la date du temps (1). En ce qui concerne la date, jamais au VII^e siècle, elle n'est ainsi divisée en deux formules. C'est seulement sous les Carolingiens que s'est introduit l'usage de faire précéder le temps du mot *Datum* et le lieu du mot *Actum* (2). Encore ces deux formules se suivent-elles immédiatement. Il faut venir jusqu'aux diplômes des premiers Capétiens pour rencontrer ainsi les deux éléments de la date, l'élément chronologique et l'élément topographique, séparés par les souscriptions. La formule mérovingienne comprend le mois et le quantième, l'année du règne, le lieu ; elle s'ouvre par le mot *Datum* et se clôt par une appréciation *In Dei nomine feliciter*. La date de notre diplôme ne renferme ni le quantième du mois, ni l'année du règne ; en revanche, elle donne l'indiction, à savoir l'indiction I. Si le notaire qui a donné au diplôme la forme sous laquelle il nous est parvenu a négligé d'indiquer l'année du règne, c'est qu'il l'avait consignée au début même de l'acte. Le roi y rapporte que, la troisième année après son baptême, sa fille Théodechilde est venue le trouver pour le prier de lui donner une portion de son domaine afin d'y édifier un monastère. Or, le baptême de Clovis eut lieu à Noël, l'an 496 (3). Notre di-

(1) L'année de l'incarnation a été ajoutée dans quelques copies ; mais elle ne figure pas dans la copie du manuscrit latin 11743.

(2) GIRY, *Manuel de diplomatique*, p. 578.

(3) JUNGHANS, *Hist. critique des règnes de Childéric et de Clodorech*, traduit. Monod, p. 59, 155 à 158.

plôme serait donc d'octobre 499 ou 500. Ni l'une ni l'autre de ces années ne correspond à la première indiction, qui pendant le règne de Clovis ne tombe qu'en 493 et en 508. Dira-t-on que le diplôme doit être reculé jusqu'à cette dernière date ; ce qui permettrait d'expliquer certaines allusions à des événements de l'an 507. Mais il est invraisemblable que Clovis ait attendu huit ans avant de faire droit à la prière de sa fille. Il est facile, d'ailleurs, de se rendre compte de la date assignée au diplôme de Clovis. Et c'est ici qu'éclate la fausseté de l'acte. En effet, nous savons par le chroniqueur Clarius quelles étaient les notions chronologiques suivies au monastère de Saint-Pierre-le-Vif pour le règne de Clovis. Clarius (1) rapporte à l'année 466 le commencement du règne de Childéric ; il ajoute qu'il régna vingt-quatre ans, que son fils Clovis lui succéda et que celui-ci reçut le baptême en la quinzième année de son règne. Le baptême de Clovis se placerait donc en l'année 503. Dans cette hypothèse, le diplôme serait de 505 ou 506, années qui correspondent aux indictions 13 et 14. Mais notre faussaire était sans doute un pauvre calculateur. Sachant que Childéric était devenu roi en 466 et qu'il avait régné vingt-quatre ans, il a ajouté non pas vingt-trois à 466, comme il convenait, mais vingt-quatre, ce qui lui a donné, pour l'avènement de Clovis au trône, la date de 490, puis il a procédé de même à l'égard de la date du baptême ; il a ajouté quinze à 490, d'où 505. Dès lors, le mois d'octobre, dans la troisième année après le baptême, était octobre 508.

(1). CLARIUS, dans DURU, *Bibliothèque historique de l'Yonne*, t. II, p. 464.

Nous avons dit que l'année 508 correspondait à l'indiction première. Malheureusement le système chronologique des moines de Saint-Pierre-le-Vif ne répond pas à la réalité des faits.

La souscription royale ne se présente pas sous la forme usitée à la chancellerie des successeurs de Clovis : *Ego Chlodoveus in Dei nomine rex Francorum manu propria signavi et subscripsi*. La formule devrait être : *In Christi nomine Chlodoveus rex subscripsi* (1).

Le nom du référendaire fait défaut. Il est remplacé par celui d'un certain *Gerlebertus* qui, à la fin du diplôme, signe : *Gerlebertus hoc testamentum scripsi et subscripsi*. S'il s'agissait d'un référendaire royal, il eût mis : *Gerlebertus optolit* (2).

On a déjà fait remarquer que c'est encore une anomalie que la présence, après la souscription royale, d'une série de souscriptions de personnes de la famille royale et d'évêques. Les diplômes mérovingiens au bas desquels figurent les noms de grands laïcs et ecclésiastiques sont rares. Il en existe cependant. Certains actes rendus dans de grandes assemblées se terminent par les noms des membres de ces assemblées. Qu'il suffise de citer le diplôme du 22 juin 653, par lequel Clovis II confirma les privilèges de l'abbaye de Saint-Denis (3). Admettons que Clovis I^{er}, voulant entourer sa donation de toutes les garanties possibles, en ait fait souscrire l'acte par les plus considérables du palais, encore faudrait-il que ces personnes eussent

(1) GIRY, *Manuel de diplomatique*, p. 708.

(2) GIRY, *Ibid*, p. 710.

(3) TARDIF, *Cartons des Rois*, p. 10, n° 11.

vécu en ce temps-là. Après les souscriptions de la reine Clotilde, celles des quatre fils de Clovis, celle de Théodechilde qualifiée *filia ejus carissima*, vient la souscription d'Eraclius, évêque de Sens, qualifié *archiepiscopus Senonum*. Personne ne fera difficulté de reconnaître qu'*archiepiscopus* a été substitué, pour le moins, à *episcopus*. Car le titre d'*archiepiscopus* n'a été en usage, pour les métropolitains, qu'au ix^e siècle (1). Mais le mot *Senonum* ne peut être, lui aussi, que le fruit d'une interpolation. A l'époque mérovingienne, surtout au vi^e siècle, c'est exceptionnellement que les évêques, en signant un acte, désignent leur siège. Les actes des conciles en font foi (2), comme aussi le diplôme de Clovis II cité plus haut. Nous avons encore un privilège de l'an 657, accordé par l'évêque Emmon à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif (3). Des vingt-six évêques qui y ont souscrit, trois seulement ont indiqué le lieu de leur résidence; encore, sont-ce peut-être là des additions de copistes, car l'original de cet acte n'a pas été conservé, pas plus que l'original du privilège accordé par le même évêque à l'abbaye de Sainte-Colombe, dans lequel, sur vingt-six noms d'évêques, dix sont accompagnés du nom de la cité (4). Dans le diplôme de Clovis, au contraire, souscrit par huit évêques, on a pris soin d'indiquer le siège de chacun

(1) GIRY, *Manuel de diplomatique*, p. 336.

(2) Voyez *Concilia ævi merovingici*, t. I (*Monumenta Germaniæ historica*, in-4°) : Concile d'Orléans de 511, mss. O, R1, L, F, p. 11 à 13; Concile de Lyon entre 516 et 524, p. 34; Concile d'Arles, de 524, p. 37 à 39; Concile de Carpentras de 527, p. 41 à 43, etc.

(3) QUANTIN, *Cartulaire général de l'Yonnè*, n° VI, t. I, p. 10 à 13.

(4) QUANTIN, *Ibid*, n° VII, p. 14 à 17.

d'eux. Quant à Eracius, vivait-il sous le règne de Clovis ? Cela est probable, sans qu'on puisse l'affirmer, puisque nous n'avons sur lui aucun témoignage contemporain. Si les évêques Remi, de Reims, Principius, de Soissons, Vast, d'Arras, Guénebaud, de Laon, qui ont souscrit à notre diplôme, sont bien les contemporains de Clovis, il n'en est pas ainsi de Médard, évêque de Noyon, qui ne devint évêque qu'en 530 (1), de Germain, qui ne devint évêque de Paris qu'en 555 (2); d'Austrille, qui n'occupa le siège de Bourges qu'en 612 (3). Prétendra-t-on que les noms de ces évêques ont été ajoutés. Les exemples sont nombreux de chartes présentées, postérieurement à leur rédaction, à la signature de grands personnages. Mais c'est là une pratique dont on n'a pas d'exemple pour la période mérovingienne; outre qu'il est bien visible que ces souscriptions forment un tout. Le rédacteur a réuni les noms des plus célèbres évêques qu'il croyait avoir vécus au temps de Clovis pour en former comme une auréole de sainteté autour du monastère naissant. Quant au dernier témoin, c'est Aurélien, qui, s'il avait réellement souscrit ce diplôme, serait qualifié « vir inluster » ou « patricius » ou de tel autre titre analogue, et non pas *consiliarius regis*, titre inusité à l'époque mérovingienne. Son nom a été emprunté à l'*Historia*

(1) Voy. *Gallia Christiana*, t. IX, col. 979.

(2) Voy. *Gallia Christiana*, t. VII, col. 18. C'est à tort que les auteurs de la *Gallia* affirment que Germain assista comme abbé de Saint-Symphorien d'Autun au concile d'Orléans de 549; du moins son nom ne figure pas parmi les souscriptions.

(3) Voy. *Gallia christiana*, t. II, p. 16.

Francorum epitomata ou aux *Gesta*, qui désignent un certain Aurélien comme envoyé par Clovis auprès du roi Gondebaut pour lui demander la main de sa nièce Clotilde (1). Il est inutile d'insister davantage sur la forme de notre diplôme.

Le fond est-il meilleur ? Résiste-t-il mieux que le protocole à la critique ? Examinons les notions historiques et juridiques qu'il renferme et les termes qui y sont employés. Clovis rappelle qu'il a embrassé la foi chrétienne à l'instigation de sa femme Clotilde, qu'il a été baptisé par Remi, évêque de Reims, avec ses fils Thierry, Clodomir, Childebert, Clotaire, et d'autres grands du royaume. Trois ans après sa fille Théodechilde, qui avait voué sa virginité au Christ, vint le prier, comme il résidait à Paris, de lui abandonner une portion de son héritage ou de l'héritage de sa mère, afin d'y édifier un monastère en l'honneur des apôtres. Sur les circonstances qui accompagnèrent le baptême de Clovis nous n'avons d'autres renseignements que ceux que nous a transmis Grégoire de Tours (2). Or, il ne dit pas que les fils de Clovis aient reçu le baptême en même temps que leur père. C'était cependant un fait assez important pour qu'il le notât s'il en avait eu connaissance. Car, après avoir dit que trois mille Francs furent baptisés, il fait une mention spéciale du baptême d'Alboflède (3), sœur de Clovis. Le baptême des

(1) *Historia Francorum epitomata*, c. XVIII, *Rec. des histor. de France*, t. II, p. 598 ; *Gesta*, c. XIII, dans *Rec. des histor. de France*, t. II, p. 549.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia*, II, 31.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Ibid.* : « Baptizata est et soror ejus Albofledis. »

fils du roi était d'une autre portée que celui de sa sœur. Au reste, l'un des fils de Clovis, Clodomir, si nous en croyons Grégoire de Tours (1), avait été baptisé dès sa naissance et avant la conversion de Clovis au christianisme. Ajoutons qu'il n'est pas certain que Childebert et Clotaire soient nés avant le baptême de Clovis. Enfin, il convient de remarquer que Clarius, moine de Saint-Pierre-le-Vif, est le premier historien qui rapporte que les fils de Clovis reçurent le baptême en même temps que leur père (2). Odorau (3), qui écrivait un siècle environ avant Clarius, l'ignorait. Et il est à craindre que le témoignage de Clarius et celui de notre diplôme ne fassent qu'un. Quant à la question de savoir si Théodechilde était fille de Clovis et si elle resta vierge, nous l'examinerons à propos de l'acte rédigé sous son nom.

Poursuivons la lecture du diplôme. Le roi cède aux prières de sa fille. Il lui livre une partie de son héritage « partem de hæreditate mea » qui, dit-il, lui venait de sa femme qui, elle-même, la tenait de son père, Chilpéric, roi des Burgondes. D'abord le mot *hæreditas* n'était pas applicable aux biens que Clovis pouvait avoir de sa femme. Le mot *hæreditas*, dans les textes du droit salien, ne désigne que l'héritage paternel. En

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia*, II, 29 : « Post hunc vero genuit (Chrothildis) alium filium, quem baptizatum Chlodomerem vocavit. »

(2) CLARIUS, à l'année 503 : « Anno DIII, Clodoveus baptizatur a sancto Remigio Remensi archiepiscopo, et quatuor filii ejus . . » (Duru, *Bibliothèque histor. de l'Yonne*, t. II, p. 464-465.)

(3) ODORAN, *Opusculum I* : « Clodoveus rex, uxore sua exhortante et sancto Remigio, Remensium episcopo, prædicante, sub Sanctæ Trinitatis nomine baptizatus est. » (Duru, *Bibl. histor. de l'Yonne*, t. II, p. 389.)

second lieu, comment Clotilde eût-elle pu transmettre à son époux des biens provenant d'un héritage auquel elle n'avait eu aucune part. Le roi Gondebaud avait assassiné son frère Chilpéric, père de Clotilde, déposé et exilé ses filles (1). Plus tard, quand Clovis réclama à Gondebaud la part de sa femme dans l'héritage de Chilpéric, Gondebaud ne donna à Clovis qu'une partie de son trésor et celui-ci s'en montra satisfait (2). Au reste, toute discussion plus longue serait superflue quand d'un mot l'on peut trancher la question. Le lieu où fut fondé le monastère est à Sens; la plupart des villages que Clovis donna à sa fille sont aux environs. Or jamais le Sénonais n'a été compris dans l'ancien royaume des Burgondes (3). Il est donc impossible que Clovis y ait rien eu de l'ancien domaine de Chilpéric.

Clovis abandonne à sa fille deux églises qu'il qualifie siennes « *ecclesias meas*, » dédiées, l'une aux saints martyrs Savinien et Potentien, l'autre à saint Sérotin. Le fait que Clovis déclare que ces églises lui appartiennent nous reporte à une époque où les églises étaient entrées dans le domaine privé. Ce n'était pas le cas au

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Histor.*, II, 28 : « Igitur Gundobadus Chilpericum fratrem suum interfecit gladio uxoremque ejus... aquis immersit. Hujus duas filias exilio condemnavit; quarum senior mutata veste Veste Crona, junior Chrothildis vocabatur. »

(2) *Gesta*, c. XIII : « Dedit (Gundobandus) per manus Auriliano ad partem Chlodoveo maximam partem ex thesauro suo et supellectilem preciosissimam neptæ suæ Chrothildæ reginæ transmisit. » (*Rec. des historiens de France*, t. II, p. 549-550.)

(3) Voy. LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 65 et suiv.

vi^e siècle. Clovis a pu accorder à certaines églises une protection particulière, les placer sous le *mundium* royal, mais jamais il n'a pu songer à les considérer comme ses propriétés. Ces églises sont cédées avec leur dime « cum omni decimatione, » C'est tout au moins le mot *decima* qu'un notaire du vi^e siècle eût employé. Dans le cimetière de ces églises, Clovis consent à ce que sa fille édifie un monastère en l'honneur des apôtres, à l'exemple de ce que lui-même et sa femme avaient fait près de Paris.

Le roi rappelle ensuite que l'église des saints Savi-nien et Potentien et celle de saint Sérotin sont d'ancienneté le lieu de sépulture des évêques de Sens, des clercs de Saint-Etienne, des grands et même du peuple de tout le pays sénonais ; c'est là que pour acquérir la protection des martyrs chacun veut être enterré ; c'est là que reposent les saints pontifes Léonce, Séverin, Audatus, Eracle (I), Lunanus, Simplicius et l'archidiacre Thierry, et bien d'autres encore. Cette énumération doit inspirer quelque méfiance.

Clovis donne ensuite à sa fille le bourg même où devait s'élever le monastère : « Trado etiam villam meam indominicatum Vicum nomine cum appendiciis suis. » Il est peu probable que le *vicus* ait préexisté au monastère ; il y a beaucoup de vraisemblance que là comme ailleurs le monastère est devenu le centre d'un *vicus* formé par l'agglomération des maisons des colons et des serfs autour de l'église. Quoi qu'il en soit, le *vicus* ne pouvait être qualifié *villa indominicata* parce que ce mot *indominicata* n'apparaît qu'à

l'époque carolingienne, au plus tôt à la fin du VIII^e siècle (1).

L'énumération des terres et droits concédés continue. Ni dans sa disposition générale, ni dans ses détails elle ne rappelle les énumérations des actes mérovingiens.

Le roi donne un lieu appelé *Planca*, peut-être la Planche-Barraud. Vient ensuite *Masliacum subterriorem*, c'est-à-dire Mâlay-le-Roi, et l'eau de la Vanne qui y coule, avec les moulins et le bois « cum molen dinis et silva. » Remarquons d'abord qu'au VI^e siècle la forme du nom de Mâlay ne pouvait être que *Mansolacum* ou *Massolacum*. L'expression *cum molendinis* ne saurait, non plus, remonter au VI^e siècle : on eût écrit *cum farinariis*. Clovis abandonne encore la terre qui est à *Spinetum* et tout ce qu'il possède sur le territoire dudit bourg de Saint-Pierre « in circuitu ipsius vici Sancti Petri. » N'est-il pas surprenant que le roi applique au bourg le nom d'un monastère non encore existant et qu'il ne désigne ce monastère que par le nom d'un seul de ses patrons. Une pareille manière de s'exprimer n'implique-t-elle pas une rédaction faite en un temps où le *vicus* qui entourait le monastère s'appelait *vicus Sancti Petri* (2)? Ce passage est en con-

(1) Le plus ancien exemple que je rencontre de l'adjectif *indominicatus* se trouve dans l'expression *manso indominicato*, dans une charte de 811, TARDIF, *Cartons des rois*, n° 101 ; mais assurément l'usage de ce mot remonte plus haut.

(2) A partir de la fin du X^e siècle le monastère est désigné dans les textes latins sous le nom de *Sanctus Petrus Vicus*. Le plus ancien exemple que je connaisse se trouve dans la charte de Sewin de l'an 980 (QUANTIN, *Cartul. général de l'Yonne*, n° LXXVII, t. I, p. 149.) On voit généralement

tradiction évidente avec celui où le roi déclare donner à sa fille sa *villa* appelée *Vicus*.

Le roi donne aussi un marché qui se tient le jeudi. Il y a plus. Il donne la foire annuelle du 29 juin, c'est-à-dire de la fête des saints Pierre et Paul, patrons de la future église. Il est certain que si une foire a été tenue jadis dans le bourg de Saint-Pierre-le-Vif, le 29 juin, c'est précisément parce que la fête du monastère se célébrait ce jour-là ; les fêtes des grandes églises attiraient toujours un grand concours de peuple. Ces assemblées, d'abord solennités religieuses, devinrent rapidement des solennités commerciales ; les pèlerins en profitaient pour échanger leurs produits ; à eux se mêlaient des marchands ; les foires, presque partout, et toujours, quand elles se tenaient à l'entour d'une abbaye, ont tiré leur origine de fêtes religieuses. L'institution de cette foire dont parle Clovis est nécessairement postérieure à la fondation de l'abbaye. La concession de cette foire ne pouvait manquer d'entraîner la cession des droits de péage et l'interdiction aux

dans le mot *Vif* un dérivé de *Vicus*. Il est impossible que *Vicus* ait donné directement le mot français *Vif*. Voici, d'après nous, comment s'est formée cette appellation de *Saint-Pierre-le-Vif*. On a dit *Sanctus Petrus de Vico*, c'est-à-dire l'église Saint-Pierre sise dans le bourg par opposition à l'église du même nom dans la cité ; ce que le populaire a traduit par *Sai nt-Pierre-le-Vi*. *Vico* a donné *Vi*, comme *Novovico* = *Neuvy*, *Mosavico* = *Meury*, *Carovicus* = *Cherrix* etc. Mais on n'a plus compris le sens de *Vi*, non plus que le génitif *le Vi*. Un rapprochement s'est opéré entre *Vi* et le nom commun *vis*, prononcé *vi*, qui voulait dire *Vivant* (Voyez La Curne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique*, t. X, p. 175 ; Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, au mot *Vif*, t. VIII, p. 234). D'où la traduction latine *Sanctus-Petrus-Virus* retraduit en français *Saint-Pierre-le-Vif*.

officiers royaux d'y intervenir pour y lever des impositions. Le roi abandonne tous les profits aux moines afin, dit-il, qu'ils la possèdent tranquillement et sans contradiction, comme ont fait ses ancêtres les rois des Burgondes. Nous avons déjà dit que Clovis ne pouvait en rien se réclamer, à Sens, des rois Burgondes.

Clovis cède sa terre appelée *Castellum Britonis* et la *Villa Maii*. Nous ne savons quel est le nom actuel du premier de ces villages ; quant au second, comme certaines copies donnent *Villa Mari*, il s'agit sans doute de Villemer, au canton d'Aillant, où l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif eut plus tard une prévôté. Le roi donne aussi « son église » de Saint-Sanctien avec toute la dime. Cette église, située à 2 kilomètres au nord-est de Sens, devint le siège d'un prieuré. Elle s'élevait dans le village appelé *Senceyas*, que le roi abandonne également (1). Et encore « Saligniacus major » et « Saligniacus minor. » Cette distinction entre deux Saligny, qui suppose le morcellement d'un même domaine en deux parties, peut nous surprendre, car, dans la donation de Théodechilde, prétendue postérieure, cette division n'est pas constatée.

Le roi, qui, au début du diplôme, a si longuement insisté sur sa conversion, y revient à nouveau, et, « afin que tout le peuple sache qu'il s'est fait catholique » donne sa chapelle « *indominicata* » dédiée à

(1) Par une charte de 980 l'archevêque Sewin donna diverses églises à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, entre autres celle de Saint-Sanctien : « in villa quæ dicitur Sanceias, altare quod est in honore sancti Sanctiani martyris consecratum. » (QUANTIN, *Cartul. général de l'Yonne*, t. I, p. 149, n° LXXVII.) Mais ce n'est là qu'une restitution : « et quod petebant (monachi), quia suum esse vidimus, concessimus. »

saint Pierre, et que sa femme a construite dans la cité près de la porte orientale. Inutile de signaler ce que l'expression « *capellam meam indominicatum* » a d'anormal.

Clovis donne encore une *area piscatoria* sous le pont de l'Yonne. S'il n'est pas impossible qu'une concession de ce genre ait été faite au ^{vi}e siècle, il est du moins invraisemblable qu'elle ait été l'objet d'une mention spéciale. Nous n'avons qu'à reproduire ici les observations de Quicherat, à propos d'un diplôme de Saint-Germain-des-Prés. Les pêcheries « dans les plus anciennes chartes... ne figurent jamais ni comme membres de la propriété, ni à aucun autre titre. Ce n'est qu'au déclin de l'époque mérovingienne qu'on voit leur mention prendre place à côté des eaux, cours d'eaux et moulins (1). »

Clovis déclare retenir plusieurs territoires dans la cité et aussi la *villa* de Mâlay-le-Grand tout entière. L'insertion d'une pareille clause de réserve, suppose que des contestations s'étaient élevées entre le roi et l'abbaye au sujet de la possession de certains territoires et spécialement de Mâlay-le-Grand.

Clovis abandonne l'église de Voisines, la *villa* de Voisines tout entière avec ses dépendances et son bois ; mais si cette *villa* était cédée dans son intégrité, « *cum appendiciis suis*, » pourquoi cette mention spéciale de la *silva* ? C'est là une redondance dont on ne trouverait aucun exemple dans les chartes de l'époque mérovin-

(1) QUICHERAT, *Critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, dans *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, t. XXVI, p. 526.

gienne. Ou bien le notaire n'eût mentionné aucune des dépendances, ou bien il les eût toutes énumérés : « cum mancipiis, mansis, domibus, etc. » Sont encore cédées l'église de Villechat, la *villa* du même nom et ses dépendances, c'est à savoir la *villa* de *Guidellus* sur l'Yonne ; puis Villiers-Bonneux, l'église de *Fontanas super Arva*, qui est sans doute Fontaine-la-Gaillarde, Courtemaux (Loiret), Foissy sur la Vanne, Trémont, Paroy-sur-Tholon, Volgré, la moitié de Béon, Germigny avec son église, *Baviacus* avec son église ; puis, dans le pagus de Melun, l'église de Vieux-Champagne et d'autres *villæ* et églises non identifiées jusqu'ici avec certitude ; dans le pagus de Meaux, deux *villae*, l'une appelée *Vesde*, l'autre *Silviniacus* ; et dans le pagus d'Auxerre, *Misciacus*.

L'énumération qui précède est faite en des termes qui ne rappellent pas du tout le style des actes de donation de l'époque mérovingienne. La formule qui résume ces donations : « Hæc omnia cum mancipiis, desuper manentibus, mansis, domibus, ædificiis, curtiferis, wadriscapis, vineis, silvis, campis, pratis, pascu-
cuis aquis aquarumve decursibus, totum et ad integrum, rem inexquesitam, cum omni soliditate, » cette formule, abstraction faite des mots *desuper manentibus*, apposés à *mancipiis*, si elle n'a rien qui répugne à l'époque mérovingienne, ne suffit cependant pas à caractériser un acte de cette époque, car son usage a persisté au moins jusqu'à la fin du *x^e* siècle. Mais le roi déclare donner toutes ces choses à l'église fondée en l'honneur de saint Pierre et aux moines qui la desserviront. Cette déclaration contredit cette autre faite

au commencement de l'acte, que la donation s'adresse, non pas au monastère projeté, et non établi, mais à Théodechilde. On ne saurait céder d'un même coup les mêmes biens à deux personnes différentes, surtout quand l'un des donataires n'existe pas encore. Sans compter qu'on ne s'explique pas l'élimination d'un des deux patrons du futur monastère « ad prædictum locum in honore peculiaris patroni nostri Petri apostoli fundatum. »

Clovis prend l'église sous sa protection et lui accorde une immunité. Bien que le plus ancien privilège de ce genre que l'on connaisse et dont l'authenticité ne puisse être mise en doute, soit celui que Dagobert accorda, l'an 635, au monastère de Resbach (1), il n'est pas impossible que Clovis ait délivré de semblables privilèges aux églises de son royaume. Seulement il n'a pas dû le faire dans les termes que lui prête le diplôme de Saint-Pierre-le-Vif. La formule d'immunité, encore qu'elle ait peu varié à travers les âges et qu'elle ait compris, dès le VII^e siècle, tous les éléments essentiels de sa constitution, n'a cependant pas été, à l'origine, aussi développée dans son expression (2) que

(1) Publ. dans Perltz, *Diplomata*, p. 16, n° 15. Voy. BRUNNER, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. II, p. 292, note 29.

(2) Comparez avec la formule du diplôme de Clovis les formules suivantes empruntées à des actes mérovingiens originaux. Diplôme de Childebert III pour l'abbaye de Tussonval, en 696 : « ut nullus iudex poplicus ad causas audiendum vel fridda exigendum, ibidem introitum nec ingressum habere non deberit..... Adio per presente preceptum ex hoc decernimus ordenandum, quod in perpetuo volumus esse mansurum, ut neque vos, neque junioris seo successorisque vestri, nec nullus quislibet ex judiciaria potestate quoque tempore accinctus, in curtis vel villas monasturie, tam de quod ibidem presenti tempore est firmatum, quam quod in autia..... in quibuslibet rebus adque corporibus, ad causas audiendum vel fridda exi-

celle du diplôme de Clovis, la plus compréhensive qui soit ; elle est celle qui, arrêtée au début du ix^e siècle, a persisté jusqu'au xiii^e siècle (1) ; de plus, elle contient une liste de redevances « pedaticos, teloneos, rotaticos, portaticos, ripaticos, » que j'ai trouvée pour la première fois, sinon absolument semblable, du moins analogue dans un diplôme de Charles le Chauve, pour Marmoutier, de l'an 844 (2).

Avec la clause d'immunité s'appliquant à l'ensemble des biens cédés par le roi, en vue de la dotation du nouveau monastère, l'acte semble terminé. Il reprend cependant pour mentionner la tradition que Clovis fait à sa fille et au monastère d'un duc, nommé Basolus, et de ses biens. Ici encore, le rédacteur s'est complu à une amplification de rhétorique qui n'était pas dans les habitudes des notaires mérovingiens et qui, d'ailleurs, était inutile : « Je livre le duc Basolus, naguère superbe

gendum seo mansionis aut paratas vel qualiscumque retribucionis quod fiscus noster exinde accipere aut sperare potuerat, judiciaria potestas nec nostro tempore. nec successoribus rigibus, ingressum nec introitum penitus habere presummat... » (TARDIF, *Cartons des rois*, n° 37, p. 30-31.)

— Diplôme de Childebart III pour l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, vers 700 : « Idio per presente preceptione decernemus urdenandum, quod in perpetuum volumus esse mansurum, ut neque nus neque juniores seu subcessoris vestri, nec quislibet, in curtis vel vilas ipsius abbati vel ipso monestirio.... seu de comparato aut de qualibet adtracto possidere veditur... nullus judex publicus ibidem ad causas audientum, freda exegendum, feddiessoris tollendum nec mansionis aut paratas faciendum, nec homines tam ingenuos quam servientis distrinjendum nec nulas retribucionis requirendum nec exactandum, judiciaria potestas ibidem quoque tempore ingredire non presumat... » (TARDIF, *Cartons des rois*, n° 41, p. 35.)

(1) Voyez Aug. PROST, *L'immunité*, dans *Nouvelle Revue histor. de droit fr. et étranger*, 1882, p. 113 et suiv.

(2) Publ. dans *Gallia Christiana*, t. XIV, *instrumenta*, p. 31.

et orgueilleux, maintenant humilié et enchaîné, avec tout son héritage, ses châteaux, bourgs, terres, et tout ce qu'il possède, de telle sorte qu'à partir de ce jour, tous ses biens appartiennent audit monastère de Saint-Pierre de Sens. » Il est aussi question de ce Basolus dans la charte de Théodechilde, comme nous le verrons plus loin, mais il n'y est pas qualifié duc; ce n'est qu'un certain Basolus. Clovis ne nous dit pas que c'était un duc d'Auvergne; mais il énumère ses biens, tous sis en Auvergne, dans le Limousin, le Cahorsin et le Gévaudan. D'où la conclusion s'impose qu'il résidait en Aquitaine. Or il est certain que, trois ans après la date réelle de son baptême, Clovis n'avait pas encore poussé ses conquêtes au sud de la Loire et n'avait pu y confisquer aucune terre. C'est seulement en 507 que Clovis occupa l'Aquitaine. Si le rédacteur de l'acte a fait allusion à la conquête de cette province, c'est qu'il croyait que la troisième année après le baptême de Clovis correspondait à 508.

Je ne pense pas qu'il subsiste aucun doute sur la fausseté du diplôme de Clovis. Ce diplôme ne nous est pas parvenu sous une forme unique. Il en existait jadis dans les archives de Mauriac une autre recension, évidemment interpolée, mais fort intéressante (1).

(1) Cette recension du diplôme de Clovis a été publiée dans Bréquigny, n° IV, d'après une copie conservée à Mauriac et paraissant remonter au XII^e siècle. PARDESSUS, n° LXV et PERTZ, *Spuria*, n° 2, p. 115, ont reproduit le texte de Bréquigny. Il n'existe plus dans le fonds de Mauriac, aux archives départementales du Cantal, aucune copie du diplôme de Clovis, pas plus que de la donation de Théodechilde. Je dois ce renseignement à M. Ch. Aubépin, archiviste du Cantal, qui a eu l'extrême obligeance de faire sur ma demande des recherches minutieuses dans les vingt-huit cartons qui for-

Elle contient une liste détaillée des biens confisqués sur Basolus et transmis par Clovis à sa fille. Cette liste indique dans chaque *villa* le nombre de colonges et, pour chaque colonge, nominativement les serfs, qui la détenaient avec les redevances qu'ils devaient acquitter : « In Arvernica quidem provincia est alia quedam ecclesia in ripa fluminis Marone dedicata in honore Sancti Pauli et in ipsa villa coloni[cæ] (1) tres, ubi manent homines VI : solvunt in anno annonam modios III. . ; in villa Vidrinas, col[onicus] unus, manet ibi Frodoaldus, *servus Sancti Petri* ; solvit vervicem, denarios VIII... *etc.* » Tous les historiens qui ont connu ce texte, sont tombés d'accord pour y voir une interpolation. Une seule remarque suffit : comment Clovis aurait-il pu qualifier serfs de Saint-Pierre les tenanciers qui habitaient dans ces *villæ* au moment où les biens de Basolus lui furent enlevés pour être transmis à Théodechilde ? La forme de cette liste est celle des polyptyques ou pouillés du ix^e siècle. Elle a été évidemment extraite d'un polyptyque de Saint-Pierre-le-Vif, et très probablement du polyptyque que l'archevêque Hieremias (2) avait fait rédiger pour prémunir les biens de l'abbaye contre toute usurpation et qui est

ment le fonds du prieuré de Mauriac. Je lui adresse mes plus vifs remerciements. Les archives de Mauriac ont été dilapidées pendant le temps qu'elles sont restées à la mairie de Mauriac. En 1875, M. Aubépin a assuré la conservation de leurs débris en les transportant aux Archives départementales.

(1) Et non pas *coloni*, comme porte le texte imprimé.

(2) Cette hypothèse a été déjà émise par l'abbé Bouvier, *Ouvrage cité*, p. 196.

mentionné dans un diplôme de Louis le Pieux, du 18 mai 822 (1).

Avant de rechercher à quelle époque a été fabriqué le diplôme de Clovis, il importe de déterminer la valeur de la charte de donation mise sous le nom de la reine Théodechilde (2).

Bréquigny et Pardessus ont tenu cet acte pour faux. D'autres diplomatistes ont hésité à le condamner : ils y ont vu une pièce très ancienne mais interpolée. Il en existe, aux Archives de l'Yonne, une copie dont l'écriture paraît remonter à la fin du x^e siècle ou au commencement du xi^e siècle (3). Nous suivrons ici le texte publié par Quantin dans son *Cartulaire général de l'Yonne* (4).

(1) QUANTIN, *Cartul. général de l'Yonne*, n° XVII, t. 1, p. 34 : « ... sicuti memoratus episcopus in libelli serie singula loca per ordinem adnotando digessit et manu sua subscripsit et in conventu episcoporum eos qui aderant subscribere rogavit propter cavendas omnimodis contentiones quæ futuris temporibus poterant oboriri... »

(2) C'est à tort que certains auteurs désignent cet acte sous le nom de *Testament* en donnant à ce terme la valeur qu'il a dans le droit moderne. Dans le haut moyen âge, *testamentum* désigne toute espèce de donation. Dans ce sens l'acte de Théodechilde est un *testamentum*, mais ce n'est en aucune façon un acte de dernière volonté.

(3) Les copies conservées de la charte de Théodechilde sont les suivantes : 1^o Archives de l'Yonne, H 167, copie de la fin du x^e ou du commencement du xi^e siècle, fragment de cartulaire ; 2^e mêmes archives (portion conservée à la bibliothèque de Sens), H 32, copie du xvi^e siècle ; 3^o Bibliothèque nationale, lat. 12779, fol. 219, copie du xvii^e siècle ; 4^o DOM COTTERON, *Chronicon S. Petri Viri*, Bibl. d'Auxerre, ms. n° 157, p. 171.

(4) La charte de Théodechilde a été publiée dans BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum*, juin, t. V, p. 366. — BRÉQUIGNY, *Diplomata*, t. 1, p. 65, n° XXXVII. — PARDESSUS, *Diplomata*, t. 1, p. 131, n° CLXXVII. — PERTZ, *Diplomatum imperii* t. 1, p. 132, *Spuria*, n° 16. — J.-B. CHABAU, *Sainte-Théodechilde*, p. 169. — H. BOUVIER, *Histoire de Saint-Pierre-le-*

Dans sa forme générale, l'acte de Théodechilde n'a rien de reprehensible. Il se présente sous la forme d'une épître, comme c'est le cas pour les donations authentiques les plus anciennes de l'époque mérovingienne qui nous soient parvenues. Il est adressé au monastère des saints Pierre et Paul. Vient ensuite la suscription de la donatrice, à laquelle se rattache un préambule indiquant les motifs qui ont déterminé la donation, à savoir le désir d'obtenir la vie éternelle. Suivent : l'énoncé de la donation, les formules comminatoires, la date, les souscriptions de la donatrice et des témoins, la souscription du rédacteur de l'acte.

Mais si des actes rédigés sur ce plan se rencontrent à l'époque mérovingienne, ils ne lui sont pas propres. Ce modèle de donation a été usité dans la France septentrionale jusqu'au x^e siècle et dans le Midi jusqu'au xi^e siècle (1). Il nous faut donc pénétrer dans le détail de l'acte, l'analyser et chercher si nous n'y découvri-
rons pas des expressions ou bien exclusivement particulières aux temps mérovingiens, ou bien, au contraire, qui ne peuvent avoir été employées qu'à une époque plus récente.

L'adresse est bien telle qu'on la trouve dans certains actes mérovingiens. La donatrice s'adresse au monastère : « Domino sancto sacro monasterio in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli sub oppidum civitatis Senonum nostro opere a fundamentis constructo. » Les derniers mots de cette phrase se ren-

Vif, dans *Bullet. de la Soc. des sciences histor. et natur. de l'Yonne*, 1891, p. 201 (traduction).

(1) GIRY, *Manuel de diplomatique*, p. 856.

contrent dans le privilège accordé, en 657, par l'évêque Emmon au monastère de Saint-Pierre : « Monasterio Sancti Petri et Pauli quem domna Theodechildis regina quondam suo opere construxit vel ipsa ibidem suum videtur habere sepulchrum, sub opidum Senonis civitate (1). » Dans une donation authentique faite l'an 711 par une certaine Ingoara au même monastère, on lit : « Monasterio Sancto Petro qui est constructus sub opidum civitate Senonum (2). » Les mêmes expressions figurent encore dans une autre donation de l'an 719, faite par une certaine Léotherie (3).

Mais avec la suscription : « Ego in Dei nomine Theodechildis, filia Chlodoveo quondam rege, » une difficulté se présente. Nous ne savons pas, par ailleurs, que Clovis ait eu une fille du nom de Théodechilde. Grégoire de Tours n'en parle pas. J'admets que son silence ne soit pas une preuve de la non-existence d'une fille de Clovis nommée Théodechilde. Mais comment admettre, si Théodechilde était réellement la fille de Clovis, que les chartes du monastère de Saint-Pierre, des VII^e et VIII^e siècles, n'aient pas mentionné ce fait si notable, puisqu'il ne pouvait que rendre plus dignes de vénération et la fondatrice du monastère et le monastère lui-même. Car le privilège d'Emmon qualifie simplement Théodechilde de reine : « Teodechildis regina. » De même, la donation de Léotherie. L'épigramme versifiée de Théodechilde, commençant par les mots : « Hunc regina locum, » jadis encastree dans le

(1) QUANTIN, *Cartulaire général de l'Yonne*, n° VI, t. I, p. 10.

(2) QUANTIN, *Ibid.* n° IX, t. I, p. 22.

(3) QUANTIN, *Ibid.*, n° X, t. I, p. 24.

mur du chœur de l'église abbatiale, ne mentionnait pas sa parenté avec Clovis (1), pas plus que la pierre placée sur son tombeau et qui portait seulement : « IIII Kal Julii transiit domna Techildis regina (2). » Il nous faut arriver jusqu'aux écrits d'Odoran, c'est-à-dire au XI^e siècle, pour trouver cette affirmation que Théodechilde était fille de Clovis (3).

Si Théodechilde n'était pas fille de Clovis, connaissons-nous une reine mérovingienne du même nom qui puisse être identifiée avec la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif. On ne pensera pas à Théodechilde, femme de Caribert, dont la destinée est exactement connue (4). Il ne s'agit pas davantage de la femme de Théodebert II (5), car cette hypothèse reporterait la fondation du monastère à une époque trop récente.

Mais la plupart des historiens s'accordent pour identifier notre Théodechilde avec une fille de Thierry dont Fortunat a célébré les vertus (6). En effet, Odoran rapporte (7) deux poésies de Fortunat, dont l'une est un chant et l'autre une épitaphe en l'honneur d'une reine Théodechilde. Il les considère comme s'appliquant

(1) Voy. BOLLAND. *Acta Sanctorum*, juin, t. V, p. 362 et 373 ; DURU, *Bibl. histor. de l'Yonne*, t. II, p. 390. — Voyez surtout le procès-verbal de l'invention des reliques de Théodechilde du 16 octobre 1643, publ. par M. Joseph Perrin, dans *Bulletin de la Société archéolog. de Sens*, t. XIV, p. 196-197.

(2) Voy. BOLLAND. *Acta Sanctorum*, juin, t. VII, p. 328.

(3) DURU, *Bibl. histor. de l'Yonne*, t. II, p. 389, 390.

(4) GRÉGOIRE DE TOURS, *Histor.*, IV, 26.

(5) FRÉDÉGAIRE, c. XXXVII.

(6) FORTUNAT, IV, 25, et VI, 3, dans édit. F. Leo, *Monumenta Germaniae historica*, in-4^o, p. 94 et 134.

(7) Odoran, dans DURU, *Bibl. histor. de l'Yonne*, t. II, p. 390.

à une même personne, qui était la fondatrice de Saint-Pierre. La seule raison que les moines de Saint-Pierre eussent de conserver ces deux petits poèmes de Fortunat dans un manuscrit de leur bibliothèque, était qu'ils les considéraient comme relatifs à la fondatrice de leur église. Car il n'est guère probable qu'Odoran, si instruit fût-il, l'ait été assez pour retrouver dans les œuvres de Fortunat ces deux morceaux et les appliquer à la reine dont le corps reposait à Saint-Pierre. En tout cas, il était de tradition, au commencement du ^xⁱ^e siècle, que la reine Théodechilde, chantée par Fortunat, était la fondatrice du monastère. Fortunat dit que Théodechilde était de race royale, que son père était roi, comme aussi son frère et son époux. Il célèbre sa charité, sa piété; il la félicite d'avoir construit des églises. Procope (1) rapporte qu'au temps de Justinien (527-565), Hermégiscle, roi des Varnes, peuplade établie sur la rive droite du Rhin, épousa une sœur du roi Théodebert (534-547). Hermégiscle mort, son fils Radigère quitta sa femme pour épouser sa belle-mère, que bientôt après il répudia. Procope ne donne pas le nom de cette sœur de Théodebert. Mais nous savons par Flodoard (2) que Thierry 1^{er} avait eu

(1) PROCOPE, *De bello gothico*, IV, 20, dans *Rec. des histor. de France*, t. II, p. 42, 43.

(2) FLODOARD, *Histor. ecclesiar. Remensis*, II, 1. « Beato Remigio successisse traditur Romanus, Romano Flavius, post quos Mapinius.... Hujus quoque temporibus, Snavegota regina Remensi ecclesie tertiam partem villæ Virisiaci per testamenti paginam delegasse reperitur. Quam partem villæ ipse quoque præsul Teudechildi, præfate reginæ filie, usufructuario per precariam, salvo ecclesie jure concessit.... Quæ scilicet Theudechildis regina postmodum nonnulla per testamenti sui auctoritatem tempore domui

de sa seconde femme, Suavegotte, une fille. Théodechilde, qui donna plusieurs domaines à l'église de Reims. Cette reine Théodechilde était contemporaine des évêques de Reims, Mapinius et Egidius, le premier qui siégea vers 550, le second d'environ 565 à 590. Il est vraisemblable que la bienfaitrice de l'église de Reims était la femme répudiée du roi des Varnes et que c'est elle dont Fortunat a célébré les vertus chrétiennes. En effet, elle se trouvait être petite-fille, fille, sœur et femme de rois. Evidemment, on ne peut établir d'une façon absolue l'identité de cette reine Théodechilde avec la reine qui, au ^{vi}^e siècle, a fondé le monastère sénonais. Ce qui rend toutefois cette hypothèse vraisemblable (1), c'est que le monastère sénonais a possédé très anciennement des terres en Auvergne. Or la reine Théodechilde avait des domaines dans cette province. Elle y percevait des redevances, et probablement une partie des revenus du fisc royal. Grégoire de Tours (2) raconte qu'un certain Nunninus, qu'il qualifie *tribunus*, et qui avait apporté d'Auvergne en France des tributs dus à la reine Théodechilde, s'arrêta à Auxerre pour prier au tombeau de saint Germain. On s'expliquerait donc l'origine des propriétés du monastère de Saint-Pierre en Auvergne. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que Théodechilde ait obtenu d'un

Egidii Remensi contulit ecclesiae prædia. » (MIGNE, *Patrologie latine*, vol. 135, p. 94.)

(1) C'est là l'opinion à laquelle s'est arrêtée la commission nommée par la Société archéologique de Sens pour examiner le livre de l'abbé Chabau. Voyez *Bullet. de la Société archéologique de Sens*, t. XIV, p. 226.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Gloria confessorum*, c. XLI.

grand personnage de l'Auvergne, Basolus, qu'il disposât d'une partie de ses biens en faveur du monastère qu'elle avait fondé.

On nous opposera que Théodechilde était vénérée comme vierge au monastère de Saint-Pierre-le-Vif. Cette tradition de la virginité de la fondatrice du monastère ne remonte pas, que nous sachions, à l'époque mérovingienne. Il en est question pour la première fois dans le chroniqueur Odoran.

Il nous paraît donc vraisemblable que le monastère de Saint-Pierre-le-Vif doit sa fondation, au cours du *vi*^e siècle, à la reine Théodechilde, fille de Thierry I et petite-fille de Clovis. Si l'on admet cette conclusion, il faut considérer les mots « *filia Clodovæo* » de l'acte de Théodechilde comme une interpolation,

Revenons à l'acte lui-même. Théodechilde expose les motifs qui ont déterminé sa donation. Ils sont ceux qu'on rencontre dans tous les actes analogues du moyen âge. La reine y exprime la nécessité qu'il y a pour tous ceux qui veulent obtenir le salut de leur âme, de donner aux églises et aux pauvres, leurs biens temporels, seul moyen de s'assurer les biens éternels. La formule employée contient même quelques fautes de latinité telles qu'on en relève dans les chartes mérovingiennes. Mais cette formule contient aussi un passage suspect. La reine déclare avoir en vue le salut de ses parents : « *Igitur ego... pro amore Domini nostri Jesu Christi et meorum facinorum parentumque nostrorum abluenda discrimina.* » Je n'ai rencontré de mention analogue ni dans les formules de donations ni dans les actes authentiques de l'époque mérovin-

gienne. Cette préoccupation est la marque d'une époque plus récente.

Théodechilde qualifie l'acte qu'elle a fait dresser d'*epistola cessionis* ce qui est conforme aux usages des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles. Elle exprime la transmission de ses biens au monastère dans des termes qui sont ceux des formules mérovingiennes, mais qui, d'autre part, sont restés en usage jusqu'au ^{xi}^e siècle. Vient ensuite l'énumération des biens cédés. Les *villæ* mentionnées figurent toutes dans le diplôme de Clovis ; mais en revanche le diplôme de Clovis en mentionnait d'autres que l'on s'étonne de ne pas trouver ici, puisque le diplôme de Clovis devrait être antérieur à la donation de Théodechilde. Cette énumération dans son ensemble n'a rien qui répugne à la fin du ^{vi}^e siècle, mais elle n'a rien non plus de caractéristique. Même, certains détails révèlent une époque moins ancienne. Ainsi Mâlai est appelé *Musliaco* ; j'ai déjà dit que c'était là une forme qui ne devait pas exister au ^{vi}^e siècle. Il est question du *vicus Sancti Petri*. Peut-on croire que le bourg qui entourait le monastère eût déjà pris le nom du principal patron de ce monastère si récemment fondé. La liste des *villæ* est précédée des mots « in ipso pago. » Or il n'a été auparavant question d'aucun *pagus*. Le rédacteur a cru avoir parlé du *pagus Senonicus*. Un notaire mérovingien n'eût pas commis pareille étourderie ; car l'on attachait un soin particulier à la mention du *pagus* qui d'ordinaire suit le nom de la *villa* et ne le précède pas. Il est question de l'*area piscatoria*, mention déjà incriminée à propos du diplôme de Clovis. La donatrice dit qu'elle tient cette pêcherie de son

père Clovis : « quam a genitore meo præfato Chlodoveo pro hoc ipso impetravi. » Un notaire du ^{vi}^e siècle n'eût pas manqué d'accoller le qualificatif *rege* à *Clo-doveo*. Après l'énumération des *villæ* vient le détail des éléments de la propriété. « Hæc omnia cum mancipiis desuper manentibus, mansis, domibus, ædificiis, curtiferis, wadriscapis, vineis (1), silvis, campis, pratis, pascuis, aquis aquarumve decursibus, totum et ad integrum rem inexactam cum omni soliditate ad prædictum locum in honore peculiaris patrono nostro Petro fundato. » Les mots *desuper manentibus* n'accompagnent pas encore le mot *mancipiis* au ^{vii}^e siècle. Le plus ancien exemple que je connaisse d'une expression analogue « mancipiis ibidem commanentis (2) », se trouve dans une formule du recueil connu sous le nom de *Cartulæ Senonicæ*, recueil qui n'a été formé que dans la seconde moitié du ^{viii}^e siècle. Ce recueil contient, il est vrai, quelques chartes mérovingiennes, mais dont aucune n'est antérieure au ^{vii}^e siècle. Nous lisons encore la formule « cum hominibus ibidem commanentibus » dans une charte de donation des *Formulæ salicæ Lindenbrogianæ* (3) qui ne remontent qu'au ^{viii}^e siècle. On chercherait vainement pareille expression dans les formulaires du ^{vii}^e siècle. La même observation s'applique au mot *curtiferis*.

(1) Le texte publié par Quantin est fautif. Nous adoptons celui de la copie du ^{xi}^e siècle. Le mot *vineis* est précédé des mots *uudis . capis*, qui sont une mauvaise transcription de *uadriscapis*. Le mot *capis* est surmonté d'un trait abrégé qui paraît ajouté. Du reste *campis* se trouve plus loin.

(2) *Cartulæ senonicæ*, appendix, n° 1, dans ZEUMER, *Formulæ*, p. 208.

(3) *Formulæ Salicæ Lindenbrogianæ*, n° 1, dans ZEUMER, p. 266.

La reine Théodechilde rapporte ensuite la donation que lui a faite un certain Basolus, de divers biens sis en Aquitaine, à savoir en Auvergne et en Limousin, et qu'elle a transmis au monastère de Saint-Pierre. Cette seconde partie de l'acte n'est pas plus que la première à l'abri de toute critique. D'abord il y est question de la viguerie de Mauriac « in pago Alvernico, in vicaria Mariacense. » Or ce n'est qu'au ix^e siècle que la *vicaria* apparaît comme subdivision du *pagus*. De plus il est fait mention de plusieurs *casæ indominicatæ*, ce qui est un autre indice d'une rédaction carolingienne.

La date n'est pas formulée comme elle devrait l'être. En effet elle contient l'indication du mois et non celle du jour. Or, d'après la législation romaine qui, sur ce point, fut respectée par les notaires mérovingiens, un acte pour être valable devait être daté de l'année et du jour (1). D'ailleurs c'est le cas de la charte de donation d'Ingoara et de celle de Léotherie, qui sont cependant de date plus récente. L'année du règne est indiquée ainsi : « anno nono regnante Chlotario rege germano meo. » Or les chartes d'Ingoara et de Léotherie ont conservé l'ancienne formule : « anno primo regni domni nostri Dagoberti regis », « anno quinto regni [domni] nostri Chlodovei regis. » Enfin l'indiction est indiquée, ce qui n'est pas la règle dans les dates des actes mérovingiens. Examinons la date en elle-même : « Fait à Sens au mois de septembre, la neuvième année du règne de mon frère le roi Clotaire, indiction seconde. » Cette date est absurde. Elle est le

(1) GIRY, *Manuel de diplomatique*, p. 577.

fait d'un notaire qui ne connaissait ni la chronologie des rois mérovingiens, ni la manière de compter les années de leur règne. En effet, on comptait les années pour chaque roi à partir de son premier avènement et non pas à partir de son avènement dans chaque partie du royaume. Donc la neuvième année du règne de Clotaire était l'an 519. Mais si notre charte était de l'an 519, qui d'ailleurs ne correspond pas à l'indiction 2, le notaire sénonais aurait dû la dater du règne de Clodomir dont l'autorité était alors reconnue à Sens, cité comprise dans le royaume d'Orléans (1). Il est vrai que l'usage de dater du premier avènement était celui de la chancellerie royale et qu'on a pu ne pas s'y conformer dans les autres chancelleries. Soit, mais le royaume de Clodomir a échoué peut-être en partie, à Clotaire en 526 (2). La neuvième année serait 534 qui a pour indiction le chiffre 12. Il est possible que le rédacteur de la charte — et dans ce cas-là il vivait au plus tôt au ix^e siècle — ait cru que Sens faisait partie du royaume de Bourgogne. Clotaire a eu dans sa part ce royaume en 534. La neuvième année serait 542, qui correspond à l'indiction 5. Enfin, supposera-t-on que les années sont comptées à partir du moment où Clotaire fut roi de toute la monarchie franque. C'est en 558 qu'il devint seul roi. La neuvième année serait 566. Or Clotaire était mort en 561. La date de notre charte a donc été ajoutée à une époque où l'on avait des notions

(1) Voyez Loxenon, *Géographie de la Gaule au vi^e siècle*, p. 94.

(2) Cette hypothèse est peu probable ; car la cité de Sens fut plus vraisemblablement partagée entre Childebert et Théodebert ; la ville de Sens fut attribuée à Théodebert. Voy. Loxenon, *Ouvrage cité*, p. 324.

inexactes sur la chronologie des rois mérovingiens.

Quant aux personnages qui ont souscrit à l'acte de Théodechilde, la plupart sont inconnus. Mais il en est que nous avons déjà rencontrés parmi les témoins du diplôme de Clovis : Eracle, évêque de Sens, Germain, évêque de Paris, Médard, évêque de Noyon. Germain et Médard ont été évêques au temps de Clotaire. Pour Eracle, il est bien probable qu'il n'occupait plus le siège de Sens en la neuvième année du règne de Clotaire. Car dès 533 Léon était évêque de Sens; il envoyait en sa place le prêtre Orbat au concile d'Orléans (1). Entre Eracle et Léon, il faut placer l'évêque Paul. Du reste, si l'on admet que Théodechilde est la fille de Thierry, elle n'a pu fonder le monastère de Saint-Pierre qu'après 533, après sa répudiation, vers le milieu du vi^e siècle.

Ainsi la donation de Théodechilde ne nous est pas parvenue en sa forme primitive. Elle contient pour le moins de nombreuses interpolations. Mais si les moines de Saint-Pierre-le-Vif avaient possédé la charte originale de Théodechilde on ne voit pas les raisons qui les auraient déterminés à lui faire subir des remaniements qui n'ajoutent rien à sa valeur. Si d'ailleurs nous retirons tous les passages interpolés il ne reste qu'une énumération de *villæ* qui ne saurait donner prise à la critique. Nous avons relevé un certain nombre d'expressions qui ne peuvent remonter plus haut les unes que le viii^e siècle, les autres que le ix^e siècle; nous n'en avons pas trouvé une seule qui soit exclu-

(1) MAXSI, *Concilior. amplissima collectio*, t. VIII, p. 839.

sivement propre au vi^e siècle. Il n'y a rien dans cette charte qui caractérise une rédaction du vi^e siècle. Nous sommes donc autorisé à conclure que l'acte mis sous le nom de Théodechilde est apocryphe

Reste à déterminer l'époque de fabrication de la charte de Théodechilde et du diplôme de Clovis. Bréquigny a vu dans ces deux pièces l'œuvre d'un même faussaire. En quoi il se trompe. Ces deux actes sont très différents dans leur aspect général. La charte de Théodechilde a été habilement composée par un moine qui a pris pour modèles les chartes les plus anciennes qu'il eût à sa disposition, ou bien un formulaire. Le diplôme de Clovis est l'œuvre d'un moine inexpérimenté qui n'a pas su recourir à un diplôme royal mérovingien, ni même carolingien, pour encadrer sa composition. Ces deux actes ne sont pas du même temps. Car tandis que dans la charte de Théodechilde, Basolus n'est qu'un « homo aliquis nomine Bazolus » ce personnage est devenu « ducem Basolum » dans le diplôme de Clovis. Les domaines cédés sont plus nombreux dans le diplôme de Clovis que dans la charte de Théodechilde; dans le premier de ces actes ils sont, pour la plupart, donnés avec leur église, tandis que l'acte de Théodechilde ne fait aucune mention d'églises sauf pour les terres auvergnates. Il est donc évident que la charte de Théodechilde est antérieure au diplôme de Clovis. Enfin pour quiconque est habitué au style diplomatique le style du premier des deux actes apocryphes sent pleinement le ix^e ou le x^e siècle, le second, le xi^e siècle.

Odoran, moine et chroniqueur de Saint-Pierre-le-Vif, connaissait l'acte de donation de Théodechilde.

Voici ce qu'il dit dans l'opuscule qu'il a consacré à l'origine de son monastère : « Clotaire, le plus jeune des fils de Clovis vivant encore, mais ses trois frères étant morts, sa sœur, avec son appui, édifia en vue de la ville de Sens et sur le modèle du monastère que ses parents avaient construit à Paris, un monastère en l'honneur des apôtres et y installa des moines pour y servir Dieu sous l'autorité de la religion et la discipline d'un abbé; elle ordonna que son corps y fût enterré. Tout ce qu'elle possédait, soit en propre, soit en acquêt, en deça de la Loire, c'est-à-dire en France, ou au delà de la Loire, c'est-à-dire en Aquitaine, elle le donna au monastère par un titre de *testamentum*. Quiconque désirera connaître plus complètement sa libéralité, pourra se faire ouvrir les archives du monastère où il trouvera des renseignements certains (1). » Il paraît bien, par cette dernière phrase, qu'Odoran avait trouvé dans les archives de Saint-Pierre l'acte de donation de Théodechilde. Odoran a composé son opuscule sur les origines de Saint-Pierre à l'instigation de l'archevêque

(1) ODORAN, *Opusculum I* : « Adhuc autem Chlotario juniore, tribus fratribus defunctis, superstite, soror ejus, Theudechildis nomine, eo favente, in conspectu Sennensis urbis, ad instar illius quod genitores ejus Parisiis construxerunt, in honore supradictorum apostolorum, monasterium ædificavit, et ut sub sancta religione et abbatio imperio ibidem monachi Deo cunctis diebus deservirent, instituit; corpusque suum ibidem sepultura tradere mandavit. Quicquid vero citra Ligerim, id est in Francia, vel ultra Ligerim, id est in Aquitania, sive de possessio seu de adquisito habere potuit, eidem casæ Dei sub titulo testamenti condidit. Quod si quis ad plenum nosse cupit, si ipsius monasterii, ut sunt, reserata illi archiva fuerint pro certo nosse poterit. » (DURU, *Bibliothèque histor. de l'Yonne* t. II, p. 390.)

Lietry (1), qui siégea de 1000 à 1029. Comme au moment où il écrivait, l'acte reposait déjà aux archives, sa composition est antérieure à Odoran, c'est-à-dire à la fin du x^e siècle.

Peut-on préciser davantage ? D'ordinaire l'objet des faux était de favoriser et justifier les revendications des moines sur les terres dont la propriété leur était contestée. Y a-t-il dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre une période où elle ait dû défendre ses biens contre des usurpateurs ? En 886, le 30 novembre, les Normands vinrent mettre le siège devant Sens. Les monastères qui entouraient la ville furent pillés et incendiés (2). Plus tard, en 938, d'autres barbares, que Clarius appelle des Hongres, envahirent la France. Ils mirent encore le feu à l'abbaye de Saint-Pierre : les moines, à leur approche, avaient transporté les corps saints dans leur église de Saint-Pierre à l'intérieur de la cité (3). Jusqu'alors le monastère n'avait souffert en quelque sorte qu'extérieurement. Le temps n'était pas éloigné où il allait subir des dommages plus graves, être atteint dans sa substance même, dans son patrimoine. Sous l'archevêque Heldeman (954-959), il tomba entre les mains d'un abbé, ami du luxe, Notran, qui commença la ruine de son monastère, encore à cette époque riche de tous les biens dont l'avait doté la reine

(1) ODORAN *Prologus* : « Igitur in primis de domnæ Theudechildis origine et fine, et loci nostri fundamine ea quæ, Rotberto, piissimo rege, adhortante, et domno Leutherico archiepiscopo commonente, brevi calamo comprehendi, ponere disposui » (DURU, *Bibl. histor.*, t. II, p. 387.)

(2) Voyez : FAVRE, *Eudes*, p. 64

(3) CLARIUS, dans DURU, *Bibl. histor.*, t. II, p. 482.

Théodechilde (1). L'archevêque Archambaud, fils de Robert, comte de Troyes, acheva l'œuvre de ruine commencée par Notran. Ce prélat imposé par Lothaire (959) arrivait à la dignité épiscopale avec tous les appétits des seigneurs du temps. Il ne vit dans les domaines de son église qu'un moyen de satisfaire ses passions. Il mit la main sur l'abbaye de Saint-Pierre, il s'installa dans les bâtiments claustraux avec ses serviteurs, ses chiens et ses faucons; après s'être débarrassés des moines par l'assassinat. Il administra lui-même le temporel du monastère si l'on peut appeler administration une dilapidation systématique. Les églises, les *villæ*, les terres, il les vendit ou les employa à son usage (2). Un certain chevalier nommé Frodon, qui avait des sentiments pieux, s'émut de tant de sacrilèges. Pour sauver les débris des richesses du monastère, il demanda à l'archevêque pour son fils, qui portait le même nom que lui, la charge de trésorier. Le prélat y consentit; le nouveau trésorier emporta chez lui, dans la cité, les restes du trésor et les chartes du monastère (3).

(1) ODORAN, *Opuscul.* V : «... Notrannus cenobii Sancti Petri prelator efferbuit, gazarum qui et conglomerator strenuus, Nevernensium dignitatem presulatus promeruit muneribus. Ambicionis autem ejus fastu pregravatum Sancti Petri cenobium pene venit ad nichilum. Honestafatur vero illius adhuc in tempore idem locus, pocioribus utrarumque facultatum rebus ditatus a Deo devota Techilde regina... » (DURU, *Bibl. histor.*, t. II, p. 361.)

(2) Voyez sur ces faits bien connus : *Acta S. Saviniani*, dans DURU, *Bibl. histor.*, t. II, p. 361; CLARIUS, *Ibid.*, p. 486.

(3) CLARIUS : « Quidam autem miles, Frodo nomine, compaciens ruinæ cænobii illius, postulavit ab ipso archiepiscopo dari thesaurum Sancti Petri filio suo Frodoni. Factus autem thesaurarius, accepit illud tale ornamentum quod invenit et cartas ipsius cænobii detulitque omnia in domum suam in civitatem. Fecit autem non cupiditate retinendi sed causa servandi. » (DURU, *Bibl. histor.*, t. II, p. 487.)

Archambaud mort (29 août 967), un prelat aussi pieux que celui-ci avait été impie lui succéda : Anastase, qui, ami des moines, s'occupa de la réforme de Saint-Pierre. Il installa des moines dans l'abbaye, et surtout il rechercha les terres du monastère et les racheta (1). Son successeur Sewin, secondé par son neveu Rainard qu'il plaça comme abbé à la tête du monastère, continua et acheva l'œuvre d'Anastase (2). N'est-il pas naturel de penser que le premier soin d'Anastase fut de reconstituer les archives du monastère ? Cela était nécessaire pour mener à bien l'enquête qu'il ouvrit pour la reconstitution du patrimoine des religieux. Aussi, est-il vraisemblable que c'est sous l'administration d'Anastase, entre 967 et 976 que fut rédigée la charte de Théodechilde, qui, si elle avait existé, avait pu périr soit dans les incendies successifs du monastère, soit lors de la translation des archives opérée par le trésorier Frodon. On y inséra toutes les terres pour lesquelles les moines n'avaient plus aucun titre authentique. C'était une garantie pour l'avenir.

A cette hypothèse on n'opposera pas que la charte de Théodechilde parle du bourg de Mauriac sans faire mention du prieuré qui y fut fondé par l'archevêque Hieremias avant 827 (4), ce qui tendrait à prouver que

(1) *Acta S. Saviniani* : « Cepit ultro terras cenobii inquirere, precio redimeri. » (DURU, *Bibl. histor.* t. II, p. 362.)

(2) *Acta S. Saviniani*, dans DURU, *Bibl. histor.* t. II, p. 363, 365 ; CLARIUS, *Ibid.*, p. 494.

(3) Sur les dates d'Archambaud et d'Anastase, voyez LOT, *Les derniers Carolingiens*, p. 335, 336 et PROU, dans *le Moyen-Age*, année 1892, p. 54.

(4) CLARIUS : « Ipse (Hieremias) ædificavit cellam in Aquitania, in loco qui dicitur Mauriacus, mutans nomen ejus et vocans Noviacum, in honore

la charte a été rédigée avant cette fondation. Je répondrai que le diplôme de Clovis, qui, comme nous le verrons, a été fabriqué en un temps où le prieuré de Mauriac existait et depuis deux siècles au moins, n'en parle pas davantage. Les moines sénonais ne pouvaient commettre cette grossière erreur de placer les origines du prieuré de Mauriac au vi^e siècle ; ils s'en seraient bien gardés, d'autant plus que les moines de Mauriac ayant de bonne heure cherché à rompre ou à détendre les liens qui les rattachaient à Saint-Pierre-le-Vif, les moines sénonais de leur côté s'efforcèrent de maintenir

Sancti Petri, in proprio fundo ipsius Sancti Petri Senonensis, quam Theodechildis, filia regis Chlodovei, et Basolus, comes Arvernix, ob amorem Dei, ad stipendia monachorum reliquerant. Per deprecationem Frodberti, abbatis cœnobii Sancti Petri Senonensis ipsam cellam construxit et quod homines ipsius pagi terras et prædia Sancti Petri diriperent et in proprios usus retinerent. Instituit autem et monachos regulares de ecclesia Sancti Petri Senonensis, qui illic Deo servirent, quatenus locus ipse prædia et terras, quas adhuc possidebat, ex toto non perderet et ut ipsa cello, Deo auctore, per cuncta tempora sub custodia Frodberti abbatis et ejus successorum esset, et ita gubernarent villas et ecclesias quæ conjacent in Aquitania et Arvernia, in Lemovicensi pago, sicut antecessores sui gubernaverunt. Postulavit autem idem Hieremias archiepiscopus et Frodbertus abbas a Iludowico augusto fieri sibi privilegium de eadem cella et de omnibus appenditiis quæ adjacent cœnobio Santi Petri Senonensis quod et impetravit. » (Duru, *Bibl. hist.*, t. II, p. 471.) — Pour placer la fondation du prieuré de Mauriac avant 827 nous nous basons sur un diplôme de Louis le Pieux, en date du 9 mai 827, aujourd'hui perdu, mais mentionné dans un inventaire des titres de l'archevêché de Sens, rédigé au xvi^e siècle, et cité par Derbier du Châtelet, *Dictionnaire statistique du département du Cantal*, t. IV, p. 217, d'après une note de Quantin : « 827, 9 mai. Confirmation accordée par Louis le Débonnaire à Hieremias, archevêque, des privilèges donnés par lui-même et par ses prédécesseurs aux archevêques pour l'Eglise de Sens, les monastères de Sainte-Colombe, Saint-Pierre, Saint-Jean, Saint-Héraclé, et pour le monastère qu'Hieremias a fait bâtir, au delà de la Loire »

le prieure auvergnat dans leur immédiate dépendance. Les biens de Basolus avaient été donnés à Saint-Pierre-le-Vif : les chroniques et les chartes le répètent sans cesse. Quand Hiérémias avait fondé le prieuré de Mauriac, il s'était proposé d'arrêter le pillage des biens de Saint-Pierre sis en Auvergne, favorisé par l'éloignement des propriétaires.

L'argument qu'on pourrait tirer d'un diplôme de Louis le Pieux, déjà cité (1) serait plus fort. En effet, dans ce diplôme, du 18 mai 822, l'empereur rapporte que Hierémias est venu le trouver et lui a montré que les abbayes sénonaises ont été appauvries par les archevêques eux-mêmes qui ne pouvant faire face à leurs dépenses avec les ressources de leur église, se sont emparés d'une partie des biens des abbayes. L'archevêque a reconstitué leur patrimoine et pour prévenir toute dilapidation ultérieure, il a fait dresser la liste de leurs biens dans un *libellus*. Il prie l'empereur de ratifier son œuvre et de prendre sous sa protection les monastères et leur temporel. Ainsi dès avant 822, Saint-Pierre avait eu à défendre ses propriétés ; il serait donc possible que dès 822, à l'époque où l'archevêque Hieremias les aidait à rentrer en possession de leurs biens, les moines de Saint-Pierre eussent rédigé la donation de Théodechilde. Ce qui nous empêche toutefois de placer la rédaction de l'acte faux vers 822, c'est qu'il nous paraît qu'il eût fait double emploi avec le *libellus* de Hieremias, qui, signé de Hieremias, présenté dans un synode à la signature des évêques

(1) Voyez plus haut, p. 26 et note 1.

présents, sanctionné par l'autorité impériale, suffisait à établir les droits de Saint-Pierre et constituait un titre authentique pouvant être produit devant les tribunaux.

La fabrication du diplôme de Clovis est, comme nous l'avons déjà montré, postérieure à celle de la charte de Théodechilde. Au moment où Odoran écrivait, ce diplôme n'existait pas. Comment croire, s'il eût existé, qu'Odoran, qui avait consulté les archives, qui écrivait un opusculé spécial sur la fondation du monastère, ne l'eût pas mentionné ? Comment croire que racontant la vie de Clovis il n'eût pas rappelé la part prise par ce roi à l'établissement de l'église des saints apôtres de Sens ? Le récit que Clarius (1) a fait des origines du monastère est tout autre. Odoran ne plaçait les commencements du monastère que sous le règne de Clotaire, après la mort des frères de ce roi ; Clarius nous dit que Théodechilde commença d'édifier l'église sous le règne de Clovis, avec l'aide de Clovis, permettant à Théodechilde de procéder à sa pieuse fondation et lui fournissant à cet effet les ressources matérielles nécessaires.

La chronique de Clarius s'arrête à l'année 1124. D'autre part, comme il n'est pas vraisemblable qu'on ait rédigé le diplôme de Clovis du vivant d'Odoran, puisque les données de ce diplôme contredisent le récit de cet historien, et qu'Odoran mourut en 1046, c'est entre les deux dates extrêmes de 1046 et 1124 qu'il faut placer la composition du diplôme de Clovis

(1) CLARIUS, dans DURU, *Bibl. hist.*, t. II, p. 464.

J'ai déjà fait remarquer la complaisance avec laquelle le rédacteur s'étend sur le fait que l'église de Saint-Savinien et celle de Saint-Sérotin étaient le lieu de sépulture des archevêques de Sens, des clercs et même de tout le peuple sénonais. Or nous savons qu'en 1068, quand on entreprit la reconstruction de l'église de Saint-Savinien, l'établissement des fondements du nouvel édifice amena la découverte d'un grand nombre de sépultures (1). Beaucoup de corps étaient décapités : c'étaient les restes des premiers martyrs de la foi. De là l'idée que le monastère de Saint-Pierre avait été fondé dans le premier cimetière chrétien sénonais, à l'entour des sépultures des saints Savinien, Potentien et Sérotin. J'aperçois, pour ma part, un lien étroit entre le passage du diplôme de Clovis, auquel je fais allusion, et l'invention des sépultures de l'an 1068. Il me paraît qu'on retrouve dans le diplôme le souvenir de cet événement qui marqua dans les annales de Saint-Pierre-le-Vif.

Le style du diplôme sent, pour ainsi dire, la fin du xi^e siècle. Un diplôme royal conçu dans des termes aussi insolites ne pouvait paraître étrange à des hommes habitués aux diplômes royaux de Henri et surtout de Philippe I^{er}. A cette époque il n'y avait plus aucune règle pour la rédaction des actes royaux. Les formules mêmes variaient à l'infini : résultat de la désorganisation de la chancellerie royale. Les actes étaient apportés tout rédigés des monastères à la chancellerie. Le rôle des notaires royaux se réduisait à y apposer les

(1) CLARIUS, *Ibid.*, p. 508.

signes de validation. C'est aussi le temps où les chartes sont remplies de récits historiques, comme c'est le cas de notre diplôme. De plus, autant que nous pouvons en juger par la copie du xiv^e siècle, qui est, selon nous, une copie figurée du prétendu original, les caractères extérieurs de ce prétendu original, si jamais on le retrouve, ne contrediront pas notre conclusion. Les signes d'abréviation rappellent ceux que nous sommes habitués à voir dans les chartes du xi^e siècle, comme aussi la forme des lettres, spécialement des hastes prolongées et légèrement ornées. Il y a même quelque chose de plus caractéristique : ce sont les croix, extrêmement variées, qui précèdent ou suivent les noms des témoins, et surtout la note tironienne déformée qui signifiait *subscripsit* et qui était très usitée dans les chartes de la fin du xi^e siècle (1).

Ainsi, je considère le diplôme de Clovis comme ayant été fabriqué peu après 1068, ce qui revient à rapporter cette falsification au temps de l'abbé Gerbert, qui dirigea l'abbaye de 1046 à 1079. Or, c'est sous ce même abbé que fut rédigée, comme l'a établi l'abbé Duchesne (2), la grande passion de saint Savinien.

On ne saurait invoquer, pour préciser l'époque de la composition de la charte de Clovis, un diplôme de Louis VI (3) daté de l'an 1112, et dont un passage a été évidemment emprunté à la charte de Clovis. Le roi Louis VI rappelle que le monastère de Saint-Pierre

(1) Voyez un fac-simile grossier dans BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum*, juin, t. V, p. 368.

(2) Voyez *Bulletin critique*, 1885, p. 107, et 1892, p. 123.

(3) Diplôme publié par GLASTIN, *Cartul. de l'Yonne*, t. II, n^o XL p. 44.

a été fondé à l'est de Sens, au temps de Clovis, par une de ses filles nommée Théodechilde, avec l'aide de son père et que celle-ci l'a doté de ses biens. Plus loin on trouve cette phrase caractéristique : « Illud etiam inserere placuit ut quoddam monasterium quod in Arvernico pago est situm, quodque idem prefatus rex de possessionibus cujusdam *superbissimi ducis Aquitanie, nomine Basoli*, quem rebellantem in montanis cepit et *carceratum* Senonas multo tempore tenuit, tandemque eidem filie sue. ut monachum eum faceret in prefato monasterio... » Si cet acte de Louis VI était authentique, il nous permettrait d'affirmer que la rédaction du diplôme de Clovis est antérieure à 1112; mais cet acte porte dans ses formules insolites des preuves de sa fausseté (1). Il peut donc être postérieur à la date que ses rédacteurs lui ont assignée. Il est notable toutefois qu'il est dirigé contre les moines de Mauriac.

L'idée d'attribuer un rôle à Clovis dans la fondation de Saint-Pierre-le-Vif a été suggérée par la charte même de Théodechilde. D'abord cette reine s'y déclarait la fille de Clovis. De plus, parlant de la pêcherie sous le pont de l'Yonne, elle disait l'avoir obtenue de son père Clovis. Enfin elle associait son père au mérite de son bienfait.

Se réclamer de Clovis, le premier roi de France chrétien, c'était se forger une arme contre les empiètements des officiers royaux sur les droits de l'abbaye de Saint-Pierre. En 1061, l'abbé Gerbert s'était plaint

(1) M. Luchaire tient ce diplôme pour faux. Voyez LUCHAIRE, *Louis VI le Gros*, p. 322.

(2) QUARTIN, *Cartul. de l'Yonne*, t. I, n° 32 II, p. 136.

à Philippe I^{er} que ses prévôts levassent injustement des coutumes sur les terres de Saint-Pierre. Le roi avait accueilli les plaintes de l'abbé et lui avait accordé une immunité pour son monastère (1). Il était naturel que l'abbé Gerbert, qui se montra si soucieux de relever le prestige de son église et d'en amplifier le domaine, cherchât par tous les moyens à le défendre contre les spolations si fréquentes à cette époque. Il ne pensait pas à coup sûr commettre un acte indélicat en mettant sous une forme authentique ce qu'il croyait être l'expression de la vérité. En second lieu, le diplôme de Clovis visait les moines de Mauriac, oublieux des origines de leur monastère et animés du désir de se rendre indépendants. Cette lutte entre Saint-Pierre-le-Vif et Mauriac éclate aussitôt après la mort de Gerbert : il est donc à présumer qu'elle était plus ancienne. Le second successeur de Gerbert, Hermuin, mourut à Mauriac en 1096 (2). On ne s'explique sa présence dans ce monastère que par la nécessité où il avait été de ramener les moines à l'obéissance ; surtout quand on voit son successeur Arnaud obtenir du pape Pascal II (3) une bulle confirmant les droits de Saint-Pierre sur Mauriac et ces mêmes droits affirmés encore par le concile de Troyes en 1105 (4), puis une révolte éclater à Mauriac en 1109 (5). Or, le diplôme de Clovis énumère par le menu et avec plus de soin, qu'on ne

(1) QUANTIN, *Cartul. de l'Yonne*, t. I, n° XCVII, p. 186.

(2) CLARIUS, dans *Bibl. histor.*, t. II, p. 513.

(3) Bulle du 10 nov. 1103. Cf. JAFFÉ-WATTENBACH, *Regesta pontificum Romanorum*, n° 5953.

(4) CLARIUS, dans DURU, *Bibl. histor.*, t. II, p. 515.

(5) CLARIUS, dans DURU, *Bibl. histor.*, t. II, p. 520.

l'avait fait dans l'acte de Théodechilde, les possessions de Saint-Pierre en Auvergne. Il insiste sur le fait que Basolus a été donné à Théodechilde, corps et biens, pour être remis au monastère de Saint-Pierre ; il décrète que les biens de Basolus resteront à tout jamais dans le domaine de Saint-Pierre de Sens et qu'ils serviront à l'entretien de ses moines. C'est pourquoi lorsque les moines de Saint-Pierre rédigèrent, sous le nom de Louis VI, la charte citée plus haut, portant que le monastère de Mauriac, resterait sous l'autorité directe de l'abbé de Saint-Pierre-le-Vif, ils s'appuyèrent sur l'autorité du diplôme de Clovis et transcrivirent le passage relatif au duc Basolus. La fabrication du diplôme de Clovis s'explique donc par le désir de défendre le patrimoine de Saint-Pierre-le-Vif et contre les officiers royaux et contre les religieux de Mauriac.

En résumé, la charte de donation de Théodechilde, calquée sur un acte ou une formule de la fin du VIII^e siècle, a été rédigée avant l'an 1000 et très probablement entre 967 et 976. Le diplôme de Clovis a été rédigé entre 1046 et 1124 et très probablement entre 1068 et 1079.

MAURICE PROU.

NOTICE

SUR QUELQUES NOMS DE LIEUX

DES DÉPARTEMENTS

DE L'YONNE ET DE SEINE-ET-MARNE

DONT LE NOM PRIMITIF EST UN SOUVENIR DES LANGUES
ET POPULATIONS IBÈRE ET LIGURE

Suivant MM. Mullendorf, d'Arbois de Jubainville et Alexandre Bertrand (1) les Ligures étaient très probablement originaires des contrées baignées par la mer Baltique et la mer du Nord. Ils en ont émigré, chassant devant eux les Sicanes, et représentent la première invasion des Northmans, ou hommes du Nord (2).

Les Ligures, ainsi que les Ibères, s'établirent sur les rivages de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, dès le x^e, peut-être dès le xii^e siècle avant notre ère.

C'est en Italie et surtout en Sicile que le premier de ces deux peuples fonda des établissements sérieux. Sur nos côtes, les Ligures ne furent guère que des pirates. Des régions alpestres qu'ils occupaient, ils ont dû dominer sur un plus grand territoire, et Festus Avienus nous dit qu'ils avaient pour limite occidentale la rive

(1) *La Gaule avant les Gaulois, d'après les monuments et les textes*, 1 vol. in-8°. Paris, 1892.

(2) *Bulletin de l'Académie des Inscriptions*, 1891, p. 396.

gauche du Rhône et que les Ibères se trouvaient à l'ouest de ce même fleuve.

L'influence des Ligures a été très faible dans l'intérieur du pays, que d'ailleurs ils connaissaient assez peu. Quelques groupes durent cependant se détacher des régions principalement occupées par le gros de la nation et fonder des établissements plus au nord, car, bien que la langue ligure ait disparu sans laisser de traces apparentes dans des textes, les recherches philologiques ont fourni des données fort intéressantes sur des noms propres qui proviennent, en totalité ou en partie, de cet ancien idome.

Il en est ainsi du nom primitif de *Sens*, *Agedincus*, et du nom de la commune de *Champlost*, *Camuloscus*, canton de Brienon, arrondissement de Joigny.

Les orthographes de l'ancien nom de Sens sont nombreuses et diverses.

Nous lisons *Agedicon* au livre II de la *Géographie*, de Ptolémée (II^e siècle de notre ère), et *Agetincum* dans la *Table* de Peutinger et dans l'*Itinéraire* d'Antonin.

Les *Commentaires*, de César (livre VI., chap. 44), la *Notice de la France*, par Magnus, archevêque de Sens en 804 (1), et les *Annales Bertiniani*, année 859 (2), écrivent *Agendicum*, orthographe jusqu'ici le plus souvent employée, alors que ce dernier document donnait, année 858 (3), *Agedincum*.

(1) Le passage de cette *Notice* où est mentionné « Agendicum » est cité par Corrad de Bréhan dans sa *Dissertation sur l'emplacement d'Agendicum*.

(2) Cette partie des *Annales de saint Bertin* est attribuée à saint Prudence, évêque de Troyes. *Scripta rerum francicarum*, de dom Bouquet tome VII, p. 75.

(3) Collection Guizot, 1^{re} livraison, p. 164, *ibidem*, p. 74.

Dans Henry Martin (*Hist. de France*, t. I, p. 464), nous trouvons *Agendikec*, forme qui semblerait indiquer une origine *celtique*.

M. Justin Bellanger, dont la traduction récente et très littéraire de César a mérité de l'Académie française le prix Jules Janin (novembre 1893), latinise l'Agedicon de Ptolémée dont il fait Agedicum.

Aucun des nombreux auteurs qui ont abordé le problème, — depuis longtemps résolu en faveur de Sens, — de l'identification de l'Agedicum des *Commentaires*, ne s'est placé sur le terrain étymologique relativement à cet ancien nom de la capitale des Sénonés.

Les appellations qu'on trouve dans les *Documents Itinéraires* (Agetincum) et les *Annales Bertiniani*, année 858 (Agedincum), sont les plus rapprochées du primitif.

En effet, dans la finale *incum*, ne faut-il pas reconnaître le suffixe ligure, *incus*, latinisé, dont nous allons donner quelques exemples (1).

Suivant Pline, le Pô, le Padus des Romains, était appelé, par les Ligures, Bod-incus, signifiant profond. Le même suffixe se rencontre dans les noms primitifs de : Gap, Vatinum ; Lemenc (Savoie), Lemincus ; Dourdan (Seine-et-Oise), Durodincus, Dortenco sur des monnaies mérovingiennes ; l'Albenc (Isère) appelé, dans des documents latins, Albincum. Le nom de cette dernière localité se prononce, dans le pays, l'Albe ; on en peut inférer que le suffixe incus était atone et sa dispa-

(1) M. A. LONGNON, *Cours professé à l'Ecole pratique des hautes études (Histoire et Philologie)* 1892-1895.

rition complète dans Vatinum, puis Vapincum, Gap, appuie cette hypothèse.

Le nom primitif de Sens serait donc Aged-incus, latinisé Agedincum et prononcé peut-être *Agède*.

Une inscription romaine du III^e ou IV^e siècle, trouvée à Sens en 1839 (actuellement au musée lapidaire de cette ville) et citée dans la *Bibliothèque historique de l'Yonne*, de l'abbé Duru (t. I, p. 36), présente l'abréviation *Agied* qui peut s'expliquer soit par la véritable prononciation du primitif, soit plutôt par l'usage fréquent de n'écrire dans les inscriptions lapidaires qu'une partie des noms de lieux.

Nous ne citons pas en faveur de notre thèse l'appellation *Aged*, qui se trouverait en lettres grecques sur des monnaies attribuées aux Senones. M. Delatour, attaché au Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, qui fait une étude spéciale de la numismatique gauloise, a bien voulu nous dire que sur les mieux conservées de ces monnaies qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, la lecture *Aged* est très incertaine et que l'attribution de ces monnaies aux Sénones ne l'est pas moins; cependant cette attribution, si elle était exacte, serait fort intéressante.

On ne connaît pas la signification précise du suffixe *incus*, non plus que de la première partie, et, par suite, de l'ensemble du nom *Aged-incus*. E. Salverte (1) pensait que le nom primitif était *Gentico* et que César l'avait changé en *Agendicum*, par esprit de « romanisation. » pour ainsi dire.

(1) Lettre à Opoix, citée dans *l'Histoire et description de Provins*, p. 163.

L'historien de Provins, Bourquelot, n'estime pas cette opinion vraisemblable, et dit, à son tour, que « l'élément principal de ce nom est la racine Agen, qui se trouve dans Aginnum, Agentoria, etc. »

Mais cette interprétation ne paraît pas plus vraisemblable ni compatible avec la véritable orthographe Aged-incus.

La langue ligure a laissé des traces dans un autre vocable topographique de l'Yonne : *Champlost*, orthographe déjà existante en 1453, au *Registre des taxes, etc., du diocèse de Sens* (Biblioth. de Sens, Archevêché). Nous donnons ici une série d'appellations qui montrent les transformations subies par le nom originel, — Camuloscus, sur lequel nous reviendrons, — pour revêtir la forme actuelle.

Une charte de Charles le Chauve donnée, vers 850, pour l'abbaye de Celles (Camusat, *Promptuarium*, etc.), cite le cas oblique Cambloscum, au nominatif Cambloscus; puis nous rencontrons le latin Canloustus et le français Canlost en 1151 (1); Chanlost, en 1157, avec le chuintement du *C* en *Ch* (2); Chanlot, en 1168 (3); cette même appellation traduite en latin Chanlotum dans le Cartulaire de l'abbaye de Dilo à la date de 1214; puis Chamlo en 1231, au Cartulaire de l'abbaye de Saint-Germain, folio 67, verso; enfin Champlost en 1453. Cependant, plus tard, en 1636, on retrouve Chanlot dans des registres d'état-civil. L'orthographe définitive montre bien que les copistes du moyen âge

(1) *Cartulaire général de l'Yonne*, par Quantin, t. 1^{er}, pp. 486 et 487.

(2) *Ibidem*, t. II, p. 95.

(3) *Cartulaire de l'abbaye de Pontigny* aux archives de l'Yonne.

ont cru trouver dans la première partie du nom le latin *campus*, champ. Des historiens locaux ont d'ailleurs exprimé cette opinion.

La première forme citée *Cambloscus* est une transformation régulière du primitif probable *Camul-oscus*, par suite de la substitution de la labiale *b* à la voyelle brève *u* de la seconde syllabe comme dans *simulare*, sembler ; *cumulare*, combler, etc.

Ce nom se décompose en deux termes :

1° Le nom de la divinité *gauloise*, *CAMULOS*, que l'on trouve aussi dans l'ancienne appellation de Colchester (Angleterre), *Camulodunos*, latinisée *Camulodunum*, montagne ou forteresse de *Camulos* ; et dans le nom de *Camulogène*, l'héroïque adversaire de *Labiénus* ;

2° Le suffixe masculin ligure, *oscus*, constituant la finale à prononciation assourdie.

Camulos était le dieu et le génie de la guerre chez les Gaulois, l'équivalent du *Mars* des Romains et du *Vintios* des Ligures. Pourtant les vieux chants bretons le citent à peine, comme si c'était une puissance secondaire, ce qui peut paraître étrange chez un peuple si belliqueux. Même en allant à la bataille, les guerriers gaulois invoquaient un génie plus puissant, *Belenus* (prononcer *Belnus*), mentionné par le poète latin *Ausone* (iv^e siècle de notre ère) et dans des inscriptions votives.

Les anciens interprétaient ce nom comme identique au radical latin de *Bel*, *Bellum*, *Bellona*, et faisaient de *Belenus* un *Mars-Apollon*. En outre, les Grecs, ont en lui reconnu de loin leur *Apollon* ; aussi bien c'est de ce dieu qu'on le rapproche plutôt de nos jours, tandis

que l'on compare plus généralement Camulos à Mars. Sur les monnaies, les Gaulois représentaient Belenus sous les traits d'Apollon.

On a pensé (H. Martin, *Hist. de France*, t. I), que Camulos n'est peut-être qu'un des noms de Belenus dont le Chant des Séries, Ar Rannou, dans les Barzas-Breiz ou *Chants populaires de la Bretagne* (1), dit : « Le père feu, c'est-à-dire le grand feu allumé au mois de mai sur la montagne de la guerre. » En effet, chaque année, des feux allumés de montagne en montagne dans toute l'étendue de la Gaule, célébraient le retour du printemps. Il semble donc que les lieux élevés, les points culminants, étant de préférence affectés à ces cérémonies en l'honneur de Belenus et probablement de Camulos, furent, par suite, consacrés à ces divinités.

Or, la situation topographique de Champlost s'accorde parfaitement avec cette constatation.

Telle est également la situation de Colchester, l'ancien Camulodunos, Camulodunum, sans doute montagne consacrée à Camulos. Les localités dont le nom a pour racine celui du dieu Belenus, Belnus, sont situées au sommet ou dans le voisinage très rapproché de lieux élevés : ainsi Beaune (Côte-d'Or) appelée Belna, et Castrum Belnense dans des documents latins du moyen âge, et Beaulne (Aisne et Seine-et-Oise).

Nous avons cité le dieu de la guerre chez les Ligures, Vintios, latinisé Vintius. Ces peuples lui avaient consacré le rocher sur lequel s'élevait le Vincium des Nurusii, aujourd'hui Vence (Alpes-Maritimes).

(1) Publiés par H. de la Villemarqué, t. I, p. 9.

Les Romains ont fait de même pour les éminences où se trouvaient Famars (Nord), autrefois Fanmars et Fanum-Martis, et Talmas (Somme), autrefois Talmars, Templum Martis, ces deux vocables signifiant un temple ou sanctuaire sur un lieu élevé et consacré à Mars.

Ainsi encore les Gaulois ont dédié à Camulos, divinité guerrière, la hauteur de Champlost. Il était tout naturel d'ailleurs de vouer au culte d'une divinité guerrière, les endroits du haut desquels se faisaient les signaux d'alarme et qui servaient de lieux de défense.

Le souvenir de la langue Ibère (escara ou euscara) subsiste dans un nom de lieu qui se retrouve dans des départements de l'Ouest, du Sud-Ouest et du Sud-Est et aussi dans l'Yonne et en Seine-et-Marne, sous des formes un peu différentes :

1° DANS L'YONNE :

Le Jarrier, ferme, commune de Saint-Privé, appelée, en 1710, le Jarriel ;

Les Jarries, forme plurielle féminine, ferme, commune de Saint-Cyr-les-Colons, déjà désignée sous la même orthographe en 1274 ;

Les Jarrys, forme plurielle masculine, commune de Pourrain, appelés Jarriciœ, pluriel de Jarricia ou mieux Jarrica ou Garrica, vers 680 (1) ;

Et peut-être aussi la *Grande-Jarronnée*, commune de Bœurs ,

2° EN SEINE-ET-MARNE, nous trouvons :

Le Jarriel, lieu dit terroir de Couilly, canton de

(1) *Cartulaire général de l'Yonne*, t. I, p. 18.

Crécy-en-Brie, mentionné sous le nom de *Jarrioi*, dans une charte d'avril 1226, au folio 10, v^o du *Cartulaire de l'abbaye de Pont-aux-Dames* (1), et sous celui de *Boys des Jarroys* dans une *Déclaration* du xvi^e siècle (2).

La Jarrie, commune de Bussières, canton de la Ferté-sous-Jouarre, et lieu dit terroir de Sognolles ;

Le Jarrier, lieu dit terroir de Rupéreux, canton de Provins ;

Le Jarrier, ferme, commune de Fontenailles, désignée sous le nom *Garie*, dans l'appellation *Jehen dou Garie* (Jean du Jarrier), au folio 10 du *Rôle des vassaux des seigneuries de la Chapelle-Rablais et de Fontenailles* (xiii^e-xiv^e siècle), édité par M. Paul Quesvers (*Notes sur les Cornu*, 1894), d'après le manuscrit 2169 de la collection Joursanvault, Bibliothèque nationale ;

Le Jarriel, commune de Vaudoy ;

Le Jarriel, localité aujourd'hui détruite mentionnée aux *Rôles des fiefs des comtés de Champagne et de Brie* (1239), sous le nom *Jarrioi*, et représentée chez Cassini par la chapelle ruinée de Notre-Dame du Jariel, commune de Chalaudre-la-Petite ;

Enfin le *ru du Jarriel*.

Ces vocables topographiques ont le même primitif antégaulois *garrie*, chêne, dont l'origine plutôt ibère que ligure est indiquée par sa survivance dans les dialectes des régions autrefois occupées par les Ibères, en Gaule et en Espagne, et pas en Italie.

Nous savons, par Festus Avienus, que les Ibères oc-

(1) *Cartularium Pontis Dominarum*, Biblioth. nation., un vol. petit in-8^o de 155 ff., ms n^o 10944, fonds latin.

(2) BERTHAULT, *Abbaye de Pont-aux-Dames*, un vol., 1878, p. 205.

cupaient la région située à l'ouest du Rhône. Leur nom même signifierait, paraît-il, peuple de l'Occident.

En outre, chêne se dit en basque : *arris*, mot assurément identique à *garric* ; et, malgré les controverses, on admet généralement que le langage des Ibères subsiste en partie dans la langue basque.

Le primitif *garric* se retrouve dans certains patois méridionaux, principalement du sud-ouest de la France : en gascon (1) et en languedocien, *garric* ; en catalan, *garrig* ; en espagnol, avec un suffixe, *carrasco* ; féminin, *carrasca*, signifiant chêne vert. Le dictionnaire provençal, de Mistral, donne *garrigo* au sens de chesnaie, plantation de chênes, qui devient, en limousin, *garrijo*, accentué sur la pénultième longue et prononcé *garrije*.

A ce sujet, remarquons que l'orthographe précitée du XIII^e siècle, *Jarrioi*, désignant le Jarriel, commune de Chalautre-la-Petite et terroir de Couilly, présente la finale *oi*, dérivée de la terminaison latine *etum* et, comme elle, exprimant une idée de collectivité ; ainsi *salicetum*, *saussoy* ; *casnetum*, *chànoy*.

Dans le Midi, et plus particulièrement en Languedoc, on appelle *garrigues* de vastes étendues de terres incultes, landes calcaires et pierreuses qui occupent aujourd'hui la place d'anciens bois de chênes à feuilles persistantes. C'est ce genre de chêne que les Espagnols appellent *carrasco*.

Le nom ibère du chêne, conservé en Gaule par les populations celtiques, passa dans la langue populaire

(1) Les Gascons, primitivement Aquitains, descendent des Ibères.

des gallo-romains sous les formes garrigia, jarrigia, garricæ, au sens de terres incultes, que cite du Cange, et dut produire, avec le suffixe collectif *etum*, un dérivé, par exemple jarricetum, équivalent de casnetum, formé par le même mode sur le bas latin casnus, chêne.

Les noms de lieux le Jarrier, le Jarriel, sont donc synonymes de Chànoy ou le Chànoy et, comme lui, signifient la Chesnaie, lieu où les chênes sont en agglomération.

La Jarrie semble dériver de la forme romanisée Jarrica, citée au sujet de « les Jarries » (Yonne). La chute du *c* qui, dans cette position intervocale, est traité comme une semi-voyelle, a donné « la Jarrie » avec la finale féminine : ainsi urtica, ortie ; mica, mie, etc. Nous sommes donc ici en présence d'un nom d'arbre employé comme nom de lieu sans l'addition de suffixe d'aucune sorte. Un autre exemple de cet emploi est le vocable « la Cassine, » commune de la Tombe et canton de Nangis, dérivé probable du mot féminin gaulois cassanos, puis cassinos, d'où vient sans doute le nom bas latin du chêne, casnus. Les mots désignant cet arbre en ibère, en celtique, en latin (*quercus*) et en bas latin étaient du genre féminin comme les noms d'arbres en général et comme le mot français chêne lui-même au moyen âge.

Les vocables topographiques dont nous rattachons le primitif au langage ibère ne sont pas nécessairement contemporains de ce peuple, ni même des Gaulois. Ce n'est peut-être qu'à l'état de mot latinisé que *garric* a été employé seul ou en dérivation comme nom de lieu. Aussi croyons-nous pouvoir exposer en faveur de notre

hypothèse de l'occupation de notre région par les Ibères, l'étymologie probable du mot Yvron, nom d'un cours d'eau de 23 kilomètres de longueur qui prend sa source vers Chenoise et passe près de la Croix-en-Brie, Gastins et Courpalay, et se jette dans l'Yères un peu avant Courtomer.

L'analyse du mot Yvron permet de dégager comme second terme le celtique *onnos*, qui, suivant le glossaire d'Englischer, avait le sens du latin *flumen*, cours d'eau. Ce mot celtique subsiste également : *au masculin*, dans le nom du Beuvron, ou Bevron, primitivement Bebronnos ou Bibronnos, rivière des Bièvres ou Castors ; et, *au féminin*, *onna*, dans Bebronna, peut-être primitivement Bibronna, source ou rivière des Castors, nom originel de la Beuvronne, vulgairement appelée Bevrone, affluent Seine-et-Marnais de la Marne ; et peut-être aussi au même genre dans le nom de l'Essonne, Exona.

La labiale *v* de Yvron, Beuvron et Beuvronne est le *b* primitif adouci.

Quant à la première partie de Yvron, elle est sans doute un souvenir du nom même des Ibères, ce qui donnerait un sens complet et logique au nom de ce cours d'eau : rivière des Ibères, Ibronnos ou Iberonnos accentué sur la pénultième. En tout cas, ce nom de rivière ne daterait que de l'époque gauloise, puisque le substantif *onnos* est celtique.

Les Celtes, se substituant aux Ibères, pareux refoulés vers le sud-ouest de la Gaule, auront conservé le souvenir de ce peuple en donnant son nom à un cours d'eau dont il avait occupé les rives. Les nombreux objets en pierre travaillée et polie que l'on trouve sur

les bords de l'Yvron, non loin et à l'ouest de Chenoise ainsi que dans les anciennes clairières de la forêt de Chenoise, sont des vestiges matériels de ces populations primitives.

On ne saurait affirmer avec certitude que les deux suffixes ligures très caractéristiques, *incus* et *oscus*, révèlent la présence, très probable cependant, des Ligures dans la région d'Agedincus et de Camuloscus. Quoiqu'il en soit, ces deux noms sont sans aucun doute anté-romains et la provenance uniquement ligure du premier ne semble pas douteuse, non plus que la provenance hybride, c'est-à-dire ligure et gauloise du second.

Agedincus et Camuloscus présentent deux éléments étrangers à la langue latine et, de plus, antérieurs à l'expansion de cette langue dans la région de la Gaule située au nord des pays occupés par les Romains avant la conquête (Narbonnaise, Provincia.)

Les Celtes vinrent probablement des montagnes de la Thrace au v^e ou peut-être au vii^e siècle : c'est alors qu'il faut placer leurs premiers essais de colonisation dans les contrées orientales de notre pays. (Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois*.)

Au iv^e siècle seulement, ils étendirent leur domination sur les Ligures et les Ibères et prirent possession un peu plus tard, de l'ouest de la Gaule. Leur invasion eut plus d'importance et de durée que celle des peuplades refoulées par eux vers le sud, sud-est et sud-ouest de notre pays. Lors de leur établissement dans le centre, Agedincus devait déjà exister. Les Sénonnes firent plus tard de cette importante cité leur capitale et principale place forte.

Quant à Camuloscus-Champlost, la période gauloise le vit naître; l'emploi du nom de Camulos, comme divinité, surtout pour lui dédier une colline ou un sanctuaire, n'a pas dû longtemps survivre à l'invasion romaine : la *romanisation* de la Gaule fut assez rapide et les mœurs et la religion de l'envahisseur n'y furent pas acceptées sans un certain empressement.

A l'aide des données philologiques, nous croyons pouvoir inférer, en conclusion de ces pages :

Que Agedincus est d'origine ligure et reste un souvenir contemporain de l'occupation de cette région de l'Yonne par un groupe ligure ;

Que Camuloscus dont la fondation, la naissance, est plutôt postérieure à ce peuple, le rappelle cependant par sa finale ;

Enfin, que la région formant aujourd'hui l'Yonne et Seine-et-Marne fut occupée pendant la période antégauloise par des individus de race ibère et ligure.

MAURICE LECOMTE,

Licencié en droit,

Membre de la Société d'histoire

et d'archéologie de Provins (Seine-et-Marne.)

NOTE. - Dans un ouvrage paru récemment sur *les Premiers habitants de l'Europe, d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes* (Paris, 1894), M. d'Arbois de Jubainville, cherche à remettre au jour les races qui ont précédé en Europe la population présente ou qui en forment la couche sous-jacente. La vaste érudition du professeur s'aventure çà et là dans des combinaisons douteuses. Il pense que la théorie (chère à Thierry) qui fait des Français les descen-

dants des Gaulois, est étroite et contraire aux faits. Les Gaulois de Brennus sont, suivant lui, en Gaule une minorité conquérante, comme les Romains de César, comme les Francs de Clovis, La Gaule avait été peuplée avant eux par une série de populations différentes dont les principales sont les Ligures et les Ibères.

La masse des Français descendrait de ces populations mal connues, subjuguées vers le v^e siècle avant notre ère par les tribus celtes venues de l'Orient, qui établirent un instant un vaste empire Gaulois plus étendu que celui de Charlemagne.

Ajoutons que la science historique allemande a vigoureusement combattu cet ouvrage, malgré tout fort remarquable, du savant professeur.

MAURICE LECOMTE.

DEUX CHANOINES

AU XVI^e SIÈCLE



A Société archéologique de Sens, depuis cinquante ans, a compté et compte toujours des travailleurs et des savants éminents, comment expliquer qu'elle n'ait jamais songé à faire l'*Histoire du Chapitre de la cathédrale*? Les matériaux ne manquent pas cependant, matériaux immenses inventoriés par Quantin et qui comprennent 623 registres et 229 liasses renfermant 14 379 pièces. Une lacune regrettable existe, il est vrai, dans cette riche collection : les registres capitulaires manquent jusqu'à l'année 1662, mais on peut, à la rigueur, y suppléer, tant par une table des conclusions capitulaires de 1480 à 1765, dressée par le doyen Fenel avec le plus grand soin (1), que par un *Catalogue des chanoines*, écrit tout entier de la main du même doyen (2). Il est probable que le savant correspondant de l'abbé Lebeuf avait préparé ces divers travaux dans le but de publier une histoire de ce Chapitre, dont il fut l'un des membres les plus distingués. Mais, cette histoire, je ne désespère pas de la voir entreprendre, quelque jour, par un jeune ecclé-

(1) Archives de l'Yonne, G. 678.

(2) Id. id., G. 700 et 701.

siastique, membre de la Société archéologique de Sens, et à qui j'ai souvent recours pour tout ce qui concerne le Chapitre et les chanoines.

Que de choses curieuses on trouverait dans une monographie du Chapitre de Sens ! Elle serait presque l'histoire intime de la ville même, car nombre de chanoines étaient issus de familles sénonaises. Elle nous donnerait surtout des détails précieux sur cet admirable monument dans lequel ils passaient une partie de leur vie, avant d'y venir dormir leur dernier sommeil. Et sans parler des fondations pieuses faites par des chanoines, ainsi que des ornements et des vases précieux offerts par eux au Trésor, une monographie du Chapitre nous apprendrait :

Qu'en 1493, Louis Brochet, archidiacre de Melun, donna 100 livres pour être employées à la réparation de la cathédrale (1) ;

Que le doyen Jean de Bray, mort en 1519, donna, par moitié avec Tristan de Salazar, les tapisseries de la lapidation de saint Etienne, dans l'une desquelles les deux donateurs étaient représentés à genoux et que, de plus, il fit faire à ses dépens, les vitraux de la croisée à gauche de la nef, près de la petite horloge (2) ;

Que quelques années plus tard, en 1527, Gabriel Gouffier, doyen, donna le grand vitrail de la croisée de gauche de la cathédrale (3) ;

Qu'à la fin du xvi^e siècle, Jean Viémont, chanoine,

(1) Archives de l'Yonne, G. 135.

(2) Id. id., G. 700.

(3) Id. id., G. 700.

fit faire l'autel de pierre et la balustrade de la chapelle de la Sainte-Vierge (1);

Qu'au XVIII^e siècle, François Garnot, chanoine, donna 1 200 livres pour augmenter les jeux des grandes orgues (2).

Que de détails typiques sur les coutumes anciennes !

C'est Jean I^{er} de Salazar, fils de Galéas de Salazar et de Claude d'Anglure, neveu de l'archevêque Tristan de Salazar et archidiacre de Sens, qui, dit Fenel, « était
« si pauvre que personne ne voulut être exécuteur de
« son testament et que son service fut fait par le
« Chapitre, qui prit les frais funéraires sur ses gros
« fruits de l'année 1539, et qu'il fut fait deffenses à
« celui qui achepta son aumusse de la porter au chœur,
« parce qu'elle était trop laide (3). »

C'est Jean II de Salazar, fils de Lancelot de Salazar et de Louise de Courcillon, neveu lui aussi de Tristan de Salazar et qui, quoique simple clerc, fut reçu chanoine de Sens en 1503. Il faisait alors ses études à Paris et il était plus pauvre encore que son cousin, car le Chapitre était obligé de lui envoyer trois écus d'or pour avoir des chemises (4).

C'est Jean de Bourron qui, en 1538, donne 100 livres tournois au maire et aux échevins de Sens, à condition
« qu'ils commettront ung homme paisible et non que-
« relleur, » pour aller trois fois par semaine, « à heure

(1) Archives de l'Yonne, G. 700.

(2) Id. id., G. 700.

(3) Id. id., G. 700.

(4) Id. id., G. 331.

« de mynuict, aux carrefours de ladite ville », clamer ces mots : « *Resveillez - vous , resveillez entre vos ,* « *bonnes gens qui dormez et priez Dieu pour les tres-* « *passiez* (1). »

C'est au siècle suivant, Edme le Riche qu'à cause de sa corpulence on appelait *le Rondin*, pour le distinguer de ses homonymes et contre qui on fit beaucoup de médisances, mais qui était si attaché aux vieilles coutumes qu'il ne voulut jamais changer l'usage ancien des surplis *non froncés* (2).

C'est, enfin, au XVIII^e siècle, le préchantre François Blénon, qui n'avait qu'un défaut, sa trop grande bonté et qui était si jaloux de l'antiquité de l'Église de Sens, qu'il regarda le nouveau bréviaire comme l'abomination de la désolation entrée dans le saint lieu (3).

Et dans les nombreux procès soutenus par le Chapitre pour des questions de préséance, que d'anecdotes piquantes à relever !

En 1493, par exemple, Jean de Bray et Pierre de Villiers sont élus doyens avec un nombre égal de voix. On se dispute et chaque parti conduit son candidat au grand autel ; la querelle dure six ans et n'est terminée qu'en 1499, par un arrêt du Parlement qui confirme l'élection de Jean de Bray (4).

A la fin du XVI^e siècle, Jean Miette soulève des difficultés à chaque instant et, un beau jour, se prévalant de son personnat d'archidiaacre du Gàtinais, il prétend,

(1) G. Julliot, *Cartulaire sénonais de Balthasar Taveau*, p. 153.

(2) Archives de l'Yonne, G. 700.

(3) Id. id., G. 700.

(4) Id. id., G. 700.

en l'absence de l'archidiacre de Sens, à l'entrée au chœur, *per magnum introitum* !

Au siècle suivant, le Chapitre conteste à Guillaume la Barre, devenu chanoine, le droit de porter la croix de l'archevêque Octave de Bellegarde dont il était l'aumônier, et, à la même époque, Etienne Couste, trésorier du Chapitre, est accusé d'avoir effacé du livre du préchantre toutes les prérogatives du doyen, prérogatives que, du reste, il fut obligé de faire rétablir, en marge du livre, par arrêt du Parlement (1).

Un peu plus tard, Jean le Vuyt, archidiacre de Sens, issu d'une famille d'avocats et de conseillers au bailliage, est si processif qu'il plaide non seulement avec ses parents, mais avec ses confrères à propos de tout et de rien : sur son stage, sur le titre de *grand* archidiacre qu'il s'attribue tandis que ses confrères le qualifient d'archidiacre tout court, sur la bénédiction qu'il prétend donner aux prédicateurs, sur l'exposition du saint Sacrement qu'il veut, comme le premier en dignité, faire en l'absence de l'archevêque (2).

Au XVIII^e siècle, Pierre du Sacq, chanoine quoique simple diacre, a de longs démêlés avec le Chapitre et ne veut point faire réparation de ses injures et accusations contre le doyen Fenel qui, par charité, ne parle pas de ce chanoine dans son Catalogue (3).

Il va sans dire que le Chapitre avait souvent maille à partir avec l'Archevêque. Ces difficultés, très explicables, du reste, étaient même si fréquentes, qu'on

(1) Archives de l'Yonne, G. 700.

(2) Id. id., G. 700.

(3) Id. id., G. 401.

eite comme un modele Hardouin Fortin de la Hoguette qui vécut en paix avec trois Chapitres et le cas était si rare, qu'on crut devoir le rappeler sur sa tombe, dont un fragment existe encore dans la grande sacristie de la cathédrale :

..... PACIFIXE VIXIT
CUM TRIBUS CAPITULIS
BRIOCENSI PICTAVIENSI,
ET SENONENSI.....

Mais je ne voulais vous parler que de deux chanoines et je m'aperçois, que si je continue ainsi, tout le Chapitre va défiler devant vous. Je m'arrête donc et j'arrive à Toussaint Dumont et Claude Fauvelet qui, tous deux furent prêchantres et moururent : le premier, le 25 août 1586 et le second, le 17 janvier 1624.

Prêtre du diocèse de Laon et docteur en théologie, Toussaint Dumont fut reçu chanoine théologal le 3 octobre 1552. Après la mort de Nicolas Marthre, doyen du Chapitre, pendant qu'il était, sur provisions en cour de Rome, pourvu du décanat par le cardinal Louis de Bourbon, les chanoines élurent François Maçon, mais Toussaint Dumont prit possession du décanat, malgré la protestation du Chapitre (1). L'affaire fut portée devant le Parlement de Paris qui donna gain de cause à François Maçon ; ce dernier prit possession, par procureur, le 19 juillet 1555, mais il mourut quelques jours après à Héricy (2). Le cardinal de Bourbon écrivit alors

(1) Archives de l'Yonne, G. 105.

(2) Canton du Châtelet (Seine-et-Marne).

au Chapitre pour lui recommander Mathieu de Challemaison qui fut, en effet, admis au décanat le 15 novembre suivant (1).

Toussaint Dumont prit à bail, du Chapitre, moyennant 230 livres par an, la cure de Saint-Hilaire de Sens qui, depuis longtemps, était unie au Chapitre (2) et, en qualité de « vicaire de cette paroisse sous le « Chapitre, » il assista, le 4 novembre 1555, à l'assemblée tenue, dans la grande salle des Dominicains de Sens, pour la rédaction de la *Coutume de Sens* (3). Il fut, pendant quelques mois, vicaire général du cardinal Jean Bertrand, archevêque de Sens († 4 décembre 1560), puis préchantre le 10 mars 1571. Bien qu'en 1571, il eut permuté son canonicat (n° 27) avec Claude Arnoul pour la cure de Sivry (4), le Chapitre, en considération de son grand âge et de son mérite, décida qu'il pourrait, tant qu'il serait préchantre, assister aux séances capitulaires et avoir voix délibérative. S'il était chanoine de mérite, ainsi que ses confrères le reconnaissaient, il était aussi homme d'énergie. Il ne tarda pas à en donner une preuve éclatante.

Après la paix d'Etigny, conclue le 6 mai 1576, Catherine de Médicis vint à Sens le jour même et voulut faire chanter un *Te Deum* dans la cathédrale; elle éprouva une certaine résistance de la part de Toussaint Dumont. Mais si l'incident en lui-même n'est pas contestable, les détails diffèrent quelque peu.

(1) *Gallia Christiana*, t. XII, pp. 114 et 115, et Archives de l'Yonne, G, 105.

(2) Archives de l'Yonne, G, 138.

(3) PELÉE DE CHENOUTEAU, *Conférence de la Coutume de Sens*, etc., p. 433.

(4) Canton de Melun (Seine-et-Marne).

D'un côté, Claude Haton raconte ce qui suit dans ses *Mémoires* (1) : « Laditte royne et la royne de Navarre
« allèrent en la grande église de Sens pour remercier
« Dieu de la ditte paix ; en laquelle église eut à la ren-
« contre le premier mons. le précentre d'icelle, nommé
« nostre maistre de Monté, docteur en théologie de
« la faculté de Paris, auquel elle adressa sa parolle
« et luy dist qu'il feist assembler tous les messieurs
« chanoines de laditte église, au son de toutes leurs clo-
« ches, pour chanter le *Te Deum laudamus* et remercier
« Dieu de laditte paix. A laquelle le vertueux viel-
« lart precentre fit réponse par telz mots : Madame,
« selon ce que j'ay entendu, comment que la paix
« est faicte, c'est mieux à faire aux huguenotz de
« chanter le *Te Deum laudamus* qu'à nous et aux
« catholiques. Il nous sera mieux convenable de
« chanter : *Requiem æternam dona nobis, Domine.*
« Toutesfois furent sonnées les cloches, et fut chanté
« le dit *Te Deum* tout sur l'heure, qui fut le soir,
« depuis vespres. »

D'un autre côté, Fenel dit nettement que, Toussaint Dumont ayant refusé de chanter le *Te Deum* et entonné l'antienne *Pro pace*, la reine-mère fut obligée d'aller faire chanter son *Te Deum* dans la chapelle des Cordeliers.

Tarbé, dans ses *Recherches historiques sur le département de l'Yonne* (2), répète exactement ce qu'a dit Fenel, mais il donne d'assez longs détails sur les préliminaires

(1) P. 833.

(2) P. 408.

et les suites de la paix d'Etigny, détails qu'il emprunte à un auteur du temps (1).

Enfin, M. Challe, dans son *Histoire du calvinisme dans l'Yonne*, rapporte (2) que la reine, voulant faire chanter un *Te Deum* dans la cathédrale, « le prêchantre
« s'y opposa disant : *Quia plenam victoriam non habemus*, et, au lieu de *Te Deum*, il chanta : *Tu es potentia*, ce qui déplut vivement à la reine. On ajoute
« qu'elle voulut faire allumer des feux de joie par la
« ville et que le clergé s'y opposa. Toutefois, le lendemain, le *Te Deum* fut chanté par les chantres du roi,
« mais en l'absence des chanoines, chapelains et chantres de l'église, qui ne voulurent pas s'y trouver » (Tarbé).

M. Challe, on le voit, en ce qui concerne l'incident du *Te Deum* dans la cathédrale de Sens, a copié Tarbé en se contentant de donner les premières paroles de *Pro pace* ; mais j'avoue qu'à première lecture, j'avais été fort surpris de voir les chantres du roi suivre l'armée à Etigny et se trouver, à point nommé, à Sens, pour chanter le *Te Deum*, alors que le roi n'avait pas quitté Paris. M. Challe, citant Tarbé, je me reportai au travail de ce dernier et je m'aperçus alors que, par suite d'une singulière méprise, M. Challe avait placé à Sens une scène que Tarbé dit expressément avoir eu lieu à Paris. « Pareille chose, dit l'auteur sénonais,

(1) Recueil des choses, jour par jour, avenues en l'armée conduite d'Allemagne en France, par M. le prince de Condé, pour le rétablissement de l'état du royaume et nommément pour la Religion ; commençant au mois d'octobre 1575, et finissant au mois de mai suivant (1576) que la paix non paix fut publiée à Etigny près Sens.

(2) P. 302.

« arriva à peu près à Paris ». Le clergé de « la grande « église », c'est-à-dire de Notre-Dame, ne voulut, non plus que celui de Sens, chanter le *Te Deum* le 14 mai, jour de la ratification de la paix d'Etigny, et il ne put être chanté que le lendemain par les chantres du roi.

Je reviens à la version de Claude Haton et à celle de Fenel, les seules qui soient sérieuses. Eh bien ! de ces deux versions, la dernière me paraît être la vraie. D'abord, qu'on ne l'oublie pas, Fenel a écrit son *Catalogue* avec les documents du temps sous les yeux ; de plus, j'ai remarqué que, dans la *Table des conclusions capitulaires* dressée par Fenel (1), il n'est pas question du *Te Deum* de 1576, bien qu'il n'ait oublié, ni celui qui fut chanté, le 25 septembre 1574, pour le retour du roi Henri III en France, ni celui qui fut, le 27 mars 1577, entonné après une élection. Si le *Te Deum*, demandé par Catherine de Médicis, eut été chanté dans la cathédrale, comme le dit Claude Haton, « tout sur « l'heure, qui fut sur le soir depuis vespres », les registres capitulaires n'eussent pas manqué de mentionner cet événement, et il serait relevé sur la *Table* de Fenel.

Quoi qu'il en soit, cet acte d'indépendance paraît avoir été approuvé par le Chapitre, car, le 15 octobre suivant, Toussaint Dumont fut élu député aux états généraux de Blois. Après avoir quitté et repris le canonicat théologal, il finit par se contenter, en 1586, d'un canonicat simple, dont il se démit aussitôt en faveur de son neveu, Bon Vitoux. Il mourut le 25 août 1586, et

(1) Archives de l'Yonne, G. 678

fut enterré dans la nef, devant la porte du chœur, suivant Fenel (*aliàs* devant l'autel Saint-Martin, septième du deuxième rang).

Claude I^{er} Fauvelet, neveu de Guillaume I^{er} Fauvelet dont je dirai quelques mots tout à l'heure, fut reçu à la fois chanoine et archidiacre de Melun, le 28 septembre 1582, par suite de la résignation de son oncle en sa faveur. Il rendit les comptes de l'office de la chambre pour 1584-1585 (1), devint cellérier le 9 janvier 1589, puis préchantre le 9 janvier 1595. Lors de sa prise de possession, qui eut lieu le 24 mai suivant, il se passa même un incident assez comique : l'archidiacre entonna le *Te Deum*, mais le doyen, Claude Arnoul, protesta ; chacun, naturellement, voulut soutenir sa prétention ; on discuta ; on ergota ; bref, on finit par transiger ; et, pour se mettre d'accord, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'entonner le *Te Deum* tous deux ensemble (2) ! Le 19 septembre 1599, Claude Fauvelet fut élu l'un des trois vicaires capitulaires, quand le Chapitre eut révoqué les pouvoirs de Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, transféré à Sens depuis six ans. Le 21 avril 1600, il brigua le décanat, mais il échoua par 13 voix contre 16, données à Jean Arnoul. Il rendit les comptes de la fabrique de 1606 à 1608 (3), puis fut cellérier de 1612 à 1613 (4). Claude Fauvelet était docteur en médecine, et lorsqu'il mourut,

(1) Archives de l'Yonne, G. 1014.

(2) Id. id., G. 700, f^o 60 v^o.

(3) Id. id., G. 1176.

(4) Id. id., G. 855.

le 17 janvier 1624, il se trouvait être le doyen des docteurs de la Faculté de Paris. Il fut enterré dans la nef de la cathédrale, devant l'autel Saint-Loup, sous la tombe de son oncle, Guillaume Fauvelet.

Les Fauvelet étaient une des vieilles familles bourgeoises de Sens. Dès le ^{xv}^e siècle, on trouve, dans Fenel, un Denis Fauvelet, qui fut successivement : vicaire de l'église de Sens en 1427, chanoine de Saint-Pierre en 1439, chanoine de Notre-Dame le 25 août 1441, curé de Villeneuve-le-Roi en 1471 (1), et qui mourut en 1476. En 1480, un Guillaume Fauvelet, marchand drapier, vend, moyennant 17 livres 8 sous, 19 aunes de pers, à l'aune de Sens, pour l'habillement des enfants d'aube (2) ; c'est le même, sans doute, qu'on voit figurer dans un compte de la ville, du 27 décembre 1506 au 27 décembre de l'année suivante (3). Quelques années après, en 1525 et 1526, Jean Fauvelet est cité dans les comptes de la ville (4), et, en 1538, il rend compte à Jean-Francisque de Valérius, abbé commendataire de Saint-Pierre-le-Vif, des recettes et des dépenses de cette abbaye, depuis le 7 septembre 1537, date de la mort du précédent abbé, Jean de la Forêt (5) ; en 1553, il figure de nouveau dans les comptes de la ville (6). Quinze ans après, un Fauvelet (peut-être est-ce le même que le précédent ?) était marchand à Sens, et, en même temps, l'un des amodia-

(1) Archives de l'Yonne, G. 137.

(3) Id. id., G. 986.

(3) *Cartulaire sénonais*, p. 183.

(4) Id. id., p. 184.

(5) Archives de l'Yonne, H. 179.

(6) *Cartulaire sénonais*, p. 185.

teurs des revenus de l'abbaye de Vaultisant (1); deux ans plus tard, il est receveur de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, « pour la réédification des ruynes « d'icelle, » et il l'était encore en 1580 (2).

Outre Denis Fauvelet, chanoine de Notre-Dame, il n'y eut pas moins de six Fauvelet qui furent chanoines de la cathédrale :

Guillaume I^{er}, archidiacre de Melun, mort le 3 décembre 1582, et qui, d'après Tarbé, serait l'auteur du quatrain qu'on lit sur Savinienne, l'un des bourdons de la cathédrale. Il possédait, sur la paroisse Saint-Hilaire, un logis qui tenait « d'un bout à la maison des Tour-
« nelles, assise..... devant l'église des Cordeliers, » maison achetée, par la ville de Sens, aux religieux de Saint-Pierre-le-Vif, « pour y constituer et établir la
« maison commune de ladite ville. » En 1570, il vendit même, au maire et aux échevins, « une gran-
« che en ruynes, » pour agrandir cette maison commune (3);

Claude I^{er}, neveu du précédent, qui fut préchantre, et dont j'ai déjà parlé ;

Claude II, qui était en même temps chanoine de Saint-Cyr et curé de Sainte-Colombe; il mourut le 13 février 1617 ;

Guillaume II, neveu de Claude I^{er}, reçu chanoine le 17 janvier 1624, et qui, en 1639, obtint de Mathurin Mangot, abbé de Sainte-Colombe, l'érection, en sa faveur, du fief de Villemont, qui dépendait de cette

(1) Archives de l'Yonne, G. 423 et 4240.

(2) *Cartulaire senonais*, p. 38.

(3) Id. id., pp. 36 et 37.

abbaye (1). Il devint, au rapport de Fenel, curé de Soucy en 1641, archidiacre du Gâtinais en 1650, archidiacre d'Etampes le 29 mars 1663, et mourut le 28 novembre 1667 (2) ;

Guillaume III, qui fut chanoine du 13 novembre 1645 à 1649 ;

Guillaume IV, qui, après avoir été lieutenant en l'élection de Sens, marié et père de plusieurs enfants, embrassa l'état ecclésiastique et fut, suivant Fenel, chanoine, du 3 novembre 1649 à l'année suivante.

Je trouve encore : Jacques Fauvelet, chanoine de Saint-Laurent de 1650 à 1654 et Etienne Fauvelet, lui aussi chanoine de Saint-Laurent (1654-1674), mais que ses confrères ne voulaient pas admettre parmi eux, parce que ses titres canoniaux étaient fort défectueux ; il dut même se retirer devant le mécontentement de l'archevêque qui soutenait que ses lettres de prêtrise n'étaient pas canoniques (3).

Les membres de la famille Fauvelet n'étaient pas moins nombreux dans les offices de judicature. Outre deux Fauvelet, bourgeois de Sens, mentionnés en 1581 et 1626 (4), j'ai relevé, dans les listes dressées par Tarbé à la suite de la *Conférence de la coutume de Sens* (5) :

Claude I^{er}, procureur du roi depuis le 23 mai 1587 ;

(1) Archives de l'Yonne, H. 418.

(2) Id. id., G. 78.

(3) L'abbé E. CHARTRAIRE, *La Chapelle et les Chanoines de Saint-Laurent*, p. 28 et 29, et Archives de l'Yonne, G. 1515.

(4) Archives de l'Yonne, G. 1443 et 1444. — Peut-être n'est-ce qu'un même personnage.

(5) PP. 608 et 609.

Claude II, fils du précédent, qui, en 1596, succéda à son père dans son office (1);

Et Pierre, également procureur du roi vers 1625.

Parmi les conseillers au bailliage, je trouve :

Jean, reçu le 12 juillet 1574, et qui, le 10 janvier 1606, eut l'honneur de loger le prince de Condé, lors de son passage à Sens ;

Guillaume I^{er}, le 4 mars 1620 ;

Pierre, le 31 mars 1628, le même sans doute que le procureur du roi ci-dessus mentionné ;

Antoine, le 10 décembre 1650, le même sans doute qui fut seigneur du Toc, secrétaire des finances du duc d'Orléans (frère de Louis XIV), auteur de plusieurs ouvrages et qui mourut vers 1683 (2);

Guillaume II, le 12 janvier 1660 ;

Savinien-Hubert, le 13 avril 1690 ;

Et Pierre-Antoine, le 23 juillet 1735.

Un autre Fauvelet, prénommé Etienne, et conseiller honoraire en vertu des édits de 1635 et de 1691, prit les armoiries suivantes, qui furent enregistrées dans l'Armorial de 1696 : *d'argent, à un buisson de sinople sur une terrasse de même, et sommé de deux fauvettes affrontées au naturel et un chef bandé d'azur et d'or* (3).

Tarbé mentionne aussi un autre Antoine Fauvelet, qui fut lieutenant criminel de 1669 à 1691 (4), et

(1) Archives de l'Yonne, G. 1459. — Les mêmes archives, H. 960, mentionne aussi un Claude Fauvelet, avocat en Parlement, qui est, sans doute, un de ceux qui précèdent.

(2) TARBÉ, *Recherches historiques*, nouvelle éd., p. 51.

(3) DEY, *Armorial historique de l'Yonne*, p. 31.

(4) P. 604.

Savinien Fauvelet de Charbonnière, qui, après avoir été conseiller au présidial, fut lieutenant particulier de 1767 à 1770 (1). Enfin, un Fauvelet était maire de Sens en 1733 (2).

Tarbé, dans ses *Recherches historiques sur la ville de Sens* (3), rapporte que la famille Fauvelet, en considération de ses services, fut anoblie, en 1640, par lettres patentes données par Louis XIII à Saint-Germain, et que ses armes étaient les suivantes : *d'azur à trois levrettes d'argent courantes 2 et 1, colletées de gueules et grelottées d'or*.

On remarquera que ces armoiries diffèrent de celles qui sont attribuées à Etienne Fauvelet par l'*Armorial* de 1696, mais cette anomalie s'explique sans doute par ce fait que l'anoblissement de 1640 fut concédé à une seule branche des Fauvelet ; cette famille se subdivisait, en effet, en plusieurs branches qui portèrent les noms de du Toc, Monthard, Charbonnière, Bourrienne, etc. C'est à cette dernière branche qu'appartenait Louis-Antoine Fauvelet, secrétaire de Napoléon I^{er}, mort en 1834 ; il fut l'un des membres les plus distingués de la famille, et on doit féliciter la ville de Sens d'avoir consacré son souvenir, en donnant son nom à une de ses voies publiques.

Paul QUESVERS.

(1) Archives de l'Yonne, H. 511.

(2) Id. id., G. 133

(3) P. 51.

LETTRES DE RÉMISSION

De tout temps, si le droit de punir fut reconnu comme une des prérogatives essentielles de l'autorité souveraine, le droit de grâce y était ajouté comme contrepartie, ou compensation. A Rome, ce droit existait sous le nom de *purgatio* ou de *deprecatio* (1).

Les rois de France, qui le possédaient aussi, en jouirent jusqu'à la Constitution de 1791. Ils exerçaient ce privilège par des actes divers, connus sous les intitulations variées de *Lettres de grâce et rémission*, *d'abolition*, *de pardon* et de rappel *de bans* ou *de galères* (2). Toutes ces lettres étaient expédiées par la grande chancellerie, et on les scellait du grand sceau. Nous n'avons à nous occuper ici que des lettres de grâce et de rémission. On les appelait ainsi à cause des formules qui les terminaient invariablement, et étaient conçues en ces termes : « Et nous inclinans à leur supplication, « eue considération des choses dessus dictes, voulans « en ceste partie, grâce et miséricorde preferer a « rigueur de justice, a yceulx supplians, ou a ycelles

(1) V. CICÉRON *de Invent.*, lib. I.

(2) Il y avait aussi des lettres de commutation de peine, et pour ester à droit, après les cinq ans de contumace.

« suppliantes (suivant les cas), avons quitte, remis et
« pardonne, et par ces presentes de nostre auctorite
« royal et grace special, remettons et pardonnons
« tout le faict dessus dict..... et les avons restitue à
« leur bonne fame et renommee, etc., etc. » La peine
civile et criminelle était donc remise, sauf parfois de
légères pénitences imposées à l'inculpé, ainsi qu'on le
verra tout à l'heure. Le prévenu n'était point noté d'in-
famie, mais les droits de la partie civile restaient entiers.
Ces lettres faisaient donc l'effet de la loi Bérenger, et
laissaient blanc, comme l'on dit actuellement, le casier
judiciaire.

Mais ces lettres de grâce et rémission ne s'octroyaient
que dans des cas bien déterminés, savoir, quand la
culpabilité n'était point suffisamment établie, quand le
prévenu n'était ni auteur, ni complice, en cas d'homicide
involontaire ou non prémédité (1), enfin, toutes les fois
qu'il pouvait y avoir doute ou circonstances atténuantes.
Il fallait aussi que le délit ne fût pas compris dans la
liste des forfaits non grâçiables, tels que la lèse-majesté
au premier chef, le meurtre prémédité et avec guet-à-
pens, le rapt avec violence, etc. Ce qui distinguait les
lettres de grâce et rémission d'avec les lettres d'aboli-
tion, c'est que celles-ci libéraient des coupables dont
les crimes étaient bien et dûment constatés, sans cir-
constances atténuantes, et qu'on les pouvait obtenir
même après la sentence définitive, mais, dans ce dernier

(1) Le droit de grâce, prérogative royale par excellence, était réglé par
des ordonnances dont les principales sont les suivantes : ordonnances de
mars 1356, art. 6 ; août 1539, art. 172 ; janvier 1571, art. 1^{er} ; mai 1579,
art. 194, et ordonnance de 1679.

cas, le grâcié restait noté d'infamie. En un mot, et pour nous servir d'une expression moderne, il avait un casier judiciaire.

Les dispositions gracieuses ayant donné lieu à de nombreux abus, et la liste des cas non grâçiables n'ayant pas toujours été respectée, le législateur chercha à en limiter l'emploi. Le 3 mars 1356, Jean le Bon décida qu'il n'en serait plus accordé aux meurtriers, aux ravisseurs et aux incendiaires. Le 14 mai 1358, sous l'influence des Etats généraux, le dauphin déclare qu'aucune rémission de crime ne sera accordée par le roi, sans délibération du Grand Conseil, et que trois de ses membres devront signer chacune de ces lettres rémissoires. D'ailleurs, en pratique, avant de les concéder, on procédait sur les lieux à une information sommaire, et parfois les cours les annulaient de leur pleine autorité. Le 20 décembre 1473, la cour des aides annule des lettres de grâce accordées par Louis XI, et condamne les coupables au bannissement. Les cours pouvaient faire des remontrances à ce sujet, et la partie civile former opposition. Enfin, les juges avaient le droit de les attaquer comme subreptices.

L'entérinement (1) des lettres de grâce avait lieu devant les Parlements pour les gentilshommes, et devant les sénéchaussées et les présidiaux pour les rôturiers. Dans tous les cas, l'impétrant devait en entendre la lecture à genoux et tête nue.

Depuis l'ordonnance de 1498, au roi seul appartient

(1) D'après l'art. 35 de l'ordonnance de Moulins et l'ordonnance de Blois, l'adresse de rémission devait être faite aux baillis et sénéchaux, ressortissant nûment aux corps de Parlement.

le droit de faire grâce. Mais, auparavant, il avait souvent été partagé ou délégué.

Le 14 mai 1358, défense fut faite à la reine, aux lieutenants, capitaines, connétables et autres, de faire remise de peines. Cependant, durant assez longtemps, les reines conservèrent le privilège de faire grâce lorsqu'elles entraient pour la première fois dans une ville, après leur avènement. Pareille défense fut faite aux grands officiers de la couronne, le 13 mai 1359. Pourtant, le 29 août 1266, le droit de grâce fut accordé au grand bouteiller de France (1), et le Chancelier en fut investi par lettres patentes du 13 mars 1401. Louis XI reconnut ce privilège au prince d'Orange dans toute l'étendue de sa principauté, par décision de juin 1475, et l'accorda au comte d'Anjou, mais seulement pour la première fois qu'il entrerait dans une ville (2).

Enfin, certains personnages, certaines localités, avaient, soit par tolérance royale, soit de par la coutume, le droit de grâcier les criminels. Le plus souvent, ils agissaient par lettres déprécatives auxquelles le souverain accédait. C'est ainsi que les ducs de Sully (3) avaient reçu des rois Henry IV, Louis XIII et Louis XIV un pareil privilège dans toute l'étendue de leur duché d'Henrichemont en Berry. Le Chapitre de la cathédrale de Rouen avait également son privilège de la Fierté-Saint-Romain (4), et de même que les chanoinesses de Remiremont, grâciaient les prisonniers en procession so-

(1) En 1464, ce titre fut remplacé par celui de grand échanson.

(2) V. Serpillon, p. 763 et suiv.

(3) BOULAINVILLIERS, *Etat de la France*, t. V., p. 27. 1733.

(4) FLOQUET, *Hist. du Parlement de Normandie*, t. 1^{er}, p. 281, 379.

lennelle, à la fête des Rogations et à la Saint-Barthélemy. La ville de Vendôme avait le droit délivrer un coupable, chaque année, au vendredi d'avant le dimanche des Rameaux, en vertu du vœu fait par Louis de Bourbon, comte de Vendôme, le 21 août 1428. Les évêques d'Orléans (1), lors de leur entrée solennelle en cette ville, octroyaient des lettres de rémission à tous ceux qui s'y trouvaient en prison. Mais ce nombre s'étant élevé, en 1707, à plus de 900, leur prérogative fut restreinte à ceux qui étaient du diocèse, autrement c'eût été une prime offerte à la criminalité.

Signalons aussi un des privilèges spéciaux du Dauphiné. Les lettres de grâce et rémission concernant cette province, devaient être enregistrées par sa cour particulière des comptes, et le trésorier pouvait faire des observations au sujet de leur exécution, 23 juin 1410 (2).

Quoi qu'il en soit, les lettres de rémission sont des documents du plus haut intérêt pour l'histoire des mœurs du temps où elles ont été rédigées. Elles contiennent, en effet, un récit détaillé et parfois très vivant, du fait pour lequel le suppliant s'adresse à la miséricorde royale, reproduit très souvent jusqu'aux paroles mêmes échangées entre les personnages qui y ont joué un rôle. On y retrouve des individualités connues, et l'on y rencontre bien des menus faits qui ont

(1) V. édit de novembre 1573, BERRIAT DE SAINT-PRIX, *Procédure du grand criminel*, p. 115.

(2) Les grâces ont été aussi accordées par les rois lors de la naissance de leurs fils. Lorsque Charles VI établit le duc de Berry, son frère, son lieutenant général du Languedoc, il lui délégua son droit de grâce. V. GUYOT, *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, vol. vo Grâces.

échappé à la grande histoire. N'est-ce pas par des lettres de rémission que l'on a appris la date, et le genre de mort de Pierre le Ringois, le grand patriote d'Abbeville? Enfin, les lettres de rémission sont fort utiles pour déterminer les itinéraires et les séjours des rois de France dans les diverses localités de leur royaume. Ces préliminaires étaient indispensables pour l'intelligence de la lecture que je vais avoir l'honneur de faire devant le Congrès archéologique de Sens. Il s'agit, en effet, de vingt-deux lettres de grâce et rémission, toutes relatives au Sénonais. Je vais en analyser quelques-unes, et j'espère qu'elles fourniront un peu de lumière sur la vie sociale, et, pour ainsi dire quotidienne, dans la région sénonaise aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles (1).

La première en date de ces lettres, puisqu'elle fut délivrée à Paris en juin 1386, concerne deux veuves, Jeannette Parisot et Catherine Chapelle. Jeannette Parisot était au service de dom Jacques Pinart, prieur de l'abbaye de Saint-Rémy-lez-Sens. Ce monastère, l'un des plus considérables du Sénonais, était occupé par des Bénédictins, et de fondation très ancienne, car il existait déjà en 835, époque où il fut transféré à Vareilles, venait d'être presque ruiné par son abbé, Guillaume, qui mourut excommunié; il avait peut-être aussi beaucoup souffert des guerres anglaises. Quoi qu'il en soit, Jacques Pinart étant tombé dangereusement

(1) V. aussi pour les grâces et rémissions : *des Tribunaux et de la procédure du grand-criminel au XVIII^e siècle*, (Paris, A. Aubry, in-8° (p. 113 et 114 (par Berriat de Saint-Prix); et CH. DESMAZES : *des Pénalités anciennes, supplices, prisons et grâces en France*, Paris, H. Plon, 1868, in-8°, t. III. Grâce, p. 327.

malade, et ladite Parisot n'ayant reçu aucun gage depuis cinq ans qu'elle le servait, sur les conseils de sa nièce Catherine, et de l'aveu même dudit religieux, *qui, depuis, paraît-il, a porté plainte*, elle emporta chez une de ses sœurs, comme sûreté de ce qui lui était dû, quatre draps de lit, deux tabliers, deux ou trois touaïlles, (nappes ou serviettes), environ six livres de fil à faire toile, un anneau d'or, iv francs d'or qu'elle bailla à sa dite nièce, de trente à quarante clavenches (ous d'ornements), quatre autres draps de lit et une courtine, « quelle prist en un escrain que ledit religieux « avoit en une chambre, quil avoit en la cite de Senz, et « duquel escrain, elle avoit pris les clef en la cace dudit « religieux. » Arrêtées, comme nous l'avons dit, sur la dénonciation de Pinart lui-même, elles restituèrent les objets détournés, excipant de leur bonne foi. Rémision leur fut accordée. Ceci semble indiquer qu'en 1386, les affaires du monastère de Saint-Rémy n'étaient pas encore en très bon ordre, et que l'ordonnance rendue, sous Philippe VI, par l'archevêque de Sens pour la réparation des désastres produits par le mauvais gouvernement de l'abbé Guillaume, n'avait pas amené de grands résultats. Il nous a été impossible d'ailleurs de pousser nos recherches plus avant, les archives de ce monastère, dont la mense conventuelle fut réunie à Saint-Pierre-le-Vif en 1638, se trouvant à la bibliothèque de Sens.

Une autre lettre, qui est de septembre, même année, donne une idée des aventures fâcheuses qui pouvaient arriver à un voyageur durant le court trajet de Sens à Paris. Il s'agit de Jean Chevaïse, Adenier Cortelle,

son beau-fils ; Symonnet Moreau et Thevenin Moreau, son fils, tous voituriers par eau, domiciliés en la ville de Sens. Or, ces braves gens, après avoir conduit un chargement de vins à Paris, s'en revenaient tranquillement chez eux, lorsque, entre entre Gisy et Pont-sur-Yonne, ils rencontrèrent deux particuliers à cheval, nommés Gillet Philippon et Guillemet le Doubteux, du village de Gisy, qui, par manière de dérision, s'adressèrent à Adenin, lequel tenait un billard en la main, et lui dirent : « Or ça, voulez-vous billier ? » Le billart était une sorte de bâton à lancer les billes, une manière de bilboquet ; il faisait partie des jeux défendus par les ordonnances royales (1). Les voituriers qui ne se souciaient pas d'une querelle, et étaient d'ailleurs recrues et fatigués, répliquèrent poliment : « Beaulx sei-

(1) V. *Ord. des rois de France*, t. V, p. 172. Ce sont les ordonnances du 3 avril et du 23 mai 1369 contre les jeux de hasard. Les jeux prohibés sont les *dés*, les *tables*, les *palmes*, les *quilles*, le *palet*, les *soules* et les *billes*. Le roi encourage les sujets à les remplacer par l'arc et l'arbalète. Les *tables* sont le jeu de dames et aussi les échecs. On les trouvait déjà chez les Romains. Il existait des tables de ce genre sur le pavé du Forum de Thamugadi (timgad). V. G. BOISSIER, *Promenades archéologiques*, p. 192, avec l'inscription tout à fait convenable : *Venari, lavari, ludere, ridere, oec est, vivere*. On peut aussi consulter au mot *tables*, le *Trésor de Borel* et le *Dictionnaire étymologique*, de Ménage. *Palmes*, c'est le jeu de paume. La paume était d'ordinaire lancée à la main. V. *Recherches*, de Pasquier, l. IV, ch. xv, p. m. 350, et Ménage au mot *raquette*. *Palet*, c'est probablement le jeu du petit palet. Dans le *Trésor de Borel*, il est appelé la *paleste*, le jeu du palet. Dans le *Grand Coutumier* et dans Fontanou, le jeu du *pallet*, *Soules*, ce jeu consistait à lancer une bille de bois avec le pied ou avec une crosse. V. DUCANGE au mot *Cheolare*. Dans le Nord on l'appelait Chouille. V. *Intermédiaire*, 10 mars 1895. V. aussi, pour les jeux au moyen âge, ANTONY MÉRAY, *la Vie au temps des cours d'amour*, ch. III, p. 60. Quant au billard, c'était une sorte de bilboquet. V. MÉNAGE, *Dictionnaire étymologique*.

« gneurs, alez vostre chemin, et nous laissez aler le
« nostre. Nous ne voulons pas billier. » Mais leurs
interlocuteurs commencèrent à les provoquer de toute
façon, et l'un d'eux faillit renverser Jeannin Chevaïse
sous les pieds de son cheval. Celui-ci se voyant injurié,
et craignant pis, frappa Guillemain le Doubteux sur
l'épaule du plat de son épée. Aussitôt les assaillants
coururent à un bois de saules, et y coupant deux gros
bâtons, chargèrent incontinent lesdits voituriers.
Jeannin Chevaïse fut renversé et roué de coups, qui lui
firent quatre fortes blessures à la tête, et le tinrent
longtemps au lit. Son agresseur était Guillemain le Doub-
teux, qui bientôt, le laissant entre les mains de son
compagnon Philipon, dont il reçut de nouveaux coups,
s'attaqua à ses autres camarades qu'il traita de même.
Cependant Jeannin Chevaïse, se voyant en péril de
mort, parvint à tirer son épée et en donna un coup de
taille à son nouvel agresseur. Néanmoins l'affaire allait
mal tourner pour les pauvres voituriers, lorsque l'appar-
ition de plusieurs personnes qui accouraient au bruit,
fit fuir les assaillants et mit fin à la lutte. Cependant
Gilet Philippon se fit panser par le barbier de Pont-sur
Yonne, qui lui recommanda le repos. Le blessé rentrant
à Gisy, ne tint compte de cette sage recommandation,
« et tant pour son mauvais gouvernement que pour sa
« navreure, il alla de vie a trespas quatre jours après. »
Tels étaient les périls auxquels étaient exposés, en l'an
de grâce 1386, et en pleine paix, les paisibles voyageurs
sur le grand chemin du roi.

Ici, nous assistons à des scènes moins tragiques,
puisqu'il n'y a pas eu mort d'homme, et qu'il n'est ques-

tion que d'un simple tapage nocturne. C'était en 1388, la lettre de rémission est datée de Vincennes, 9 novembre de cette même année. Or, à ce moment-là et dans les environs de la Saint-Barthélemy, Nicolas Bourbelin, Pierre Chacerat, le jeune; Jeannin Chacerat, le jeune; Colin Petit et Thévenin le Débonnaire, tous jeunes gens de Sens, appartenant à la riche bourgeoisie, avaient fait un joyeux souper chez leur ami Bourbelin. Ensuite, avec plusieurs camarades, ils résolurent d'aller passer la soirée aux étuves. Evidemment, ce n'était pas pour s'y baigner. On ne prend pas de bain après un copieux repas. Mais les maisons de bain, à cette époque, offraient des divertissements aussi nombreux et variés que peu innocents. C'est en vain que l'on avait construit des établissements spéciaux pour les sexes, garnis « de cuveaux à laver les femmes, » ces étuves étant dans le voisinage de celles des hommes, la communication était facile, parfois même secrète. Et d'ailleurs, dans la plupart des villes, les bains étaient communs, aussi le diable n'y perdait point ses droits. Ils étaient devenus le réceptacle des pires débauches. Les chansons de Gestes, les fabliaux, les vieux sermonnaires, dont les données ont été résumées par Antony MÉRAY dans sa *Vie au temps des cours d'amour*, et les *Libres prédicateurs*, nous offrent à ce sujet d'édifiants exemples. Là dessus, on pourra également consulter avec fruit une brochure aussi intéressante que suggestive, de notre très savant confrère, M. Garnier, archiviste de la Côte-d'Or, intitulée *les Etuves dijonnaises*, et publiée par Etienne Jobard en 1867. Partout les scandales furent si grands que le cri public s'éleva contre les étuves. La réforme

et la contre-révolution religieuse qui s'ensuivit, leur donnèrent le coup de grâce. Au milieu du xvi^e siècle, le bain ne fut guère plus employé qu'en manière de remède, voisin de la purgation et du clystère; et l'élégante Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, épouse de Henry IV, avouait ne s'être pas lavé les mains depuis huit jours (1).

Quoi qu'il en soit, nos jeunes gens en furent pour leurs bonnes ou, plutôt, pour leurs mauvaises intentions, les étuves étaient pleines, et ils s'en retournaient fort déconfits, lorsqu'en passant par la rue de Saint-Romain, ceux qui formaient l'arrière-garde de la bande joyeuse, s'arrêtèrent à la porte d'une femme âgée et veuve qu'ils ne connaissaient point, et qui filait au tour en chantant. Après l'avoir écoutée un peu, il leur vint l'idée folle de frapper à sa porte. Celle-ci demanda aussitôt qui était là, et eux de lui répondre : « Ce sont ceulx darsoir, » — c'est-à-dire de hier soir; cette locution est encore, dit-on, usitée en Anjou et en Normandie; — « Bailliez-nous la fillette. » A la fois irritée et intriguée, la vieille descendit pour voir quels étaient ces insolents visiteurs, et tenta d'attirer à elle le battant de la porte, mais, comme elle s'ouvrait en dedans, et qu'ils la retenaient par le loquet, ses efforts furent vains. Alors, sérieusement effrayée, la bonne femme se mit à crier à l'aide, au meurtre et à l'assassin. Nos jeunes gens, jugeant que la plaisanterie avait assez duré, décampèrent sans plus se préoccuper du fait, et rejoignirent leurs camarades qu'ils trouvèrent

(1) V. aussi MONTEIL, t. IV, p. 7 et 473, et *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1893. N° 2, p. 293.

installés sur des bancs de pierre, au carrefour de la porte Saint-Rémy. Ils étaient là, devisant tranquillement, lorsque, tout à coup, un tumulte épouvantable retentit par la rue qui conduisait audit carrefour, c'était une masse d'hommes et de femmes, les uns en chemises et en bonnets de nuit, les autres en pourpoints, les uns armés d'épées, les autres de marteaux, « cryant moult laidement » quand ils les aperçurent : « Veez les cy les ribeaux. » A leur tête, mais ils ne purent l'apercevoir, car la nuit était déjà tombée depuis longtemps, et ni le gaz, ni l'électricité n'étaient alors connus, se trouvait Jacquet Merveille, l'un des quarante sergents attachés à cette époque au bailliage de Sens (1).

À la vue de cette insurrection, nos bons compagnons, qui étaient désarmés, sauf deux d'entre eux, prirent peur, et, franchement, il y avait de quoi. L'un d'eux, Claude Petit, se voyant assailli par un des porteurs de marteaux, le désarma, le souffleta, et le blessa d'un coup de couteau. Un autre, Nicolas Bourbelin, eut affaire, sans s'en douter, à Jacquet Merveille, sergent, qui avait l'épée au clair. Comme il avait un bâton sous la main, il en profita pour le désarmer et lui administrer une solide ràclée, tant et si bien qu'il se mit à crier : *A la mort, et aide au roy !* Aussitôt, nos jeunes gens, voyant que les choses tournaient mal, et quel était leur adversaire, prirent la fuite précipitamment, se retirant chacun chez eux.

Mais les choses n'en devaient pas rester là. Le ven-

(1) Les sergents de cette époque servaient à la fois d'huissiers et d'agents de police.

dredi suivant, un domestique du bailli, nommé Gautier Dalengoye, et dont il a déjà été question, dans les *Glanures d'histoire auverroise* (1) vint pour arrêter Pierre et Jeannin Chacerat. Comme il n'était ni sergent, ni officier du roi, ils résistèrent, tirant leurs couteaux : « Ne met point la main à nous, s'écrièrent-ils, nous n'obéirons point à toi, car tu n'es pas sergent. Il y a en ceste ville quarante sergents du roi, et ny si petit, s'il nous commande que nous aillons en prison, que nous y obéissons doucement. » Il en résulta un gros procès, durant lequel les délinquants, en leur qualité de clercs, furent enfermés dans les prisons archiépiscopales. Mais leur cas n'était pas pendable, et Charles VI ne leur fit pas trop attendre la liberté.

Mais passons à d'autres récits. Vers la fin de 1390, un nommé Crestiennot, de Châtenay, laboureur, fut invité, avec bien d'autres, aux noces de Michel Bergier et de Oudote sa femme, qui furent célébrées à Courmont, hameau des communes de Pailly et du Plessis-Saint-Jean, arrondissement de Sens. Or, dans ce pays, comme d'ailleurs en beaucoup d'autres localités, les nouveaux époux, pour éviter les vexations et mauvaises plaisanteries qu'on avait l'habitude de leur faire subir durant la première nuit de noces, telle que la rôtie, la trempette, etc., etc., se résolvaient généralement à payer aux invités un droit appelé *coillage* ou *cueillage*. Bergier et Oudote s'exécutèrent galement. Mais quand il s'agit de répartir cette redevance entre

(1) V. *Bulletin de la Société des Sciences* 1894, 1^{er} semestre.

les personnes présentes, les choses se gâtèrent. On ne put s'entendre, et une grande rixe s'ensuivit, durant laquelle ledit Crestiennot, passablement ivre, eut le malheur de tuer un nommé Regnaudot Baillot, auquel il n'en voulait aucunement, mais qui, pris de vin également, l'avait, durant le débat, frappé à la tête et aux jambes. Les lettres de rémission furent données à Paris au mois de janvier 1394.

Autre histoire. Il s'agit tout simplement d'outrages au roi de France. Vers la fin de Noël de 1381, Charles VI venait de monter sur le trône. Lui et ses oncles, bien malgré eux, forcés par l'émotion populaire, avaient été contraints d'abolir les aides, qu'ils rétablirent ensuite dès que cela fut possible. Or, à cette époque, un nommé Jean Boivin, l'un des fermiers de cet impôt, soupait copieusement en compagnie d'un sergent et de plusieurs autres personnes, dans un cabaret de Soucy. On avait bu plus que de raison, et l'on parlait de cette abolition. Alors un des assistants, *blaguant*, c'est bien le mot, ledit Boivin, lui dit ces paroles : « Entre vous, sergents et fermiers, vous ne « vivrez plus si à votre aise, et vous conviendra « désormais d'aller bêcher les vignes. » Irrité, Jean Boivin s'échappa jusqu'à dire à propos du jeune roi : « Maudite soit leure quil soit oncques nez ne sacrez ! » Bien plus tard, ces paroles furent rapportées au procureur du roi de Sens qui fit enfermer notre homme aux prisons du bailliage. Mais comme le fait s'était passé longtemps auparavant, et qu'il n'y avait jamais rien eu à dire sur son compte, Boivin fut grâcié, sous la seule condition de jeûner au pain et à l'eau durant

six jours, et de faire célébrer pour le roi treize messes du Saint-Esprit. Les lettres de rémission furent données à Creil, au mois de mai 1393, c'est-à-dire douze ans après la perpétration du délit.

La sixième lettre de rémission, concerne un nommé Perrin Triboul, de Lixy, canton de Chéroy, qui, étant âgé de dix-huit ans, servait en qualité de charretier, la veuve et les enfants de Henri Testart, demeurant *au Belle*, c'est-à-dire sur la place de la forteresse de Courtenay. Un jour, *par tentation de l'ennemi*, comme on disait alors, cet enfant, car il n'était rien autre, profitant de ce que les habitants de la maison étaient à noces, pénétra chez sa maîtresse par une fenêtre, et rompit un « *escriin* » (cassette), où il prit un mouton d'or, un autre écu de même métal, et XVI s. parisis en menue monnaie. Mais il s'arrangea de façon à faire tant de bruit, que des passants l'entendirent et le prirent presque en flagrant délit. Comme il s'agissait d'un vol domestique, il y allait pour lui de la potence, et l'infortuné était sur le point d'être exécuté, lorsqu'une jeune femme, nommée Marion, fille de feu Philibert de Plançon, veuve d'un nomme Pourin, et originaire de Bourgogne, demanda à l'épouser, et, suivant la coutume, l'obtint de la miséricorde royale. Inutile de dire que le condamné y consentit facilement. Tout le monde, en effet, n'a pas le stoïcisme de ce Picard, cité par Desmazes, qui, en pareil cas, après avoir examiné la future, refusa la vie, et, se tournant vers le bourreau, prononça ces simples, mais éloquentes paroles : « Attaque Bourrel, ale cloque, » c'est-à-dire elle boite. »

La coutume de faire grâce au criminel qui trouve une femme résolue à l'épouser, paraît d'origine très antique, et remonte à l'époque assez primitive, où la femme était la propriété commune de tous les hommes du clan, et où réciproquement, tous les hommes du clan lui appartenaient. Il s'ensuivait que si la femme se donnait à un étranger, celui-ci devenait son co-mari, et faisait, *ipso facto*, partie de la tribu. On trouvait encore des traces de cet usage chez les Bretons, au temps de Jules César. Et de nos jours encore, dans beaucoup de tribus arabes, si une femme couvre de son voile, ou reçoit sous sa tente un étranger, cet étranger devient immédiatement sacré pour tous les hommes du douar auquel elle appartient. Pareille habitude semble avoir été en vigueur chez les Indiens de l'Amérique du Nord, et notamment chez ceux du Rio de Gila et du del Norte. On peut voir, à ce sujet, des détails curieux dans Taylor, *Histoire de l'humanité*.

Bien entendu que, pour être ainsi sauvé, il fallait être jeune, sympathique et bien tourné, les vieillards et les hommes laids n'auraient eu aucune chance. Et ceci nous rappelle l'épisode du Bâtard de la Hamayde, cité par de Barante, t. VIII, p. 410. Ce dernier, appartenant par des liens naturels à l'une des plus grandes familles du Hainaut, avait assassiné le frère d'un chanoine de Condé, dans des circonstances tellement horribles, que Charles le Téméraire, d'ailleurs, fort sévère sur l'article, refusa impitoyablement de faire grâce, bien que la partie lésée eût retiré sa plainte. Comme on le conduisait au supplice, les jeunes filles de l'Ecluse,

qui le trouvaient beau comme un ange, demandaient toutes à l'épouser.

Rien de nouveau sous le soleil, a dit Salomon. Voici maintenant, en plein xiv^e siècle, un fait d'antisémitisme capable de réjouir M. Drumont lui-même, s'il en avait connaissance. En septembre 1394, un nommé Jean Chapelain, de Villeneuve-sur-Yonne, ayant eu des difficultés avec un certain Eliot de Lestoille, juif converti, sous le nom d'Andrier, de Sens, dut l'assurer et le cautionner par-devant le lieutenant aux bailliages de Sens, Troyes et Auxerre, entre les mains de Jean de Bethencourt, futur conquérant des Canaries, et, en attendant, conservateur général des privilèges octroyés par les rois de France aux Israélites des deux sexes. Quelques formalités n'ayant point été accomplies, Jean Chapelain crut l'assûrement non valable, il ignorait qu'Andrier y avait pourvu secrètement. Or ledit suppliant, revenant à sa journée d'Auxerre, se rencontra sur le chemin avec celui-ci et un autre compagnon du nom de Jacquet Raoul. Tout alla bien jusqu'à Appoigny, mais arrivés en ce lieu, et passant près du cimetière, ils tombèrent dans un groupe de gens d'armes, logés en ce village, qui s'emparèrent du juif, le mirent à pied et le battirent, mais non jusqu'à l'effusion du sang. L'infortuné pria Jean Chapelain de lui prêter de l'argent pour donner de quoi boire aux soldats, et, par ce moyen, être laissé tranquille, mais, à cause de leurs précédentes querelles, celui-ci n'en voulut rien faire, et le laissa se tirer d'embarras comme il le pourrait. Il continua donc sa route avec Jacquet Raoul. Chemin faisant, ils firent la

rencontre d'un homme qu'ils ne connaissaient point, et qui, de Bassou, tirait vers Appoigny. Et Chapelain lui dit : « Vous trouverez des gens d'armes à Espoigny « qui ont un juif entre les mains, dites leur que ie leur « recommande et leur prie que ils le gouvernent très « très bien. » Tout en allant, Jacquet Raoul disait au suppliant : « Jay lectres qui sont à ce juif, quen ferons- « nous ? » Et ledit suppliant lui répondit : « Jecte les « les en lieue, je ten prie. » L'autre lui répliqua : « Non feray. Il y en a contre plusieurs povres gens de « nostre pais ; il les vault mieux rompre. Nous yrons « à Basso, la buvrons et les visiterons. » Arrivés à leur destination, et tout en buvant chopine, ils passèrent en revue ces papiers. Il y avait là seize obligations en faveur d'Andrier, de Sens, et deux commissions pour ajourner des malheureux qui devaient audit Israélite. Le tout fut mis en morceaux. Or, Andrier, de Sens, ayant été finalement relâché, n'eut rien de plus pressé que de faire arrêter Jean Chapelain à Villeneuve-sur-Yonne, par les deux sergents de cette ville, et de le poursuivre pour destruction de pièces et *rupture d'assurance*. Il put cependant obtenir du Parlement sa liberté sous caution, et sa liberté définitive du roi, sous condition de satisfaire préalablement à la partie lésée. Les lettres sont datées de Paris, décembre 1394.

Il ne faisait pas bon blasphémer à cette époque ; les sévères pénalités édictées par saint Louis contre les blasphémateurs n'étaient point encore abrogées. Le pauvre Louis Corradin en sut quelque chose. C'était un garde-bateaux qui, se trouvant à Villeneuve-sur-Yonne avec des camarades, eut la malencontreuse idée d'enta-

mer avec eux une partie de dés. Elle tourna mal pour lui, et bientôt il fut complètement décavé, ce qui n'était vraiment pas difficile. Irrité de la perte, il jura le *vilain serement*, c'est-à-dire maudit le nom de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, *de quoy il s'est moult repenti et a este doulent*. Le roi, ayant égard à sa contrition, lui fait remise de sa peine, sous condition qu'il fera deux pèlerinages : l'un à Notre-Dame de Boulogne, et l'autre à Notre-Dame de Montfort, en laissant, en chaque église, un cierge de cire de deux livres pesant. La même année, au même lieu, et pour le même cas, un nommé Thévenin Potage en fut quitte pour un mois de prison et une amende de 40 sols tournois, en faveur de de l'Hôtel-Dieu de Villeneuve-sur-Yonne. C'était encore s'en tirer à bon marché.

Citons encore une lettre de rémission de février 1397, où il est question de la célébration du *Guilleuleu* (1) à Chevannes, dans la prévôté de Château-Landon, diocèse de Sens. Le Guilleuleu n'est autre chose que le souvenir de la cueillette mystique, par les druides du gui sacré au commencement de l'année nouvelle. On ne trouve guère cette remembrance que dans les pays purement celtiques, et, par conséquent, il n'en saurait être question chez les peuplades d'origine galato-germanique établies dans la Belgique supérieure ou dans la vallée du Rhône, telles que les Allobroges et les Volsques, ni non plus chez les Aquitains.

Il convient aussi de mentionner le pardon accordé par Henry, roi de France et d'Angleterre, à Baudet

(1) C'est par corruption A gui l'an neuf, souvenir de la cueillette du gui mystique, au premier jour de l'année druidique.

Sorel, capitaine de Dollot, qui, croyant la cause du Dauphin irrémédiablement perdue après les défaites de Cravant et de Verneuil, se rendit aux Anglo-Bourguignons et leur livra sa forteresse. Le comte de Warwick et d'Aumale servit d'intermédiaire, et le traité eut lieu en mai 1426. Non moins caractéristique est aussi l'histoire des deux frères Barbier, du Fayl, dans le bailliage de Sens. Cette localité ayant été détruite, en 1438 ou 1439, par un parti de soit disant Dauphinois, les paysans, enragés, se mirent à la poursuite des trainards, dont deux furent arrêtés par lesdits Barbier, aidés, en cette circonstance, par un nommé Clément Henault. Ceux-ci remirent leurs prisonniers au châtelain du Fayl, qui les fit jeter dans un cul de basse-fosse, où il les oublia durant quinze jours. Les infortunés moururent de faim. Le châtelain, sans se déconcerter, partagea les hardes des défunts avec ceux qui les lui avaient amenés. La rémission, pour ce crime atroce, eut lieu dix ans plus tard, en mars 1448.

Cette guerre de Cent-Ans fut sans merci ni pitié. Il fallait se garder de ses amis comme de ses ennemis, témoin cette absolution pleine et entière, datée de Bourges 1447, et accordée à un vieux reître sénonais, du nom de Jacob Faitout, qui avoue tous ses méfaits. Avant les trêves et ordonnances faites sur les gens de guerre, déclare-t-il, lui et d'autres capitaines ont
« plusieurs fois couru et logie en plusieurs et divers
« lieux, prins, emmene et renconne gens, chevaux et
« autre bestail, or, argent, vivres et autres choses, pille,
« robe non subgiez et obeissans, destroussez toutes
« manières de gens, tant deglise, que nobles, bourgeois,

“ marchans et aultres, de quelque estat ou condicion
“ quilz feussent, leur oste chevaulx, harnais et autres
“ habillemens, or, argent, monnoye et a monnoier,
“ denrées, marchandises, bagues, joyaulx et autres
“ choses quelxconques, quilz pouvoient prendre sur et
“ autour eulx ; a aussi este a courir, piller et rober
“ foires et marchiez, y prendre et ranconner les mar-
“ chans et autres gens, emmener et emporter leurs
“ denrées et marchandises, et aucunes dicelles gastees
“ et dicippees, leur oste leur or, argent et autres
“ biens, a este aussi a prendre de force et demblee,
“ villes, chasteaulx et forteresses sur nos subgiez et de
“ nostre obeissance, les piller et rober et y prendre et
“ ranconner gens, chevaulx et autre bestail, et au-
“ cunes fois battuz et mutilez non subgiez, quant il
“ n'en pavoit avoir ce quil leur demandoit ; a este a
“ abattre, descouvrir et desmolir maisons et autres
“ edifices, en seurvenant esditz logis pour les faire ran-
“ conner, etc., etc., et plusieurs autres maux, exces
“ deliz et malefices ; a le dict suppliant faiz, commis
“ et perpetrez, et a este content que aultres faisoient,
“ lesquels ne pourroient bonnement estre cy tous
“ exprimez ne declairez. » Cette énumération très
abrégée, qui se rapproche fort de la Confession des
routiers de Duguesclin dans la *Chanson de Geste*, donne
une idée exacte des agréments de la vie vers la fin de
la grande guerre des Anglais (1).

Terminons cette analyse, peut-être un peu mono-

(1) V. Confession des routiers de Duguesclin, citée par Henri Martin, *Histoire de France*, tome V, p. 256.

tone, par deux lettres de grâce vraiment intéressantes et suggestives, comme disent les Anglais.

La première concerne un nommé Durand Tontif, maître d'école à Brienon, chargé de femme et d'enfants. Cet instituteur avait coutume, par manière d'enseignement et de doctrine, de faire réciter chaque soir, à la fin de la classe, à chacun de ses élèves à tour de rôle, un *De profundis* et une patenôtre, pour les trépassés de la localité. Un certain jour, vint le tour d'un élève nommé Jeannot Beullé, fils de Perrin du même nom. Celui-ci ne sut ou ne put réciter le psaume en question. Aussitôt, le suppliant prit un faisceau de verges qui ne le quittait jamais, et, du haut de sa chaire, en appliqua plusieurs coups sur la tête du délinquant. Comme ce malheureux, se débattant, cherchait à échapper à la correction, il fut atteint aux oreilles et au visage, mis tout en sang, et le gros bout du faisceau lui cingla le dos. Voyant qu'il n'arrivait à rien malgré ses rigueurs, le suppliant s'adressant à l'élève battu : « Puisque tu ne sces de *De profundis*, lui dit-il, dy ta patenôtre. » Même insuccès. Aussitôt, le maître, exaspéré, bondit de sa chaire, renversa le coupable d'un coup de pied, et le trainant par les oreilles, le roua de coups. Or, le malheureux enfant était tout malade, et venait de subir l'opération de la taille, ce que d'ailleurs Tontif ignorait. Il se releva tout meurtri, rentra chez lui pour s'aliter, et mourut quatre jours après. Arrêté pour ce fait, le brutal instituteur obtint sa grâce du roi, attendu, disent les considérants, que ce qu'il a fait, il ne l'a point fait par « haine dudit Jeannot, mais tant seulement par manière

de discipline et de doctrine. » Ce nonobstant, il dut renoncer à tenir école à Brienon-l'Archevêque, et satisfaire à la partie lésée. On conviendra que c'était le moins qui put lui arriver. Ceci se passait en 1398 (1).

Une autre histoire bien édifiante aussi est celle de Françoise de Grainville, jeune anarchiste, âgée de seize ans, fille de l'écuyer du même nom. Cette malheureuse, était entrée, dès l'âge de huit ans, au service de Philibert de Brécy, gentilhomme d'origine sénéonaise, et gouverneur de Langres. Elle fut traitée de telle sorte (2) par Marguerite de Danisy, sa femme, qu'elle en conçut, contre sa maîtresse, une haine inapaisable. On sait qu'alors les maîtres n'étaient pas tendres pour leurs domestiques, même adultes, et leur infligeaient des corrections corporelles avec autant de désinvolture, que les boyards à leurs serfs et les colons

(1) La correction corporelle administrée aux jeunes élèves remonte à l'origine du monde. Dès l'antiquité, des bons esprits s'étaient élevés contre l'abus qu'on en faisait, et les mauvais résultats qu'elle donnait, entre autres Quintilien (*Institut. orat.* I, cap. 11) Rabelais, Montaigne et Rollin. Ceux que ce sujet quelque peu scabreux intéresse, pourront consulter les ouvrages suivants : Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot : verges. LANJUINAIS, de la Bastonnade et de la Flagellation pénale. — *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. — *Du Fouet comme instrument d'éducation chez nos bons aïeux*, t. XXII, 387, 474, 501, 525, 570, 589, 622, 683. V. aussi *ibid.*, t. XI, 365, 454. XVI, 264, 343. V. aussi *ibid.* *Orbilianisme*, t. V, 308, 390, 445. t. XII 430, 491. V. aussi rev. Wm. M. Cooper B. A. London (s. d.) *History of the rod*, ch. XL, XLI et XLII, p. 413, 441. — *G. Frusta Flagellantismus*, publié en 1873, par Scheible à Stuttgart, et les trois rarissimes volumes de Pisanus Fraxi.

(2) Sur la *correctio domestica*, v. TALLEMAND DES RÉAUX, *Historiettes*, *passim* entre autres les deux articles intitulés : *Madame Chauvry* et *Madame de Verrins*. — V. aussi *History of rod* de Wm. Cooper, ch. xxxvii et xxxviii et xxxix. *G. Frusta Flagellantismus* et Pisanus Fraxi, *passim*.

à leurs nègres. Cela dura jusqu'à la fin du xvii^e siècle, et l'on peut lire à ce sujet, dans Tallemand des Réaux, de piquantes anecdotes. Quoi qu'il en soit, la pauvre, ayant résolu de se venger à tout prix de Marguerite Danisy, tenta *sept fois* de faire sauter, avec de la poudre à canon, le logis de ses maîtres, et particulièrement la chambre à coucher de la dame de la maison. Prise, à la fin, sur le fait, cette précoce et moyen-âgeuse Ravachol avoua sans broncher la vérité. Il fallait que les traitements qui lui furent appliqués fussent bien durs, puisque, au mois de novembre 1448, la lettre royale qui les constatait, vint la trouver dans son cachot, où elle était enchaînée aux quatre membres, et lui rendit immédiatement et sans condition la liberté.

FRANCIS MOLARD.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

LETTRES PATENTES du roi Charles VI, portant grâce et rémission en faveur de Jeannette, veuve de Parisot Laissé, de Bourbonne, et de Catherine, sa nièce, veuve de Guillemain Chappelle. La première, ayant servi pendant cinq ans, sans recevoir de gages, Jacques Pinard, prieur de Saint-Rémy-lès-Sens, crut pouvoir, sur le conseil de sa dite nièce, et sur le consentement du malade lui-même, qui, depuis, l'a dénoncée, prendre à titre de gage, quatre francs d'or, un anneau du même métal et divers autres objets, dans la crainte qu'après sa mort l'abbé de Saint-Rémy ne vint à s'emparer de sa dépouille. En suite de quoi, ces deux femmes ayant été emprisonnées, elles avaient restitué le tout à qui de droit. Paris. Juin, 1386.

Charles, etc. Savoir faisons à tous presens et avenir de la partie de Jehannette, jadis femme de feu Parizot Laissé, de Bourbonne, et de Katherine, femme de feu Guillemain Chappelle, sa niece, povres femmes, nous avoir esté exposé que comme ladite Jehannette ait servy Jacques Pinart, religieux et prieur de Saint Remy lez Sens par l'espace de cinq ans et plus sanz avoir eu de lui aucun salaire ou proufit, et il soit ainsi que ycellui religieux soit acouchiez malade au lit, auquel il a esté en tel estat de maladie que on y esperoit mieulx la mort que la vie. Et pour ce que ycelle Jehannette le vit en tel estat, doubta que il ne morust, et que son abbé prist tout ce que il avoit, et qu'elle n'eust james aucune chose de son salaire pour le dit service. Par le conseil de la dite Katherine,

(1) Arch. nat. JJ 129 fo 15 v^o

sa nièce, prist en la chambre du dit religieux son maistre, en entencion d'estre payée de son dit salaire les choses qui s'ensuivent, c'est assavoir : IIII draps de lit, deux tabliers, deux ou III touaillies, environ VI livres de file a faire toile, un aynceau d'or, IIII franc d'or, environ trente ou XL clavenches de II deniers la piece, IIII draps de lit, et une courtine, qu'elle prist en un escrain que ledit religieux avoit en une chambre qu'il avoit en la cité de Sens, duquel escrain elle avoit pris la clef en la cace du dit religieux, lesquelles choses, excepté les diz IIII francs qu'elle bailla à la dite Katherine, elle emporta en la dite cité en l'ostel d'une sene suer, en entencion d'estre païée de son dit service, comme dit est. Pour occasion duquel fait les dites exposantes ont esté prises par justice, et mises en noz prisons a Senz, par la denunciation ou complainte du dit religieux, si comme l'en dit, combien que tantost apres, et depuis, il a tousjours dit et maintenu en sa dite maladie et encores dit que se que la dite Jehannette avoit pris, elle l'avoit pris de son consentement et volenté, et aussi sitost que on a demandé à la dite Jehannette les choses dessus dites, elle les a bailliées, ou fait baillier et restituer, sanz en retenir aucune chose. Es quelles prisons les dites exposantes sont en grant povreté et misere et sont en aventure d'estre destruites, et que justice ne veuille rigoureusement procéder contre elles, se par nous ne leur est sur ce pourveu de nostre grace, si comme elles dient, en nous suppliant humblement, comme les dites choses aient esté toutes restitués, comme dit est, et que onques ne furent reprises d'aucun autre larcin, nous sur ce leur veillions impartir y celle. Et nous inclinans a leur supplicacion, eue consideracion aux choses dessus dites, voulons en ceste partie misericorde preferer a rigueur de justice, a ycelles suppliantes ou cas dessus dit, avons quitté, remis et pardonné, et par ces presentes de nostre autorité royal et grace especial, quittons, remettons et pardonnons tout le fait dessus dit, avec toute peine, offense et amende corporelle, criminelle et civile en quoy elles peuent ou pourro[i]ent estre encourues envers nous pour occasion

des choses dessus dites, et les avons restituées et restituons a leur bonne renommée, a leur pais et biens non confisqueuz, satisfaction faite a partie premierement, se faite n'est. Si donnons en mandement au bailli de Senz et d'Auxerre, et a touz nōz autres justiciers et officiers presens et avenir, ou a leurs lieux tenans et a chacun d'eulx, si comme a lui appartiendra, que de notre presente grace, quittance et pardon et remission, laissent, facent et seuffrent les dites suppliantes user et joir plainement et perpetuellement, senz leur mettre ou souffrir estre mis aucun empeschement ou destourbier au contraire, maiz leurs corps et biens pour ce pris et empeschies, leur mettent, ou facent mettre a plaine delivrance. Et que ce soit ferme et estable chose a toujours, nous avons fait mettre nostre seel a ces lettres, sauf en autres choses, nostre droit et l'autrui en toutes. Donné a Paris l'an de grace mil ccc iii^{xx} et six, et de nostre règne le siziesme, ou moys de juing.

Par le roy, a la relacion de monseigneur le duc de Berry.
GONTIER.

II

GRACE et rémission accordée par le roi Charles VI à Jean Chevaïse, Adenin Cortelles, son beau-fils, Symonnet Moreau et Thevenin Moreau, son fils, voituriers par eau, domiciliés en la ville de Sens, qui, revenant de Paris, où ils avaient conduit un chargement de vins, furent provoqués puis assaillis, entre Gisy et Pont-sur-Yonne, par Gilet Philippon et Guillemain, le Doubteux, de Gisy. Jean Chevaïse, roué de coups de bâton, frappa d'un coup d'épée Gilet Philippon, qui, quatre jours après, mourut des suites de sa blessure. Paris, septembre 1386 (1).

Charles, etc., savoir faisons à tous presens et avenir a nous avoir esté humblement exposé de la partie des amis charnelz de Jehan Chevaïse, Adenin Cortelles, son filastre,

(1) Arch. nat. JJ 129, f° 147 v°.

Simonnet Moreau et Thevenin Moreau, son filz, voituriers d'eaue, demourans à Senz, que le mercredi avant la feste Saint Climent darrenier passée, yceulz voituriers qui avaient amenez certains vins à Paris pour certains marchans, ainsi qu'ilz s'en retournoyot paisiblement en la dite ville de Senz, et eulx estant entre la ville de Gisy et la ville de Pons sur Yonne, vindrent à eux Gilet Philippon et Guillemmin le Doubteux de la dite ville de Gisy, et estoient montez sur des chevaux, lesquels par maniere de derision s'adreccerent audit Adenin, qui tenoit un billart en sa main, et lui dirent ces paroles ou semblables : « Or ça, voulez vous billier ? » Lesquelx voituriers qui ne vouloient que paix et retourner en leurs hostelz, car il estoient las et travaillez, leur répondirent en ceste maniere : « Beaulx seigneurs, alez vostre chemin et nous laissez aler le nostre. Nous ne voulons pas billier. » Et lors les diz Gile et Philippon (*sic*) et Guillemmin le Doubteux, qui estoient esmeuz de leur faire desplaisir, vindrent tournoiant eulx sur leurs chevaux, en les esmouvant et atizant de paroles haynneuses, et par grant derision. Et pour ce que ledit Guillemmin le Doubteux se vult aprochier dudit Jehannin Chevaise, et se tray si pres de lui par mal talent, atout son cheval, que a bien pres que son dit cheval ne marcha sur les piez dudit Jehannin, ycellui Jehannin, soy veant ainsi injurié, et pour doute que ledit Guillemmin ne li feist villenie du corps, sacha son espée et en feri un seul cop du plat sur l'espaule du dit Guillemmin le Doubteux. Et incontinent les diz Gilet Philippon et Guillemmin le Doubteux se departirent, et coururent sur leurs chevaux à un saulsoy qui estait asses pres d'illee, et prirent deux gros bastons de saulx, tous vers de plain point, et apres courrurent sur leurs diz chevaux au devant des diz voituriers et descendirent à terre. Et touz deux assemblement assaillirent et s'adreccerent moult crueusement audit Jehannin Chevaise, et le ferirent et le frapperent de grans coups orbes des diz bastons, tant qu'ilz les abatirent a terre, et lui firent IIII plaies en la tête moult perilleuses, dont il est au lit

malade, et en aventure de mort. Et quand le dit Guillemain le Doubteux vit que le dit Jehannin Chevaïse fu abatu a terre, il le laissa entre les mains du dit Gilet Philipon, son compaignon, qui toujours continuait à le ferir a son pouvoir du dit baston qu'il tenoit, et couru sus le dit Guillemain aux autres III compaignons du dit Jehannin Chevaïse, et y ceulx feri et frappa de sen dit baston, tant qu'il crierent à la mort. Et lors yeellui Jehannin Chevaïse soy voiant ainsy blecié et navré, et en péril de mort, et que le dit Gilet Philipon feroit tousjours sur lui de son dit baston, se rederea de son povoir, et sur son corps defendant, et en rappelant force par force, feri un seul cop de taille de son espée ledit Gilet Philipon. Et pour ce que les autres compaignons dudit Jehannin Chevaïse apperceurent venir des genz qui acouroient au débat, ils se départirent, et se firent passer l'eau outre pour doubte de leur corps. Et depuis les diz Gilet Philipon et Guillemain le Doubteux et plusieurs autres de leurs compaignie, si comme l'on dit, vindrent au port de Villeperrot pour passer la rivière, s'il eussent peu, afin de trouver les diz voituriers. Et pour ce qu'il n'y porent passer, ils s'en retournèrent en la dite ville de Pons sur Yonne, la ou le dit Gilet Philipon se fist appareillier de sa plaie a un barbier qui y estoit, qui lui dist que s'il ne faisoit diligence de soy remuer souvent il feroit que fol; et il lui respondi ces paroles ou semblables : « As-tu paour? je n'en laisseray ja a ouvrer. » Et atant se départi le dit Gilet Philipon, et s'en alla en son hostel en la dite ville de Gisy ou il demouroit, lequel tant pour son mauvais gouvernement, comme pour occasion de ladite navreuse est alez de vie à trespasement quatre jours apres, ou environ Pour occasion duquel fait yeulx voituriers qui ont esté et sont genz de bonne vie et renommée, et de conversation honneste, sans aucun autre villain reproche, et qui n'avoient aucune haine précédente aus diz Gilet Philipon et Guillemain le Doubteux, se sont absentez du paiz, doutans rigueur de justice, et sont en aventure d'estre deserts et furtifs a toujours, se par nous ne leur est secouru de nos-

tre grace, si comme dient leurs diz amis, en nous suppliant que d'eulx nous veuillions avoir pitié et compassion, et sur ce leur eslargir nostre miséricorde. Pour quoy, nous, inclinans a leur supplicacion, voulans en ceste partie pour consideration des choses dessus dites, moderer rigueur de justice ausdiz Jehannin Chevaise, Adenin Cortelles, Symonnet Moreau et Thevenin Moreau, et a chacun d'eulx ou cas dessus dit, avons pardonné. quitté et remis, et par la teneur de ces presentes, de grace especial et de nostre autorité royal, pardonnons, quittons et remettons le fait dessus dit avec toute peine, offense et amende corporelle, criminelle et civile en quoy il peuent avoir encouru envers nous et justice, pour occasion des choses dessus dites, et eulx et chacun d'eulx restituons et remettons a leur bonne fame et renommée, au pais et a leurs biens non confisquez, satisfaction faite a partie civilement, tant seulement. Si donnons en mandement par ces présentes au bailli de Senz et a touz noz autres justiciers et officiers, presens et avenir, ou a leurs lieutenans et a chacun d'eulx, si comme a lui appartiendra, que les diz Jehannin Chevaise, Adenin Cortelles, Symonnet Moreau et Thevenin Moreau et chacun d'eulx, il facent, seuffrent et leissent joir et user paisiblement de nostre presente grace et remission, et contre la teneur d'icelle ne les molestent ou empeschent, ou seuffrent estre molestez ou empeschez en corps ou en biens, de present ou pour le temps avenir en aucune maniere; et se leurs corps ou aucuns de leurs biens non confisquez estoient pour ce priz, saisissez ou arrestez, qu'il les leur mettent, ou facent mettre sanz delay a plaine delivrance. Et pour que ce soit ferme chose et estable a tousjours, nous avons fait mettre notre seel a ces presentes lettres, sauf en autres choses nostre droit, et l'autrui en toutes. Donné a Paris ou moys de novembre, l'an de grace mil ccc iii^{xx} et six, et de nostre règne le vi^e.

Par le conseil,

MAULOUE.

III

LETTRES DE CHARLES VI portant grace et rémission en faveur de Nicolas Bourbelin, Pierre Chacerat le jeune, Colin Petit, Jeannin Chacerat le jeune, et Thévenin le Débonnaire. Ces jeunes gens, tous de Sens, après avoir soupé ensemble, firent la partie d'aller aux étuves, mais comme elles étaient occupées, ils s'en revinrent chez eux. Or, en passant par la rue Saint-Romain, entendant une femme veuve qui chantait en filant, ils firent, par plaisanterie, quelque tapage à sa porte. Celle-ci ayant pris peur, s'étant mise à crier au meurtre, ils se sauvèrent jusqu'au carrefour de la porte Saint-Rémy, où ils retrouvèrent plusieurs personnes de la compagnie. Là, poursuivis par la foule, ils maltraitèrent un sergent qui voulait les arrêter, et qu'ils n'avaient pu reconnaître à cause de l'obscurité. Château de Vincennes, 9 novembre 1388 (1).

Charles, etc. Savoir faisons à touz presens et avenir, nous avoir oye humblement supplication de Nicolas Bourbelin, Pierre Chacerat le jeune, Jehannin Chacerat le jeune, Colin Petit et Thevenin le Debonnaire, tous jeunes hommes demourans en nostre ville de Sens, contenant que, comme a un jour de mercredi environ la feste Saint Berthelemin derrenier passée, lesdiz supplians eussent alez souper ensemble en l'ostel dudit Nicolas, avec plusieurs bourgeois de nostre dite ville, et apres souper, yceulz supplians d'un accord, eussent entrepris d'aler aux estuves, et feussent allez en l'ostel ou elles sont, duquel, pour ce qu'il y avoit autres gens, ilz se feussent departiz, et en eulx retournant et passant par la rue de Saint Romain, les aucuns d'eulx qui aloient derriere se feussent arrestez a l'uis d'une bonne femme vesve qu'ilz ne cognoissoient, et qui chantoit et filloit au tour, et l'eussent une piece escoutée chanter, et apres eussent hurté à son huis ; laquelle demanda tantost quelz gens ilz estoient, et ilz repon-

(1) Arch. nat. JJ 123 f° 90 v°

dirent en ceste maniere : « Ce sont ceulz darsoir; » et par esbatement lui dirent : « Bailliez nous la fillette. » Et elle vint a son dit huis pour le cuidrer ouvrir, mais ilz le tindrent si qu'elle ne le pot ouvrir, et pour ce eust crier a la mort. Apres lequel cry, se feussent d'illec departiz, et eulx en alez vers les autres de leur compaignie qui trouverent assis sur un siege au carrefour de la porte Saint Remi en les attendant. Et eulx estans illec paisiblement ensemble, eussent oy grant tumulte de gens qui venoient par la dite rue, droit audit carrefour, auquel tumulte estoit Jaquet Merveille, nostre sergent. Et quant les diz supplians les virent ainsi pres d'eulx les uns en chemise ou pourpains, les autres ayans queuvrechiez sur leurs testes, l'un tenant une espée nue, et aucuns autres qui avoient gros marteaulx de fer, eriant moult laide-ment, quant ilz virent lesdiz supplians : « Veez les cy, les ribaux! » ilz en furent moult effraiez et eurent paour, car ilz n'avoient cousteaulx ne bastons, fors lesdiz Jehannin et Colin qui avoient chascun un coustel. Et si ne cognoissoient ledit Jaquet ne les autres de sa compaignie pour cause de l'oscurité de la nuit, qui ja estoit trouble, et qu'ilz n'estoient pas en leurs habiz acoustumez, combien que un po loing d'eulx avoit une torché ardant. Et l'un des dessus dis feust adonc venuz croit audit Colin et eust levé sur lui un marteau, lequel ledit Colin lui osta, et lui donna de la paulme en la joe, et feri de son coustel, et aussi ledit Nicolas, qui trouva d'aventure un baston, en feri sur les espauls ledit Jaquet, tant qu'il elut a terre, et lui osterent ladite espée, et tantost prist ycellui Jaquet a crier : « A la mort! aide au roy! » Et adonc touz ceulz de sa compaignie s'en fouyrent. Et quant lesdiz supplians apperceurent ledit sergent, ilz en furent moult doulans et courtoiez (*sic*). Et pour ce fait, le vendredy ensui- vant un appellé Gautier Dalongoye, serviteur du bailli de Sens, lequel n'est sergent ou officier de justice, vint ausdiz Pierre et Jehannin moult impettueusement, volt mettre la main a eulx, lesquels se reculerent et sacherent leurs cousteaulx sanz en ferir aucun, en disant audit Gautier ces paroles :

« Ne met point la main a nous. » Lequel leur dist qu'il les vouloit mener en prison, et qu'il en avoit commandement du lieutenant dudit bailliy; auquel Gautier yceulx Pierre et Jehannin respondirent en ceste maniere : « Nous n'obeirons point a toy, car tu n'es pas sergent. Il y en a en ceste ville quarante sergens du roy, et ny si petit, s'il nous commande que nous aillions en prison, que nous n'y obeissons doucement, » et finalement ne voudrent obeir audit Gautier. Pour occasion duquel fait, nostre procureur, tient et s'efforce de tenir les diz supplians en proces par devant ledit bailli, disant y ceulx supplians avoir fait infraction de ville, commis port d'armes, avoir esté oultre heure et desobey a justice; et avec ce que par informacion, il trouve qu'ilz ont brisé ou osté des gons l'uis de la dite femme, et aussi que ledit sergent venoit criant : « Aide au roy ! » par quoy ilz pouoient assez cognoistre que c'estoient gens de justice, et en la bature dudit sergent et des autres de sa compaignie, nostre sauvegarde avoir esté enfraincte, et pour ces choses fait ycellui nostre procureur grans conclusions contre eulx, et sont en aventure que pour ce il leur conviengue fraier grant partie de leurs chevances, se par nous ne leur est pourveu, combien que pour ledit fait ilz aient esté prisonniers en noz prisons à Sens, et depuis comme clers renduz a la court et juridiction de l'arce-diacre de Sens, en laquelle ilz sont encore en proces, si comme ilz dient, supplians que comme ilz n'eussent paravant ledit fait ne n'aient a present audit sergent, ne a ceulx de sa dite compaignie, hayne ou male volenté aucune, et qu'il n'y a eu mehaing ne mutilacion, et aussi que aucun ne fait partie contre eulx, fors seulement nostre dit procureur, il nous plaise leur eslargir sur ce nostre grace et misericorde, et avoir pitié et compassion d'eulx. Pourquoi nous, eu regart et consideration aus choses dessus dites, voulans preferer pitie et misericorde a rigueur de justice, ausdiz supplians et a chascun d'eulx de nostre autorité royal et grace especial, avons quittée, remis et pardonné, remettons, quittons et pardonnons par ces presentes tout ledit fait, s'il est ainsi comme dit est, avecques

toute peine, amende et offense corporele, criminele et civile en quoy eulx et chascun d'eulx sont, ou peuent estre pour ce encouruz envers nous et justice, en imposant sur ce perpetuel [silence] a nostre procureur, satisfaction faite a partie premierement, et avant tout euvre, et parmy ce qu'il vendront eulx excuser par devers ledit bailli, et li dire qu'ilz n'appercevoient pas ouït tumulte ledit sergent. Si donnons en mandement par ces mesmes lettres audit bailli de Sens et a touz noz autres justiciers, presens et avenir, ou a leurs lieutenans, et a chascun d'eulx, si comme a lui appartendra, que lesdiz supplians et chascun d'eulx laissent, facent et seuffrent ou cas dessus dit, user et jouir plainnement et paisiblement de nostre presente grace, remission et pardon, sanz les traveillier, molester ou empeschier, ne faire ou souffrir pour ce estre molestez, traveilliez ou empeschiez en corps ou en biens comment que ce soit, non obstans touz proces sur ce faiz ou commenciez a faire, mais leurs corps et leurs biens et de chascun d'eulx, s'aucuns sont pour ce detenuz saïsiz, levez, ou arrestez, leur mettent, ou facent mettre tantost et sans delay a plaine delivrance. Et que ce soit ferme chose et estable a touz jours, nous avons fait mettre nostre sell a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, et l'autrui en toutes. Donné en nostre chastel du Bois de Vincenne, l'an de grace mil ccc iiiix et huit, et de notre règne le ix^e, ou mois de novembre.

Par le roy, a la relacion de monseigneur le duc de Berry.
J. BERTAUT.

IV

LETTRES-PATENTES de Charles VI, par lesquelles le souverain fait grâce et remission à Crestiennot, de Châtenay, demeurant à Courmont, pour le meurtre commis par lui sur la personne de feu Regnaudot-Boillot, à la noce de Michel Bergier, dans une dispute au sujet de l'attribution du droit de coillage. Paris. Janvier 1391 (1).

(1) Arch. nat. JJ 141, f^o 3 v^o.

Charles, etc., savoir faisons à touz presens et avenir, nous avoir esté exposé de par la femme et amis charnelz de Crestiennot de Chatenay, demourant à Curmont, povre laboureur prisonnier, détenu par le gouverneur de la justice du tresorier en l'esglise de Langres, que comme le dimeneche avant la feste saint Nicolas d'yver derrenier passé, certaines nocces eussent été faites au dit Curmont, de Michel Bergier et de Oudote sa femme, auxqueles le dit Chrestiennot suppliant eust esté, et tout le dit jour eust beu, mangié et dancié et fait bonne feste avecques feu Regnaudot Boillot du dit Curmont, qui estoient bons amis ensemble, sanz ce qu'il eussent aucune hayne ou rigueur l'un à l'autre. Et le soir après souper d'icelles nocces, environ deux lieues de nuit, que le dit Crestiennot et le dit feu Regnaudot, et plusieurs autres jeunes genz et varles à marier, furent et estoient assemblez devant l'ostel de Michiel Aubert dudit Curmont, ou l'en faisoit les dites nocces, certain grand débat fu meu entr'eulx pour savoir à qui appartenait le droit de coillage deu par le dit espousé; car Symon, frère dudit suppliant, et Mongin de Torcenay, filz Jehan Rebillard, le vouloient avoir, et les enfans et varlez à marier dudit Curmont y contredisoient, disans qu'il leur competoit, et le devoient avoir, et non mie les diz Simon et Monsgin, pour ce que le dit Symon avait esté autrefois marié, et le dit Mongin n'estoit pas de la dite ville de Curmont. Et de ce debat qui estoit et fu grant, et de hault langage entre les diz compaignons, le dit suppliant et feu Regnaudot Boillot dessus nommé eurent aussi débat et contens de paroles qui vindrent a fait en tant, que le dit feu Regnaudot feri d'un baston par la teste et par les jambes le dit suppliant. Et lors eulx deux s'entreprendrent par les chevesses en grant despit et couroux; et ainsi qu'il s'entretenoient le dit suppliant eschauffé et moult couroncié, et emben de vin, sachia un petit coustel de IIII d. qu'il avoit, à tailler pain, et en fery le dit feu Regnaudot ou flanc, dont il s'esperia estre mort. Et pour ce fus prins, et mené en prison, et mis aux ceys ledit suppliant, et par quatre ou cinq jours

après le dit feu Regnaudot fu malades au lit, et reçut ses sacremens de sainte Eglise, et apres morut. Pour le quel fait, le dit suppliant est dès lors en prison et touz ses biens sont pour ce prins, saisis et arrestez, et en aventure d'estre perduz a tousjours, si comme ilz dient, supplians humblement que comme le dit fait soit avenu soudainement, et par chaleur, et temptacion de l'ennemi, et apres boire, sanz aucune machination precedent, et que en autres choses le dit suppliant est bon et loyal preudomme, et simple laboureur sanz reprouche d'autre villain cas et, qu'il n'avoit aucune hayne precedent contre le diet defunct, mais firent bonne chiere et bonne feste l'un à l'autre ledit jour des noces, et ne pensoit point que jamais le dit cas deust avenir, nous lui vueillons sur ce tendre notre grâce. Pourquoi, nous ces choses considerécs, voulans miséricorde preferer à rigueur de justice audit Crestiennot, avons au cas dessus dit remis, quittié et pardonné, et par ces presentes remettons, quittons et pardonnons de nostre grace especial et autorité royal, ledit fait, avec toute paine, offense et amende corporelle, criminelle et civile qu'il a et puet avoir pour ce encouru envers nous et justice, et le restituons a sa bonne fame et renommée et a ses biens non confisquez, satisfaction faite a partie premierement et avant tout euvre civilement, se faite n'est. Si donnons en mandement par ces mesmes presentes au bailli de Senz et a touz noz autres justiciers, ou a leurs lieutenans presens et avenir, et chacun d'eulx, si comme a lui appartenra, que de nostre presente grace et remission facent, seuffrent et laissent le dit Crestiennot joir et user paisiblement a touz jours, et son dit corps et ses biens non confisquez, pour ce prins et empeschiez, lui mettent hors de prison et du tout a plaine delivrance, sauf nostre droit en autres choses, et l'autrui en toutes. Et pour ce que ce soit ferme chose et estable a tousjours, nous en avons fait mettre nostre scel ordené en l'absence du grant, a ces presentes. Donné à Paris ou moys de janvier l'an de grâce mil ccc iiii^{xx} et onze, et de nostre regne le douzième.

Par le conseil estant à Paris. N. DE VOISINES.

LETTRES-PATENTES de Charles VI, par lesquelles ce souverain fait grâce et rémission à Jean Boivin, de Soucy, fermier des aides, qui, dans une discussion de cabaret sur l'abolition de cet impôt, consenti par le roi lors de son joyeux avènement, avait prononcé contre le souverain ces paroles injurieuses : « Maudite soit leure que il fut onques nez ne sacrez. » Creil. Mai, 1393.

Charles, etc. Savoir faisons a tous presens et avenir, que, oye l'umble supplication des amis charnelz de Jehan Boivin de Soussy, ou diocese de Sens, contenant que le jour de Noel dernier passé ot xii ans, ledit Boivin apres soupper en une taverne en la compaignie d'un de noz sergens et de plusieurs compaignons de la dite ville, apres ce que ils eurent bien beu, commencerent a parler des aydes que nous avions abatus au joyeux advement de nostre sacre, et pour ce que le dit Boivin tenoit plusieurs fermes et marchiez d'iceulx aides, l'un diceulx compaignons dits en adregant sa parole aux diz Boivin et sergent : « Entre vous sergens et fermiers, vous ne vivrois plus se aise; il vous conviendra desoremais aler bechier es vignes, car le roy a abatu les aides. » Et lors au dit Boivin qui avoit plus beu que mestier ne lui estoit, et qui estoit, tout entesté de vin, eschappa de la bouche ces paroles ou semblables en substance : « Maudite soit l'eure que il fu onques nez ne sacrez! » si comme maintient nostre procureur qui de ce a fait information; et pour ce a esté prins et mis en noz prisons a Sens le dit Boivin, ou il a esté et encore est en grant povreté et misere, requerans ses diz amis, que attendu qu'il est simple homme laboureur, de bonne vie et renommée, et de honneste conversacion, sans onques avoir esté reprins, attaint ou convaincu d'aucun autre vilain cas ou reproche, si comme ilz dient, nous lui vueillons en ceste partie estre piteable et misericors. Nous inclinans a leur supplicacion, considerans les choses dessus dites, au dit Boivin ou cas dessus dit, avons

pardonné, quitié et remis, et par ces presentes de grace especial, pardonnons, quittons et remettons les dites paroles et toute peine, offense et amende corporele, criminele et civile en quoy il puet pour ce avoir encouru envers nous et justice, et le restituons et remettons a sa bonne fame et renommée, au pais et a ses biens non confisque; et quant a ce nous imposons silence perpetuele a nostre procureur, parmi ce que le dit Boivin, pour amende et punicion dudit fait, fera dire et celebrer pour nous xiii messes du saint Esprit, et jeunera vi jours en pain et eau. Si donnons en mandement par ces presentes au bailli de Sens et d'Aucerre et a tous noz autres justiciers et officiers, presens et avenir, ou a leurs lieutenans et a chacun d'eulx, si comme a lui appartendra, que le dit Boivin ilz facent, seuffrent et laissent joir et user paisiblement de nostre presente grace et remission, sans le molester ou empescher au contraire, de present ou pour le temps avenir en aucune maniere, et son corps et ses biens non confisque, pour ce prins ou arrestez, lui mettent, ou facent mettre sans delay a plaine delivrance. Et que ce soit ferme chose et estable a tousjours, nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, et l'autrui en toutes. Donné à Creil, l'an de grace mil ccc iiii^x et xiii et le xiii^e de notre règne, ou moys de may. Sellées soubz nostre seel ordené en l'absence du grant.

Par le roy, NEAUVILLE.

VI

LETTRES-PATENTES de Charles VI, par lesquelles ce souverain fait grâce et rémission à Perrin Tribout, de Lissy, près Chéroy, qui, condamné à être pendu pour vol domestique chez sa patronne, la veuve Testard, demeurant sur la place de la forteresse de Courtenay, fut sauvé de la potence par une jeune veuve du nom de Marion du Plançon, qui déclara vouloir l'épouser. Paris. Septembre 1393 (1).

Charles, etc. Savoir faisons a tous presens et avenir a nous

(1) Arch. nat. JJ. 144 f^o 278 v^o.

avoir esté humblement exposé de la partie de la mere et amis charnelz de Perrin Triboul, de l'aage de xviii ans ou environ, né de Lissy pres de Chesoy, que comme ou mois d'aoust dernier passé, par temptacion de l'ennemi, le dit Perrin feust alé ou Belle de la forteresse de Courtenay, en un hostel ou loge, que la femme et hoirs de feu Henry Testart avoient ou dit Belle, laquelle femme le dit Perrin servoit lors en office de charretier, et feust entré oudit hostel par une fenestre a heure que sa dite maistresse et plusieurs de ladite ville estoient unes noces en ycelle ville, ouquel hostel il rompi une huche en entencion de trouver en ycelle de l'argent et des drapeaulx. Et volentiers y eust prins dix ou douze florins, se il les y eust trouvez, si comme il a confessé, et depuis en la presence du prevost dudit lieu de Courtenay et de plusieurs personnes a confessé que il rompi un escrin et prist en une escuelle en y celui escrin, un mouton, un escu d'or et environ xvi s p. en menue monnoie. Et pour ce que en rompant la dite huche, il menoit grant noise, les gens qui passoient par la, oyrent la noise ; il s'en cuida fouir, et en soy en alant mussa, lesdiz or et argent d'un platras en costé une cheminée entre deux maisons. Pour lesquelx eas et fait, le dit Perrin fu tantost prins et mis en prisons dudit lieu, ou il a depuis esté et est encores a grant povreté et misere, et a esté jugiez et menez jusques a la justice. Et pour ce que une jeune femme appelée Marion, fille feu Philibert du Plangon, jadiz femme feu Perrin Peurin (ou Penrin), née du pais de Bourgoigne a requis ledit Perrin lui estre donné par nom de mariage, sur les peines et charges acoustumées au pais en tel cas, le dit prevost fist ramener le dit Perrin es dites prisons, ou il est en aventure de briefment fuier ses jours honteusement, se sur ce ne lui est impartie nostre grace et misericorde, si comme sa dite mere et amis dient, qui humblement nous ont supplié que considéré que le dit Perrin tout le temps de sa vie a esté en autres eas, de bonne vie renommée et honeste conversacion, sans oncques avoir esté attainct et convaincu d'aucun autre vilain cas ou reprouche, nous lui venillons nostre dite grace impartir et lui estre

misericors. Pourquoy nous inclinans a leur supplicacion, considerans les choses dessus dites, voulans en ceste partie misericorde preferer a rigueur de justice, au dit Perrin ou cas dessus dit, avons pardonné, quittié et remis, et par ces presentes de grace especial et de nostre autorité royal, pardonnons, quittons et remettons le fait dessus dit, avec toute peine, offense et amende corporele, criminele et civile en quoi il puet pour ce estre encourus envers nous et justice, et le restituons et remettons a sa bonne fame et renommée, au pais et a ses biens non confisqueuz, et imposons sur ce silence perpetuel a nostre procureur, satisfaction faite a partie civilement avant toute euvre, se faite n'est. Si donnons en mandement par ces presentes au bailli de Sens et a tous noz autres justiciers et officiers presens, et avenir, ou a leurs lieutenans, et a chacun d'eulx, si comme a lui appartendra, que le dit Perrin ou cas dessus dit, il facent, sceuffrent et laissent joir et user paisiblement de nostre presente grace et remission, et contre la teneur d'icelle ne le molestent, contraignent ou empeschent ou sceuffrent estre molesté, contraint ou empeschié en corps ou en biens, de presens ou pour le temps avenir, en aucune maniere, mais son corps pour ce prins avec ses diz biens non confisqueuz, s'aucuns en sont pour ce prins, saisissez ou arrestez, lui mettent ou facent mettre sans delay a plaine delivrance. Et pour ce que ce soit ferme chose et estable a tousjours, nous avons fait mettre notre seel a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, et l'autrui en toutes. Donné a Paris ou moys de septembre, l'an de grace mil ccc iii^{xx} et xiii, et le xiii^e de nostre règne.

VII

GRACE et rémission accordée par le roi Charles VI à Jean Chapelain, demeurant à Villeneuve-le-Roi, chargé de femme et de six petits enfants qui, étant en procès avec un juif concerti, nommé André, de Sens, persuada à un messenger dudit juif de détruire douze lettres d'assignation, contre de pauvres gens, qu'il portait à Villeneuve,

pour le compte dudit juif. L'affaire eut lieu à Bassou dans un cabaret, et le juif André, qui revenait d'Aucerre, avait été maltraité, puis arrêté, par des gens d'armes près d'Appoigny. Paris, 1394 (1).

Charles, etc., savoir faisons a tous presens et avenir, nous avoir oye la supplicacion de Jehan Chapellain, demourant à Villeneuve le Roy, chargie de femme et de six petiz enfans, contenant que comme en ceste annee présente, environ la feste de la Nativité Nostre Dame, derrenierement passee, il eut certain plait et proces pendent entre led. suppliant dune part, et Eliot de Lestoille (2) pour lors juif, nomme a present Andrier autrement de Sens, chrestien et convers, si comme on dit, d'autre part, pardevant maistre Jehan Mauduit, licencié en loys, lieutenant pour lors es bailliages de Senz, d'Aucerre, de Troyes et de Saint Pierre le Moustier, de nostre ame et feal chambellan Jehan de Bethencourt, chevalier, conservateur général des privileges par nous donnez et octroiez a tous les juifs et juifves estans en nostre royaume en la Languedoyl, et eust este led. suppliant a sa journee à Aucerre, si comme il lui estait expediant. Et apres ce, les diz suppliant juif et un autre compaignon, nomme Jacquet Raoul, se partirent assemblement de la dicte ville d'Aucerre et alerent touz jours ensemble jusques a Espoigny, et en entrant et en passant par le dit Espoigny par le grant chemin commun, assez pres, et devant le cimetiere dud. Espoigny, led. juif fu pris de gens darmes qui estoient logiez en icelle ville, et le mistrent à pie, le ferirent et batirent et plusieurs empeschemens lui firent, sanz le blecier, plaier ne mutiler. Et si tost que led. suppliant sceut que led. juif estoit pris, il retourna par devers yceulx gens darmes pour parler audit juif, lequel juif demanda aud. suppliant quil lui vousist prester de l'argent pour donner le vin aus compaignons, lequel

(1) Arch. nat., JJ 147 f° 3 v°.

(2) C'est à ce moment qu'eut lieu le décret général d'expulsion contre les Juifs. Ce fut peut-être la cause de la conversion d'Eliot de Lestoille.

lui respondi et dist quil ne lui presteroit riens. Et apres ce, aucuns dieculz gendarmes demanderent aud. suppliant que lui demandoit ce juif, et il leur dist que il lui demandait a prester de largent, mais il ne lui presteroit riens, car il lui avoit fait et faisoit tres grant dommage et despendre le sien, et estoit assure de lui, et si avoit icelle mesmes journée tire une espee sur led. suppliant entre Aucerre et Espoigny, et faisoit aussi de grans dommages ou pais ou il demourait, et estoit tres mauvais ribaut. Et est vray que en lencommancement et devant leur procès, le dit juif fist appeler led. suppliant en cause dassurement par devant nostre prevost de la Villeneuve le Roy, ou son lieutenant, a une journée sur ce lui assignee, a laquelle led. suppliant ne povait estre sanz dommage, et pour ce se tray par devers justice et exposa son fait en disant : « Tel juif ma fait appeller par devant vous
« pour lui donner asseurement a telle journee; je ny puis
« estre sanz dommage; je sui prest de lui donner son asseu-
« reurement par devant vous, ou cas quil le jurera en vostre
« presence. » Et de fait led. suppliant assura led. juif par la maniere que dit est, sanz ce que onques puis par justice lui feust signifie que led. juif cust faicte solempnite en jugement, ne requis ou jure lasseurement, combien que depuis il ait bien oy dire. Après lesquelles choses lediz suppliant et Jaquet Raoul se partirent, et laisserent led. juif avec iceulx gens darmes, et en eulx en venant, il rencontrerent un compaignon sur le chemin, quilz ne cognoissoient, qui aloit a Espoigny et venoit de Basso, auquel le dit suppliant dist :
« Vous trouverez des gens darmes a Espoigny qui ont un
« juif entre les mains; dictes leur que je leur recommande
« et leur prie que il le gouvernement tres bien, » et dillee se departirent et sen alerent touzjours. Et en alant, le dit Jaquet dist au dit suppliant : « Jay lettres qui sont à ce juif. Quen
« ferons nous? » Et le dit suppliant lui respondi : « Gette les
« en leane, je ten prie. » Et led. Jaquet dist : « Non feray. Il
« en a contre plusieurs povres gens de nostre pais; il les
« vault mieux rompre. Nous yrons à Basso; la buvrons et

« les visiterons. » Et tousjours alèrent jusques a Basso en une taverne, et illec les visiterent, et en y avoit en nombre XVI pieces d'obligacions, et deux commissions pour adjourner gens qui devoient aud. juif; lesquelles led. Jaquet avoit par devers lui, et les bailla audit suppliant. Et lors ilz rompirent douze pièces dicelles obligations et les dictes deux commission, et en les rompant led. suppliant faussa et recueilli les pieces dicelles lettres, et mist par devers lui, doubtant que mal nen venist et se repentait forment. Et led. juif ne se partit point davec les dictes gens darmes icellui jour, jusques a lendemain, qu'il sen retourna à Aucerre, et fist tant par sa poursuite, que led. suppliant un pou apres fu pris en corps et en biens par Jehan de Villiers et Pierre Panchon noz sergens, et monte a cheval à la Villeneuve le Roy et lie par les jambes moult fort. Desquelles choses ledit suppliant appella en nostre court de Parlement et a releve son appel, et ainsi le menerent iceulx sergens tout lie jusques a Aucerre. Et depuis ce, led. suppliant fu elargi par ledit Mauduit jusques au lundi apres Noel prochain venant, et son corps et biens mis delivre, a sa caucion, tant seulement. Pour lesquelles choses, led. suppliant doute que on ne veuille dire quil a enfrainte nostre sauvegarde, et lasseurement quil avoit donné aud. juif, et autrement avoir offense envers nous, et que pour ce il ne soit moleste, travaillie ou empeschie en corps et en biens, se par nous ne lui est sur ce impartie nostre grace et misericorde, en nous suppliant d'icelle. Nous eue consideracion aus choses dessus dictes, et aussi la paine, travail, déshonneur et dommage que ledit suppliant a eu et soutenu d'avoir este mene jusques a Aucerre, tout lié comme dit est, et que depuis il a satisfait audit juif de tout ce en quoy il pavoit estre tenu audit juif, tant pour la cause des dictes lettres rompues comme pour quelconque cause ou raison que ce soit, et est encores prest de faire par raison, saucune chose il y a a faire, si comme il dit, a icellui suppliant ou cas dessus dit avons quittie, remis et pardonne, quittons, remettons et pardonnons par ces presentes le fait

dessus dit avec toute paine, amende et offense corporelle, criminele et civile que pour occasion de ce que dit est, il puet estre encouru envers nous et justice, et le restituons a sa bonne fame et renommée, au pais et a ses biens non confisqueiz, satisfaction faicte a partie avant toute euvre, se faicte nest, et imposons sur ce silence perpetuel a nostre procureur present et avenir. Si donnons en mandement par ces presentes au bailli de Sens et d'Aucerre, et a touz noz autres justiciers, presens et avenir, ou a leurs lieutenans et a chascun deulx, si comme a lui appartendra, que de nostre presente grace et remission facent, seuffrent et laissent led. suppliant joir et user paisiblement sanz le molester, travailler ou empeschier, ne souffrir estre moleste, travaillie ou empeschie en corps ou en biens en aucune maniere, mais se son corps ou aucuns de ses biens estoient ou sont pour ce prins, saisissez, levez ou arrestez, lui mettent ou facent mettre sanz delay a plaine delivrance. Et pour ce que ce soit chose ferme et estable a tousjours, avons fait mettre nostre sel sur les presentes, etc., etc. Donne a Paris, ou mois doctobre lan de grâce mil ccc iii^{xx} et xiii, et le xiii^e de nostre regne.

VIII

LETTRES DE CHARLES VI portant grâce et rémission en faveur de Lorin Coradins, garde de bateaux, qui, jouant aux dés avec des camarades, à Villeneuve-sur-Yonne, et ayant perdu tout son argent, jura le vilain serment de Notre-Seigneur. Cette grâce lui est impartie sous condition de rester deux mois en prison au pain et à l'eau, et de faire deux pèlerinages, l'un à Notre-Dame de Boulogne, l'autre à Notre-Dame de Montfort, il offrira dans chacune de ces églises un cierge de cire du poids de deux lires, et en rapportera certification. Paris. Septembre 1395 (1).

Charles, etc. Savoir faisons a touz presens et avenir a nous

(1) Arch. nat. JJ 148 f^o 91 v^o.

avoir este expose de la partie de Lorin Coradin, povre homme garde de bateaux, que nagues ainsy que lui et autres compaignons, se esbatoient et jouoient aus dez en la ville de Villencufve le Roy, et que ledit exposant eust perdu son argent audit jeu, y cellui exposant comme moult courroncié de ce, de chande cole jura le villain serement de Nostre Seigneur, dont il sest moult repenti et a este doulent. Pour lequel cas il pourroit estre desert et en aventure destre pugny honteusement, se par nous ne lui estoit sur ce impartie nostre grace, en nous humblement requérant que attendu ce que dit est, et que en touz autres cas et faiz, il a esté et est homme de bonne vie, renommée et honneste conversacion, sanz avoir esté attaint ne convaincu daucun villain cas ou malefice, nous lui vueillons sur ce impartir nostre grace. Pourquoi, nous, ces choses considerées, audit Lorin Coradin oudit cas, avons quitte, remis et pardonne, et par ces presentes de grace especial, quittons, remettons et pardonnons ledit cas avec toute peine, amende et offense corporelle, criminelle et civile que pour occasion de ce il puet estre encouru, et le restituons a sa bonne fame et renommee, au pais et a ses biens non confisque, parmi ce qu'il demourra deux mois prisonnier au pain et a leau et fera un pelerinage en leglise Nostre Dame de Boulongne et un autre en leglise de Nostre Dame de Montfort, ou il offerra en chascune des dictes eglises un sierge de cire de deux livres pesant, et rapportera certifficacion, la ou il appartendra, de ce quil en aura fait. Si donnons en mandement au bailli de Sens et d'Aucerre, et a touz autres justiciers et officiers, ou a leurs lieutenans et a chascun deulx, si comme a lui appartendra, que de nostre presente grace et remission, facent, seuffrent et laissent joir et user paisiblement ledit Lorin sanz lempeschier ou molester, ne souffrir estre empeschie ou moleste en corps, ne en biens en aucune maniere au contraire ; mais se son corps ou ses biens estoient pour ce prins, arrestez ou empeschiez, quilz les lui mettent ou facent mettre, tantost et sanz delay, a plaine delivrance, et imposons sur ce silence perpetuel a

nostre procureur. Et que ce soit ferme chose et estable a tousjours mais, nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, et lautrui en toutes. Donne a Paris ou mois de septembre, lan de grace mil ecc iii^{xx} et quinze, et de nostre regne le quinziesme.

Par le roy a la relacion du conseil, FREROM.

IX

GRACE ET RÉMISSION accordées par Charles VI à Robin le Couturier, âgé de vingt-deux ans, chargé de femme et d'enfant, demeurant à Cherannes, dans la prévôté de Château-Landon, qui s'est trouvé mêlé à une querelle de cabaret, où il y a eu mort d'homme, querelle suscitée par de trop fréquentes libations à la suite de la fête du Guilleuleu, qui eut lieu le 5 janvier 1397. Paris. Février 1397 (1).

Charles, etc. Savoir faisons a tous presens et avenir, nous avoir receu lumble supplicacion de Robin le Cousturier povre homme de laaige environ vint et deux ans, chargie de jeune femme et dun petit enfant, demourant a Chevannes en la prevosté de Chasteaulendon, ou bailliage de Sens, contenant que comme la veille de l'Apparicion derrenierement passee, led. suppliant et vi autres jeunes hommes de la paroisse dud. lieu de Chevannes, se feussent assemblez a lissue de vepres audit lieu de Chevannes, et eussent entrepris daler par ledit lieu par bonne compaignie et esbatement, comme jeunes gens ont acoustume a faire en la dicte veille, pour querir leur guilleuleu, et vindrent environ deux lieues de nuit en lostel de Gilet Hervy ou ilz burent et mangerent. Et en buvant ou dit hostel, aucunes parolles se murent entre Guillot Guerrier et autre nomme Jehan Philippe, qui estoient de la dicte compaignie, pour ce que led. Jehan Philippe disoit quil estoit tart, et quil sen vouloit aler en sa maison. Et lors le dit Guernier respondi aud. Philippe telles ou semblables

(1) Arch. nat. JJ 153 f^o 13 v^o.

parolles : « Jehan Philippe, tu ten veulx aler pour ce que tu ne veulx pas que les compaignons voient en ta maison boire de ton vin ; et aussi tu ne les y oseroies mener. » Lequel Philippe dit aud. Guerrier que si feroit mieulx que luy, et tant se multiplierent les dites parolles quilz sentredesmantirent. Et lors led. Gilet Hervi, ehies qui ilz estoient, leur dist pour les appaisier que cestoit mal fait de rioter ensemble, et leur pria quilz sen deportassent. Lequel Garnier ne se olt deporter, mais se prinst aud. Philippe, et lui dist led. Philippe telles parolles : « Garnier, ne me fais point de villenie, car je te ne demande riens. » Et sur ce se murent parolles entreulx et les autres compaignons, en tant que lun de la compaignie nomme Hennequin Lalemant, forgeron qui euvre aux forges a Chevalles, se courrouca au nomme Guillot Garrier, et tant que led. Hennequin feri led. Quarrier de la paume en la joe et le getta ou feu, et sur luy cheut oud. feu led. suppliant qui le tenoit par le bras ; et tantost loste et lostesse le leverent dud. feu en leur deffendant quil ne sentrebatissent et que cestoit mal fait. Et lors icellui hoste embrassa led. Hennequin et le mist hors de lostel, et di cellui hostel se partiront led. Hennequin et tous les autres de la compaignie, et laisseront ou dit hostel led. Quarrier. Et fu trouve icellui Quarrier qui estoit tout yvre feru au dessoubz (de) de les-paule dun coustel dont il estoit navre, de laquelle frappeure et navreure, led. Quarrier ix jours apres, ou environ, ala de vie a trespassement. Et dist bien icellui Quarrier a la fin de sa mort, que de sa dicte mort, frappeure et navreure, il ne soupeconnoit personne, fors un de la compaignie, nomme Jehan des Murs, auquel il auoit hayne de pieca, pour laquelle hayne autres fois avoient batu lun lautre : et mesmement que led. des Murs avoit plusieurs fois dit et menacie led. Quarrier, que il ne mourroit ja que par ses mains. Pour lequel fait icellui suppliant, combien quil soit pur et innocent de la dicte frappeure et navreure, et aussi que led. Quarrier a sa mort du tout le descoulpa, pour tant quil estoit en la compaignie, doubtant rigueur de justice, sest absentez du pays, et a laissie

sa dite femme et enfant, povres mendiens, et ny oseroit jamais retourner, se par nous ne lui est sur ce impartie et estendue nostre grace et misericorde, si comme il dit, en nous humblement suppliant, que comme tous les temps de sa vie il ait este homme de bonne vie, renommee et honneste conversacion, sans oncques mais avoir este reprins daucun autre villain cas, nous sur ce, lui vueillons impartir et estendre icelle nostre grace. Et nous adecertes ces choses considereez, aud. suppliant, ou cas dessus dit, avons quittie, remis et pardonne, et par la teneur de ces presentes, quittons, remettons et pardonnons de nostre grace especial, le fait et cas dessus dit, avec toute peine, offense et amande corporelle, criminelle et civile quil[a peu] et puet pour ce avoir encouru envers nous et justice, et le restituons a sa bonne fame et renommee, au pays et a ses biens uon confisque, satisfaccion faicte a partie civilement, se faicte nest; et sur ce imposons seillence perpetuel a nostre procureur. Si donnons en mandement aux bailli de Sens et d'Aucerre et prevost de Chasteaulendon, et tous noz autres justiciers, presens et avenir, ou a leurs lieux tenans, et a chascun deulx, si comme a luy appartendra, que de nostre presente grace et remission facent, sueffrent et laissent joir et user led. seppliant, sans le molester, traveillier ou empeschie, nen corps, nen biens, en aucune maniere au contraire; mais se son corps ou aucuns de ses biens estoient pour ce prins, saisis, levez ou arrestez, lui mettent, ou facent mettre sans delay a plaine delivrance. Et que ce soit chose ferme et estable a tousjours mais, nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, et lautruy en toutes. Donne a Paris ou mois de fevrier, lan de grace mil ccc iii^{xx} et xvii et le xviii^e de nostre regne.

Par le roy a la relacion du conseil, P. DE LA MOTE.

X

LETTRES de Henry, roi de France, accordant grâce et remission à Baudet Sorel, capitaine de Dollot, qui a longtemps tenu le parti du Dauphin dans le Sénonais, pour

tout ce qu'il a pu faire contre lui, pendant le temps qu'il étoit son ennemi. Baudet Sorel a fait sa soumission et promet d'être le fidèle et loyal sujet du roi Henry. Paris 1426, mai (1).

Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, savoir faisons à tous presens et avenir, nous avoir receu lumble supplicacion de Baudet Sorel, natif de la ville de Douay, contenant comme par le traictie de la reddicion de la place et forteresse de Dolot, nagaires faicte a nostre tres chier et ame cousin le conte de Warresvyk et d'Aumale, cappitaine général et lieutenant, de par nous et de par nostre tres chier et tres ame oncle Jehan regent nostre dit royaume de France, duc de Bedford, par toutes les marches de France, Vermandois, Champagne, Brie et Gastinois, en laquelle place et forteresse icellui suppliant des avant le commencement des guerres se tenoit comme garde de la dicte forteresse, et sest tenu durans les dictes guerres, sanz soy estre aucunement arme, pille ne robe par long temps, comme nostre ennemy et adversaire, et tantost apres icelle reddicion, ledit suppliant qui avoit et a grant affeccion destre et demourer soubz nous, et en nostre obeissance, offry a nostre dit cousin, et lui requist tres instamment, quil le vouldist recevoir a estre et demourer en nostre grace, seigneurie et obeissance de nous et de nostre dit oncle, en offrant faire serement, et de demourer vray sujet de nous, et de loyaument entretenir le traictiez de la paix final faicte entre lesd. royaumes de France et d'Angleterre, a quoy nostre dit cousin, pour reverence de la sainte passion Nostre seigneur Jhesucrist, et pour autres causes et considerations a celle mouvans, la receu en lui remettant et pardonnant toute offense par lui commise a loccasion de ce que dit est, et de ce lui a baille ses lettres en forme deue soubz son seel. Et pour seurete de sa personne, de ses biens et heritages, nous a requis, et fait requerir tres instamment, que pareillement

(1) Arch. nat. JJ 173, f^o 197 v^o.

nous plaise de nostre grace le recevoir a estre et demourer soubz nous et en nostre seigneurie et obéissance, et de nostre dit oncle es diz pays, et partout ailleurs en nostre dit royaume de France, et dabondant lui remettre, quitter et pardonner loffense, crime et toute autre peine en quoy il est, puet estre a loccasion de ce que dit est, encouru envers nous et justice, et le restituer à sa bonne fame et renommee. Pour ce, est il que nous ces choses consideres, inclinans a la supplicacion dud. suppliant, et ayans aggreables les lettres de nostre dit cousin et tout le contenu en icelles, voulans aussi grace et misericorde preferer a rigueur de justice, audit suppliant ou cas dessus dit, avons quitté, remis et pardonne et par ces presentes, de nostre grace especial, plaine puissance et autorite royal, quittons, remettons et pardonnons le fait et cas dessus dit, et tous deffaulx, appeaulx ou proclamacions de ban se aucuns sen sont ensuivis, avecques toute peine, offense et amende corporelle, criminele et civile, en quoy il puet, ou pourroit estre encouru envers nous et justice, a loccasion du party contraire par lui tenu, et des foiz par lui commis soubz couleur de la guerre, et icellui avons remis, restitué et restabli, remettons, restituons et reestablishons a sa bonne fame et renommee, et a ses biens meubles ou il les saura estre en nature, de chose non donnez par nous, ne nostre dit oncle, ou sur lui gagniez en fait de guerre, ensemble à ses heritages, maisons et autres revenus, possessions, immeublez non donner paravant la date de ces presentes, et imposons quant a ce seilence a nostre procureur Si donnons en mandement par ces mesmes presentes aux bailliz de Sens et de Meaulx et a tous nos autres justiciers, officiers et subgiez, et a chascun deulx, si comme a lui appartendra, presens et advenir, que de nostre presente grace, remission et pardon le facent, seuffrent et laissent joir et user plainement et paisiblement, sans lui donner, faire ne souffrir estre fait, mis ou donne, ores ne ou temps àvenir, aucun destourbier, arrest ou empeschement au contraire a loccasion devant dicté, mais aucun destourbier, arrest ou autre empeschement lui estoit

fait ou mis, lui ostent ou facent oster, tantost et sans delay, et mettre a plaine delivrance. Et afin que ce soit ferme chose et estable a tousjours, nous avons fait mettre nostre scel a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, et lautruy en toutes. Donne à Paris au mois de may, lan de grace mil cccc et xxvi, et de nostre regne le quart. Ainsi signe : Par le Roy a la relacion du Conseil. DOURCHES.

XI

GRACE et rémisssion accordée par Charles VI, aux deux frères Barbier, demeurant au Fayl, bailliage de Sens, et Odot Milot du même lieu, demeurant à Langres. Les amis de ceux-ci exposent que, vers 1438 ou 1439, une bande de gens d'armes, se disant Dauphinois, ayant incendié et pillé le Fayl, les supplians, de concert avec un nommé Clément Henault et de Girard Jachiet, dudit lieu, arrêterent deux trainards de cette compagnie et les livrèrent au châtelain du Fayl, qui les laissa mourir de faim en prison. Ensuite de quoi, ils partagèrent entre eux les bagages desdits défunts, dont le châtelain prit pour lui une valeur de 15 francs, et leur laissa le reste. Aujourd'hui, ils sont poursuivis pour ce fait, et allèguent qu'ils n'ont participé en rien à la mort desdits soldats. Paris, mars, 1448 (1).

Charles, par la grace de Dieu, roy de France, savoir faisons a tous presens et avenir, nous avoir receu lumble supplication des amis charnelz de Jehan le Barbier lainsne et Jehan le Barbier le jeune, demourans au Fayl, ou bailliage de Sens, et de Odot Milot dud. Fayl, demourant à Langres, contenant que environ IX ou X ans a, certaines gens d'armes de compagnie qui se disoient estre à nous, vindrent es marches de Lorraine, d'Alemaigne et de Bourgoigne en très grand nombre faisans et accomplissans tous les maulx quilz povoient, et qui brulerent en lad. ville du Fayl plusieurs maisons, prin-

(1) Arch. nat. JJ 176, f° 390, v°.

drent grant quantite de bestail, ét tellement se gouvernerent quil nestoit homme ne femme qui osast se trouver devant eulx. Entre lesquelles gens de compaigne, avoit deux jeunes compaignons estrangers que len disoit estre dicelles gens de compaigne, et qui passoient par lad. ville du Fayl, lun desquelz led. Jehan Barbier lainsne et Jehan Barbier le jeune, freres, accompagnez dud. Odot Milot et de Girard Jachiet alerent prendre, et le menerent prisonnier ou chastel dud. Fayl, et icellui liverent comme a justice, a feu Estienne de Thous, lors chastellain dud. Fayl pour Thibault de Neufchastel, chevalier, lors seigneur dud. Fayl ; et laustre desd. fut prins par feu Clement Henault dudit lieu, et parcelllement mene prisonnier et livre aud. chastellain comme a justice. Et eulx estans ainsi prisonniers furent interrogez par led. chastellain, lesquels se disoient estre de Lorraine, teignans que lesd. gens de compaigne, les avoient prins et enmenez avec eux contre leur gre et volente, disans quilz sestoient desrobez desdiz gens de compaigne en entencion deulx en en aler en leur pais. Et finalement led. chastellain les mist ou fist mettre au fonds d'une fosse en laquelle demourerent XIII ou XV jours comme len dit, ou gouvernement et a la charge dud. chastellain, sans que icellui chastellain leur donnast a boire ny a mangier, et tellement que de famine, comme len dit, ils moururent en lad. prison, au desceu desd. freres et Milot. Et eulx estans mors, ledit chastellain et lesd. freres, Milot et autres dessus nommez, butinerent les bagues desd. deux compaignon, dont led. chastellain eut la moitie pour tout, valent environ XV frans, et lesd. freres et Odot eurent pour leur part environ neuf frans. Pour occasion duquel cas, les gens et officiers dud. Thibault de Neufchastel, sieur de Blanmont, a present seigneur dud. Fayl, ont fait et font poursuite a lencontre desd. freres, et ont iceulx fait adjourner a ban au droiz de justice, et ont mis par inventoire tous les biens desd. freres, tellement que pour doubte de rigueur de justice, ilz et led. Milot se sont absentez du pais ou ilz noseraient jamais retourner, se nostre grace et

miséricorde ne leur estoit, et est sur ce impartie, si comme ils dient, requerant humblement que attendu le long temps quil a que led. cas est advenu, les maulx que lesd. gens de compaignie faisaient notoirement aud. pais et lesd. maisons par eulx brulees aud. Fayl, que lesd. freres et Milot misdrent en justice lesd. deffuncts, eulx attendans aud. chaste-lain quil feist deulx justice, que lesd. freres et Milot en tous autres cas ont toujours este de bonne vie, renommee et hon-neste conversacion, sans avoir este reprins, attains ne con-vaineuz daucun villain cas, blasme ou reprouche, nous leur vucillons sur ce gracieusement pourveoir. Pourquoi nous eue consideracion aux choses dessus dietes, voulans préfé-rer en ceste partie equite et misericorde a rigueur de justice, ausd. Jehan et Jehan Barbiers et Odot Milot, et a chascun deulx deux, ou cas dessusd., avons remis, quitte et pardonne, remettons, quittons et pardonnons de nostre grace especial, plaine puissance et auctorite royal, le fait et cas dont dessus est faicte mencion, avecques toute peine, amende et offense corporelle, criminelle et civile, et tous deffaulx, appeaulx et bannissemens, en quoy ils peuent et pourroient avoir encou-ruz envers nous et justice, et tout ce qui sen est ensuy, et les avons restituez et restituons a leur pais et a leur bonne renommée, et a leurs biens non confisquees, satisfaccion faicte appartie civilement, se faicte nest, et imposons sur ce silence perpetuel a nostre procureur present et avenir, auquel nous au cas dessusd. le imposons par ces presentes. Si donnons en mandement par ces mesmes presentes au bailli de Sens, ou a son lieutenant, et a tous autres justiciers et officiers de nostre royaume, ou a leurs lieutenans et a chascun deulx, si comme a lui appartendra, que de nosd. grace, remission et pardon facent, seuffrent et laissent lesd. frères et Milot et chascun deulx paisiblement joir et user, sans leur faire, mettre ou donner, ne souffrir estre fait, mis ou donne pour occasion dud. cas et des deppendances, ores ne pour le temps avenir, aucun destourbier ou empeschement en corps ne en biens, aineois se leurs corps ou aucuns de leurs biens,

sont ou estoient pour ce prins, saisissez, arrêtez ou empeschiez en quelque manière que ce soit, leur mettent ou facent mettre sans delay, a plaine delivrance. Et pour que ce soit chose ferme et estable a toujours, nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit et lautruy en toutes. Donne a Paris au mois de mars lan de grace mil cccc xlviij, et de nostre regne le xxvij^{me} Ainsi signé : Par le Conseil. P. TARENNE. VISA. CONTENTOR. M. DE LA TEILLAYE.

XII

LETTRES de Charles VI, portant grâce et rémission en faveur de Durant Tontif, maître d'école à Brienon, chargé d'une femme et de deux petits enfants, qui en corrigeant un élève qui n'avait pas voulu ou pas pu réciter le De profundis et ses pater-nôtres, lui avait porté des coups de verges si forts sur la tête et la figure, qu'il en mourut peu après. Cet enfant, nommé Jeannot Beulle, avait subi peu auparavant l'opération de la taille, ce que le suppliant ignorait. La grâce est toutefois accordée sous condition qu'il n'enseignera plus à Brienon, et qu'il satisfera la partie civile. Paris, décembre 1398 (1).

Charles, etc.. savoir faisons a tous presens et avenir, nous avoir receue humble supplicacion de Durant Tontif, chargie de femme et d'enfans, contenant comme lui estant gouverneur et maistre des escolles de Brinon Larcevesque, ou diocese de Sens, environ trois ans a, il eust plusieurs enfans escoliers, ausquelx il avoit accoustume par maniere d'enseignement et de doctrine, que chascun jour au soir avant que yceulx enfans prenissent congie deulx en aler, de leur faire dire chascun a son tour un *De Probondis* (sic) et une pater-nostre pour les trespassez, et ausquelx enfans plusieurs fois il avait enjoint quil ny eust faulte. Et tant que a un certain jour, a heure que led. suppliant devait donner congie aux

(1) Arch. nat. JJ 153, f^o 362, r^o.

dis enfans pour eulx en aler, ledit suppliant eust demande aux dis enfans lequel estoit deulx qui devoit dire à son tour le dit *De Profondis*; lesquelx lui eussent respondu que cestoit Jehannot Beulle, filz de feu Perrin Beulle. Et lors led. suppliant eust commande aud. Jehannot de dire le *Des profundis*, lequel ne le sceut et failli a le dire. Pour laquelle cause led. suppliant print unes verges, et en frappa plusieurs cops led. Jehannot tant sur la teste que sur le col. Et ainsi comme led. Jehannot se débatoit pour cuidier eschapper daucuns cops, yceulx cops de verges aloient aucuns sur le visaige, aucuns sur les oreilles, tant que led. Jehannot saignoit, et en le bactant des dictes verges, eschappa aud. suppliant un cop ou deux du gros bou des dictes verges sur le dos dudit Jehannot. Et lors ycellui suppliant dist a icellui Jehannot : « Puisque tu ne sces *De Profondis*, dy ta patrenostre. » Lequel ne la sceut dire, ou au moins failli a la dire. Parquoy led. suppliant descendi de sa chaire ou il estoit et hurta ledd. Jehannot du pie, et chey a terre ycellui Jehannot. Et lors ycellui suppliant qui cuida que led. Jehannot se feust laissie choir de sa mauvaistie, le print par les oreilles et les lui tira, lui donna de la main es joues et sur la teste aucuns cops. Et apres ce led. suppliant donna congie a ses dis enfans; et sen ala led. Jehannot en son hostel, lequel fu le lendemain malades, et tant, que trois ou quatre jours après il ala de vie a trespasement. Pour lequel fait led. suppliant a este emprisonne es prisons de nostre ame et feal conseilher levesque de Sens, esquelles il a este par l'espace de quinze jours ou environ, ou il a souffert et seuffre de jour en jour plusieurs miseres, et est en adventure de illec finir miserablement ses jours, se par nous ne lui est sur ce point impartie nostre grace et misericorde, si comme il dit, requerrant humblement, que comme led. suppliant ait tousjours este homme de bonne vie, renommee et honneste conversacion, sans avoir este repris, attaint ou convaincu daucun autre vilain cas ou blasme, et qui a mis et met grant peine chascun jour a gaignier la vie de lui, sa femme et deux petis enfans

quil a, attendu aussi que ce qu'il a fait, il ne la point fait pour hayne quil eust aud. Jehannot, mais tant senlement par maniere de discipline et de doctrine, considere aussi que led. Jehannot auait este taillicz et estoit maladiz par livroisons, de quoy led. suppliant ne savoit riens, ne aussi que ledit suppliant a ja esté longuement prisonnier, ou il a souffert grant peine et misere, que sur ce lui vueillons impartir nostre dicté grace. Pourquoy nous, en consideracion a ces choses, voulans en ceste partie misericorde estre preferee a rigueur de justice, a icellui suppliant avons ou cas dessus dit, quitte, remis et pardonne, et par ces presentes quittons, remettons et pardonnons de nostre grace especial, plaine puissance et auctorite royal, le fait et cas dessus dit, ensemble toute peine, amende et offense corporelle, criminelle et civile, en quoy pour occasion dud. fait et cas il puet ou pourroit estre encouru envers nous et justice, et le restituons a sa bonne fame et renommee, au pais et a ses biens non confisque, en imposant à nostre procureur et a tous noz autres justiciers et officiers, perpétuel silence, pourveu toutefois que doresmais (sic), il ne tendra plus nules escoles en la dicté ville de Brinon Lareevesque, et en faisant satisfaction a partie premièrement, se faicte nest. Si donnons en mandement au bailli de Sens et d'Aucerre, et a tous noz autres justiciers presens et avenir, ou a leur lieutenans et a chascun deulx, si comme a lui appartendra, que de nostre grace et remission seuffrent, etc. Et pour ce, etc., sauf, etc. Donne a Paris en decembre lan de grace mil ccc iiiii^{xx} et dix huit, et le xix^e de nostre regne.

Es requestes par vous tenues du commandement du roy, esquelles le patriarche d'Alexandrie, les evesques de Noyon, de Chartres et d'Arras et autres, estiez. **VIVIEN.**

XIII

LETTRES du même souverain, accordant grâce et remission à Jacob Faitout, qui l'a bien servi durant la guerre anglaise, pour tous les crimes, violences et excès qu'il a

pu commettre envers les sujets du roi, et dont il fait une énumération générale. Charles VII venait d'établir une armée permanente, et le suppliant, rentrant probablement dans la vie civile, craignait d'être inquiété pour sa conduite antérieure. Bourges. Septembre 1447 (1).

Charles, etc. Savoir faisons a tous presens et avenir nous avoir receu lumble supplicacion de Jacob Faitout, contenant que led. suppliant nous a par longtemps servy ou fait des guerres, qui longuement ont dure en nostre royaume, et soubz plusieurs cappitaines et chiefz de guerre, pendant lequel temps quil a ainsi suivy lesd. guerre, il a été abstraint avecques plusieurs autres de tenir les champs et logier sur le plat pais, comme ont fait et faisoient noz autres gens de guerre avant les treves, et nostre ordonnance faicte sur iceulx noz gens de guerre; et a led. suppliant avecques autres, plusieurs foiz, couru et logie en plusieurs et divers lieux, prins, emmene et raenconne gens, chevaulx et autre bestail a argent, vivres et autres choses, pille, robe noz subgiez et obeissans, destroussez toutes manieres de gens tant deglise que nobles, bourgeois, marchans et autres de quelque estat ou condicion quilz feussent, leur oste chevaux, harnois et autres habillemens, or, argent monnoye et a monnoier, denrees, marchandises, bagues, joyaulx et autres choses quelxconques, quilz povoient prendre et trouver sur et entour eulx; a aussi este a courir, piller et rober foires et marchiez, y prendre et ranconner les marchans et autres gens, emmener et emporter leurs denrees et marchandises, et aucunes dicelles gastees et dicippees, leur oste leur or, argent et autres biens; a este eussi a prendre de force et demblee villes, chasteaulx et forteresses sur noz subgiez et de nostre obeissance, les piller et rober et y prendre, emmener et ranconner gens, chevaulx et autre bestail, et aucunes foiz batuz et mutilez noz subgiez, quant il nen povoit avoir ce quil leur demandoit; a este a abatre, descouvrir et demolir maisons

(1) Arch. nat., JJ, 179, f^o 70 r^o.

et autres edifices en seurvenant esd. logiz pour les faire ranconner, et avoir de ceulx a qui ilz estoient or, argent, vivres et autres choses a lui et a ses serviteurs et chevaulx necessaires ; et aussi a eu pour agreables plusieurs maulx, deliz et malefices que sesd. serviteurs faisoient, ont faiz et commis, et a eu, et a son profit applique les pilleries et roberies qu'ilz faisoient ; aussi a plusieurs foiz eu sa part et butin de plusieurs destrousses faictes sur nosd. subgiez par autres noz gens de guerre, et de sa part et porcion desd. destrousses, pilleries et roberies a fait et dispose a son plaisir et volente, comme de chose prinse et gaingniee sur ennemis, et plusieurs maulx, excez, deliz et malefices a led. suppliant faiz, commis et perpetrez, et a este content de ceulx que autres faisoient, lesquelz ne pourroient bonnement estre cy tous exprimez ne declairez. Et combien que ja pieca, quoy que soit puis nosd. ordonnances faictes sur nosd. gens de guerre, il se soit abstenu et ait bonne volente de soy desormais abstenir de plus faire ne commettre telz maulx, excez, deliz et malefices, et de vivre doresenavant deuement et loyaument, toutes voies il doute rigueur de justice, et que ceulx, et sur lesquelz lesd. maulx et excez ont este faiz et commis, ou les aucuns deulx en vueillent ores, ou pour le temps avenir faire poursuite par justice a l'encontre de lui, et quil soit contraint a en faire restitution, ce quil ne pourroit jamais faire, et que par faulte de ce faire et autrement il soit si rigoreusement traictee que sa desercion totale sen ensuyve, se nostre grace et misericorde ne lui estoit prealablement sur ce impartie, si comme il dit, humblement requerant icelle. Pourquoy nous, ces choses considerees, voulans misericorde preferer a rigueur de justice en faveur et recognoissance de plusieurs grans et bons services que led. suppliant nous a par long temps faiz oud. fait de la guerre, aud. suppliant avons quitte remis, pardonne et aboly, et par ces presentes de grace especial, plaine puissance et auctorite royal quittons, remettons, pardonnons et abolissons, tous et chascuns les faiz, eas, excez, delitz et malefices

dessus touchez et declarez, et tous autres qu'il peut et pourroit avoir faiz, commis et perpetrez durant lesd. guerres et en ensuivant icelles, ja soit ce quilz ne soient cy tous exprimez et declarez, autrement que dessus est dit, avecques toute peine, offense et amende corporelle, criminelle et civile en quoy pour occasion diceulx, il peut et pourroit estre encouru envers nous et justice, et quant a ce, imposons silence perpetuel a nostre procureur, excepte toutes voies d'avoir par led. suppliant en sa personne boute feu, violle eglises, efforce femmes ou filles et commis homicide de guet appense. Si donnons en mandement par ces mesures presentes aux bailliz de Sens et de Chaumont, et a tous noz autres justiciers et officiers, ou a leurs lieutenants presens et avenir et a chascun d'eux, si comme a lui appartiendra, que de nostre presente grace, quittance, pardon, remission et abolition, ilz facent, seuffrent et laissent led. suppliant joir et user plainement et paisiblement a toujours, sans lui faire ou donner, ne souffrir estre fait, mis ou donne aucun destourbier ou empeschement, en corps ne en biens quelxconques, ores, ne pour le temps avenir en quelque maniere que ce soit, mais se son corps, ou aucuns de ses biens sont ou estoient pour ce prins, saïsiz, arrestez, ou aucunement empeschiez, les lui mettent ou facent mettre tantost et sans delay a plaine delivrance, et au premier estat et deu. Et afin que ce soit chose ferme et estable a tous jours, nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, et lautruy en toutes. Donne a Bourges, ou moys de septembre lan de grace mil CCCC quarante et sept, et de nostre regne le xxv^{me}. Ainsi signe : Par le roy en son conseil. A. ROLANT. VISA. CONTENTOR. E. FROMENT.

XIV

LETTRES par lesquelles Charles VII, roi de France, accorde plein pardon à Françoise de Grainville, jeune demoiselle âgée de seize ans, et fille de Jean de Grainville, écuyer, laquelle étant au service de Philibert de Brègy,

gentilhomme senonais et de Marguerite Danisi, sa femme, ayant pris en haine sa maîtresse qui la maltraitait extrêmement, tenta cinq fois d'incendier, avec de la poudre à canon, l'hôtel où elle résidait. Paris. Novembre 1448 (1).

Charles, etc., Savoir, etc., nous avoir receue lumble supplicacion des parens et amis charnelz de Francoise de Grainville, jeune damoiselle aagée de xvi ans ou environ, fille de Jehan de Grainville, escuier, et de Jehanne sa femme, damoiselle, contenant que lad. supplant huit ans a, ou environ, ala, et fut mise ou service de nostre ame et feal conseiller, chevalier et chambellan, Philibert de Brecey. a present gouverneur de Langres, et de Marguerite Danisi, sa femme, a leur requeste ou de lun deulx, ou quel service elle a tous jours depuis continuellement este, et employe son temps et les a serviz au mieulx quelle a peu. Pendant le quel temps quelle a este en leur dit service, lad. femme dud. Philibert de Brecey, qui est comme len dit bien, aigre et male femme, lui a fait plusieurs grans durtez et rudesses innumerables, et mesmement depuis quelle a este parcreue et hors denfance, dont elle a este et estoit en tel desconfort, quelle ne savoit que faire ne que devenir, a laquelle occasion elle conceut grant haine et malveillance a lencontre de lad. femme dicellui Philibert, et tellement quelle lui eust bien voulu veoir grant mal avenir pour ce quelle ne savoit comment partir de leur dit service, ne ne sen osoit guermenter, pour eschever les griefz, maulx, peine et misere que lad. femme d'icellui Philibert lui faisoit porter et endurer. Et par temptacion de l'ennemi, elle estant ainsi desconfortee tendy a faire, se elle eust peu, ardoir et mourir lad. femme dicellui Philibert, et pour cuider parvenir a son entencion le xix^e jour de septembre derrenierement passe, print de la pouldre de canon qui estoit en lostel dud. Philibert et de sad. femme, et en sema sur ung lit en une basse chambre d'icellui hostel, et y mist le feu, et tantost se y print et aluma,

(1) Arch. nat., fo 168 r^e.

et fut led. hostel en grand dangier de ardoir, se neust este ce que icelle mesmes suppliante crya au feu, auquel cry vindrent les gens de lad. ville, et y mirent telle diligence quilz estaignirent le feu et preserverent lad. maison. Et ce mesmes jour environ trois heures apres mydi, icelle suppliant veant quelle avoit failli a son entencion, print derechief de lad. pouldre de canon quelle mist sur led. lit et y bouta encores le feu qui se aluma, et fut plus grant et plus merueilleux que devant, et en fut led. hostel en grand dangier destre ars et perdu, mais il fut rescoux comme devant est dit. Et pour ce que ladite suppliante vit que led. feu avoit ja este par deux foiz estains, et quelle ne pavoit parvenir a son entencion reprint de lad. pouldre de canon cedit mesmes jour, et la sema sur ung lit en une chambre haulte, et environ ix ou x heures de nuyt mouscha une chandelle dessus lad. pouldre, et tantost se y print le feu, et en fut lad. maison en grant dangier dardoir, se neussent este les gens d'icelle ville qui y vindrent et estaignirent led. feu et preserverent lad. maison destre arse. Et le landemain qui fut vendredi, icelle Francoise environ dix heures avant mydi, reprint de lad. pouldre de canon, et la sema sur lestrain ou paille dun grant lit en la chambre de devant dud. hostel, lequel fut semblablement rescoux par les gens dicelle ville. Et ce dit mesmes vendredi ladiete Francoise tendant tousjours a parvenir a son entencion, monta ou grenier haut dud. hostel ou il avoit grant quantite de bois et de fagoz, et du chanvre a teillier, et en icellui chanvre bouta le feu qui se y print et aluma bien merueilleusement, et en fut lad. maison en grant dangier, mais elle fut rescousse, et led. feu estaint par lesd. gens d'icelle ville. Et quant lad. Marguerite, femme d'icellui Philibert vit que le feu se prenoit si souvent oudit hostel, le laissa et habandonna, et sen ala couchier la nuyt dicellui jour en lostel de feu Jehan Nordet, assez loing de son dit hostel, et emmena ladiete Francoise avecques elle. Et le samedi ensuivant, icelle Francoise veant quelle avoit failli a acomplir son entencion, print encore dicelle pouldre de

canon quelle avoit enveloppee en un petit drapelet en sa bourse, et sema dicelle pouldre sur la paille dun grant lit ou sa dicte maistresse avoit celle nuyt passee couche en une chambre basse, et y mist le feu. Et ce dit memes jour devers le soir, lad. Marguerite, femme dicellui Philibert, retourna en son dit hostel, et fist faire ung lit de paille toute fresche en une grant salle. Et veant lad. Francoise que a toutes ses entreprises elle avoit failli de parvenir a son entencion, cuidant y parvenir, et quil ny eust autre personne quelle oudit hostel, print ung charbon de feu, en (*sic*) lenveloppa en une pougnee destrain ou paille, et le tout bonta oud. lit; et ce veant, Guinot Doriat, escuier, estant par nostre ordonnance logie a Langres, et Girard le Besoul, bourgeois dud. Langres, lesquelz estoient mussez oudit hostel, iceulx saillirent sur elle, et la prindrent et tindrent jusques a ce que noz officiers estans en lad. ville de Langres y vindrent, lesquelz la prindrent et misdrent en prison ou elle a este longuement, et est encores de present enferree, detenue en grant peine et misere, et en voye de miserablement finer ses jours. Et avecques ce, lad. Francoise estant encore en son enfance oud. service desd. de Brecey et sa femme avecques une leur chamberiere, et par lenvortement et induction dicelle qui lui promist une patenostres de corail, print une des clefs de lad. femme dicellui de Brecey et la bailla a lad. chamberiere, qui au patron en fist faire une semblable et puis la rebailla a lad. Francoise, qui la remist la ou elle lavoit prinse. De laquelle clef que lad. chamberiere fist ainsi faire, icelle par plusieurs foiz ala depuis a ung coffre appartenant ausd. de Brecey et sad. femme quelle en ouvry, et ouquel elle print par diverses foiz bien jusques a la somme de quarante ou cinquante francs, ou environ, mais icelle Francoise nen eut oneques vaillant cinq solz. A loccasion desquels cas, lad. Francoise et supplians doubtent que nostre procureur et justice vueillent rigoreusement proceder a lencontre de la personne dicelle Francoise et de ses biens, dont se pourroit ensuir sa desercion totale, se nostre grace et misericorde

ne lui estoient sur ce prealablement im parties, si comme dient iceulx supplians, humblement requerans que attendu ce que dessus est dit, et mesmement le jeune aage de lad. Francoise, la durte et rudesse que lui a faicte et faisoit lad. Marguerite, sa maistresse, femme dud. de Brecy, et les servaige, peine et misere ou elle estoit a cause desd. durtez, et la desplaisance et desconfort quelle en avoit, attendu aussi que led. feu na pas fait grant, ne comme point de dommage, et que en tous autres cas elle est bien famee et renommee, et ne fut jamais attainte ne convaincue d'aucun vilain blasma ou reprouche, il nous plaise icelle nostre grace et misericorde lui impartir. Pourquoy, ces choses considerees, voulans misericorde estre preferee a rigueur de justice, a lad. Francoise en faueur daucuns noz officiers desquelz elle est parente, et qui sur ce nous ont fait requerir, avons quittez, remis, pardonnez et aboliz, et par ces presentes de grace especial, pleine puissance et auctorite royal, quittons, remettons, pardonnons et abolissons tous et chascuns les faiz et cas dessusd. ensemble toute peine, offense et amende corporelle, criminelle et civile en quoy pour occasion d'iceulx, elle puet et pourroit estre encourue envers nous et justice, et l'avons restituee et restituons a sa bonne fame et renommee, au pais et a ses biens non confisquees, et quant à ce imposons silence perpetuel a nostre procureur. Si donnons en mandement par ces mesmes presentes au bailli de Sens, et a tous noz autres justiciers et officiers, ou a leurs lieutenans presens et avenir, et a chascun deulx, si comme a lui appartendra, que de nostre presente grace, quittance, remission, pardon et abolition, facent, seuffrent et laissent ladicte Francoise a tousjours joir et user plainement et paisiblement. sans lui faire ou donner, ne souffrir estre fait, mis ou donne en corps ne en biens quelzconques, ores, ne pour le temps avenir aucun ennuy, destourbier ou empeschement au contraire, mais son corps a present pour ce detenu, et aussi se ou temps avenir icellui son corps ou aucuns de ses biens estoient pour ce prins, saisissez arrestez ou

aucunement empeschez, les lui mettent ou facent mettre tantost, et sans delay, a pleine delivrance. Et afin, etc.; sauf, etc. Donné à Montargis ou mois de novembre lan de grace mil CCCC quarante huit et de nostre regne le xxvii^{me}. Ainsi signe : Par le roy, nous, levesque DE MAGALONE, le sire DE BLAINVILLE et autres presens. ROLANT. VISA. CONTENTOR. E. FROMENT.

NOTES

SUR

L'ORIGINE ET LE DÉVELOPPEMENT

DU PROTESTANTISME

DANS LE SÉNONAIS

L'origine du protestantisme dans le Sénonais est assez obscure. Théodore de Bèze, dans son *Histoire des Eglises réformées* (1), en fait remonter l'apparition à l'année 1544, sans plus de détails, et M. Larcher de Lavernade, dans son *Histoire de Sens* (2), signale, vers 1522, un habitant de cette ville, nommé Passagne, qui fut fouetté publiquement, par sentence de justice, pour avoir mangé du porc au lard en carême. Mais rien ne prouve que ledit Passagne fût un protestant avéré, et, d'ailleurs, il est bien douteux qu'à cette époque, le protestantisme eût sérieusement pénétré en France.

D'autre part, M. Ambroise Challe, dans son *Histoire des guerres du Calvinisme et de la Ligue* (3), rapporte

(1) T. 1^{er}, p. 22.

(2) P. 168.

(3) T. 1^{er}, p. 21.

que, le 5 août 1545, des lettres de patentes de François I^{er} donnèrent commission à Jacques Leroux, conseiller au Parlement, pour informer au pays de Sens et terres adjacentes, contre les prédicateurs et pratiquant l'hérésie, et poursuivre leur punition. Il ajoute : « on ignore les suites de cette mission. »

Grâce au registre des arrêts du Parlement coté X²⁰⁹⁹, et dont M. le comte de Chastellux a bien voulu envoyer des extraits à notre Société d'Auxerre, il est permis de combler cette lacune, et d'indiquer quel fut le résultat de la mission de ce commissaire royal.

Disons tout d'abord que l'autorité royale avait, dès 1544, pris des mesures préliminaires. En effet, le 13 mars 1544, sur réquisitoire du procureur général du roi au Parlement, portant que, dans cette ville ou dans les environs, il y a de nombreux hérétiques, la cour enjoint au bailli et au prévôt de Sens de leur parfaire leur procès. A cette injonction, les autorités locales, secouant un peu leur torpeur, commencent à agir. Le 5 avril 1544, le protestant André Jobelot, qui avait proféré des paroles injurieuses contre l'honneur de Dieu, de la sainte Eglise, et contre le culte des saints, est condamné à faire amende honorable devant le porche de l'église de Villeneuve-l'Archevêque.

Cette condamnation bénigne, peut-être suivie de quelques autres, quoiqu'on n'en trouve pas trace, ne parut pas beaucoup épouvanter les réformés, dont l'audace et le zèle croissaient chaque jour. Aussi, le Parlement crut-il devoir prendre des mesures plus énergiques, et, le 22 mai 1545, après avoir examiné

les informations faites sur sa propre ordonnance, à la requête de frère Claude d'Ancienville, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, trésorier dudit Ordre et commandeur de Troyes, à l'encontre d'Anthoine de Vernoy, dit Chambon, naguère maître d'hôtel du bailli de Sens, et autres, ses alliés et complices, le Parlement, disons-nous, « connaissant la première et
« principale partie de la justice devoir estre employée
« en l'honneur de Dieu, et conservacion de la religion
« chrestienne et foy catholique de ce royaulme très
« crestien, et extirpation des hérésies qui encommen-
« cent de repuller en ce dict royaume plus avant que
« jamais, mesmement ainsi quelle est deuement adver-
« tye, ès villes de Meaux et de Sens, et qu'il estoit
« nécessaire et besoing y obvier promptement, »
nomme quatre commissaires extraordinaires pris dans son sein, savoir : maistres Jean Corbin, Jacques Leroux, Nicole Sanguin et Christophe Demarle, auxquels il donne pouvoir « exprès et mandement général
« de illec informer contre tous ceulx qui seront enta-
« chez de la secte et hérésie luthérienne, et l'informa-
« tion faite, les décreter d'adjournemenz personnels
« et prinses de corps selon l'exigence des cas, etc.,
« etc. »

Les effets de cette mesure ne tardèrent pas à se faire sentir, et divers procès s'ensuivirent, dont voici l'énumération : le 2 juillet 1545, Colombe Calabre, femme de Nicolas Lenoir, sergent royal au bailliage de Sens, prisonnière à la Conciergerie, et accusée, à tort, comme elle le prétend, d'avoir tenu des propos erronés et scandaleux contre l'honneur de Dieu, des saints et

saintes du Paradis, de la société, foi et religion chrétienne, des constitutions et traditions de notre sainte mère l'Eglise, demande à être élargie sous caution, et à résider à Sens, son domicile habituel, en maison bourgeoise. Cette faveur lui fut accordée, et Louis Bernage, avocat au Parlement, Jean Delandes, seigneur de Maignanville, et Nicolle Calabre, procureur au bailliage de Sens, lui servent de caution.

Peu après, peut-être le même jour, la cour condamne Jean de la Chambre, et Marion, servante de Jean Masle, inculpés du même fait, et tous deux originaires de Sens, à assister, en cette ville et dans leurs paroisses respectives, à une grand'messe paroissiale, avec diacre et sous diacre, par deux dimanches consécutifs ou autre fête solennelle, en présence des officiers du bailliage de Sens. Ils devront s'y tenir à genoux, têtes nues et un cierge à la main, qui sera remis au prêtre lors de l'offrande. Il leur est, en outre, fait défense pour l'avenir « eulx trouver ne converser avec gens
« suspects d'hérésie, ne avoir livres en leurs posses-
« sions réprouvez par la faculté de théologie, et ne
« eulx trouver en assemblée, conventicules, ne lieux
« suspectz d'hérésie, avec gens soustenans erreurs et
« faulses doctrines réprouvées, et ne conférer secret-
« ment avec eulx sus peyne de feu. » Quant à Colombe Calabre et à Anne Le Hongre, elles sont élargies purement et simplement sous les mêmes défenses. Leur culpabilité n'avait pas été bien prouvée.

Le 9 juillet, même année, autre procès et condamnation contre Nicolas Berturault, dit Pot-de-Beurre, mercier et libraire, natif de Rochefort, près Bonnelles.

On l'accusait non seulement d'hérésie, mais de propagande au moyen des livres qui furent trouvés en sa possession. C'était comme l'apôtre de la nouvelle communauté. Aussi fut-il traité durement. Après avoir été mis à la question ordinaire et extraordinaire, il fut condamné à faire amende honorable devant le porche de la cathédrale de Sens, pendant une messe de réparation, pieds nus, en chemise et une torche du poids de deux livres de cire dans la main, puis fustigé, un jour de marché, par les carrefours de Sens, et banni du royaume. Défense, en outre, est faite, aux habitants de la ville et des faubourgs de Sens, de converser avec les hérétiques, de tenir des propos contre la religion, et de lire les livres censurés par la Faculté de théologie de Paris, dont la liste sera affichée aux lieux « où l'on a accoustumé de mettre affiches et « exploicts. »

Le 11 juillet 1545, le praticien Jean Coppé, de Sens, ayant été trouvé possesseur de livres prohibés, et accusé de propos qui sentaient l'hérésie, est condamné à assister, tête nue, dans la salle de l'auditoire du bailliage de Sens, à l'autodafé de sa bibliothèque. Il est, d'ailleurs, élargi purement et simplement, et, tout en lui enjoignant de se mieux conduire à l'avenir, on le relève de toute note d'infamie.

Le 15 juillet, ledit Coppé, ayant exposé qu'il avait affaire à Paris, et qu'il lui serait plus commode que la sentence fût exécutée dans une des chambres du Parlement, se voit refuser cette faveur ; on lui accorde seulement que la séance où ses livres seront brûlés ne sera pas publique.

Tels furent , pour le Sénonais , les premiers résultats de la mission donnée à Jacques Leroux et à ses collègues ; nous croyons qu'ils ne manquent pas d'intérêt pour l'histoire générale et particulière du protestantisme.

FR. MOLARD.

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00696 6127

